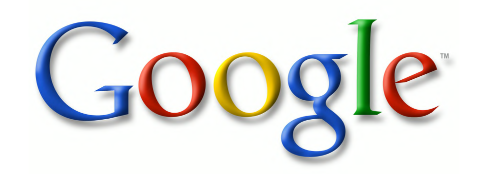
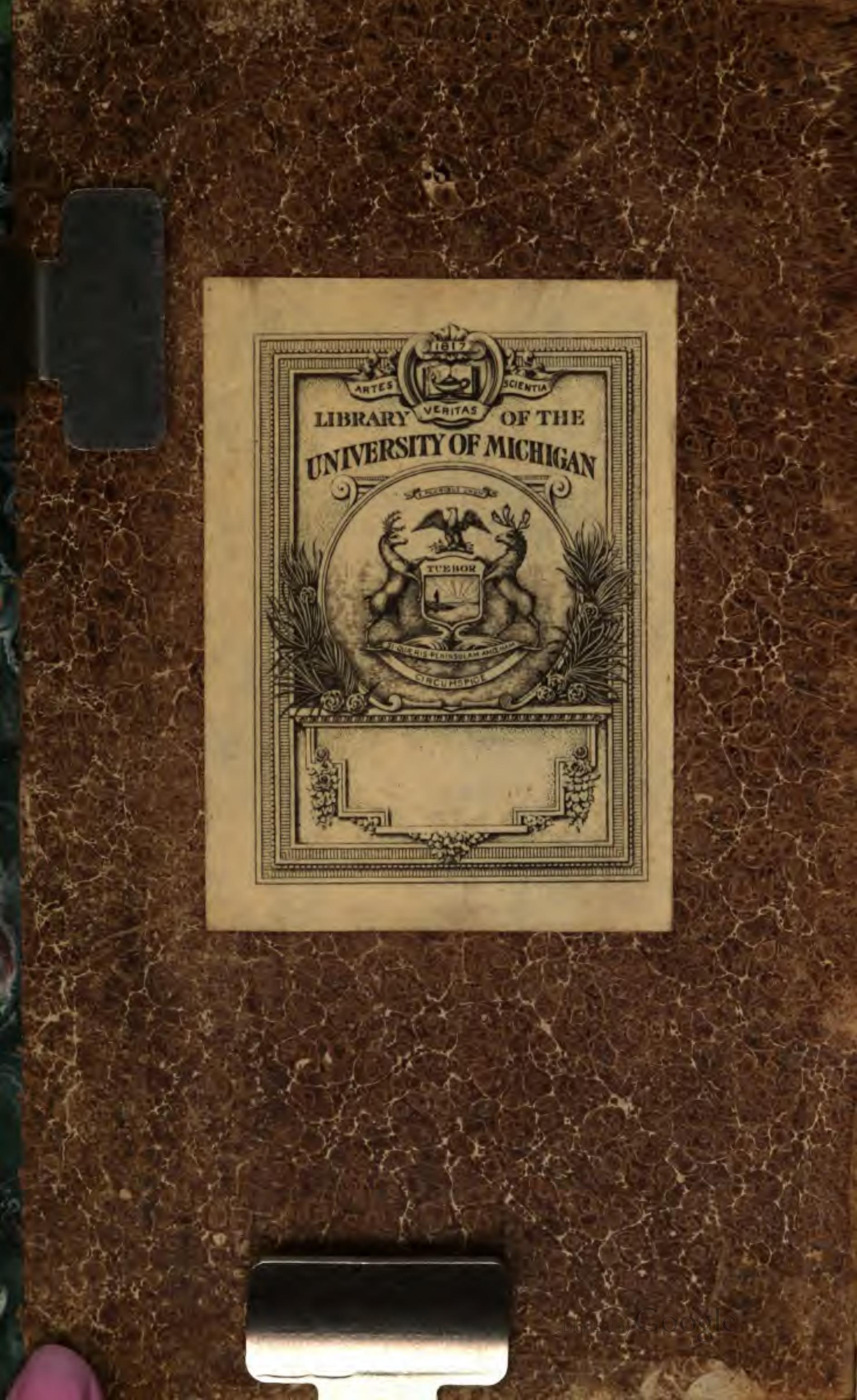






1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



ŒUVRES

DE

MILLEVOYE.

TOME I.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N. 14.

Deveria del. Ethiou sc.

MILLEVOYE.

Publié par Furne, à Paris.

ŒUVRES

DE

MILLEVOYE, Charles Huber

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PAR DE PONGERVILLE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME I.

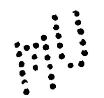


PARIS,

FURNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 39.

M DCCC XXXIII.



MILLEVOYE;

SA VIE ET SES OUVRAGES,

PAR DE PONGERVILLE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

On ne sépare jamais entièrement un auteur de ses ouvrages; il est naturel de chercher à connaître la vie intérieure de l'homme qui nous apparaît entouré du prestige de la célébrité. Lorsque dans ses actions rien ne dément la droiture de ses principes, la pureté de sa morale, l'élévation de ses pensées, un sentiment de confiance et de respect accroît notre admiration pour ses talens. L'homme qui sait acquérir des titres à la gloire ne doit donc pas oublier qu'un noble caractère en rehausse l'éclat. Cette observation n'est que sous peu de rapports applicable à Millevoye, poète tendre et gracieux, spirituel et léger; mais le public, qui a constamment accueilli ses productions, ne verra peut-être point sans intérêt reproduire quelques traits de l'écrivain qui a contribué à ses jouissances.

Les notices publiées avec ses œuvres n'ont donné qu'une idée très-imparfaite de la personne et des goûts de ce jeune écrivain, à la fois homme du monde et poète. Le talent des biographes n'a pu remplacer la vérité, ni suppléer à cette constante observation du caractère qui seule en saisit les nuances. Aucun événement grave ne marque l'existence de Millevoye : cependant sa vie s'est écoulée à travers les orages des révolutions; mais, étranger à la politique, à l'administration, aux intrigues du pouvoir, il ne sortit pas du cercle étroit des relations littéraires et des vicissitudes de la vie privée. La douceur de son esprit, son amour pour l'étude et pour le plaisir, le laissèrent spectateur ingénu des grandes scènes du monde. Il ne peut donc intéresser que par la précocité de son talent, l'originalité de son caractère, le contraste de ses goûts et par le spectacle touchant d'un jeune poète, qui, à peine sorti de l'adolescence, se place parmi les écrivains les plus remarquables de son époque, lance d'un jet la sève de son talent, l'épuise presque aussitôt, et meurt à trente-trois ans, riche d'un nom inséparable de la gloire littéraire de son siècle.

Charles-Hubert Millevoye naquit à Abbeville en 1782, fils unique de Charles-Antoine et de Marie-Anne Hubert. Sa faiblesse extrême alarma ses parens. Leur tendresse inquiète l'environna de soins dont l'excès augmenta sans doute sa débilité

naturelle. Il supportait avec peine les exercices de l'enfance : sa physionomie mobile, ses membres délicats, étaient sans cesse agités d'un sentiment de crainte. Cependant sa perspicacité se développait avec une rapidité étonnante ; il semblait plutôt deviner qu'apprendre. Le plus intelligent des enfans de son âge, il en était aussi le plus faible ; rarement il osait prendre part à leurs jeux bruyans. Sa vivacité restait comme réfugiée en lui-même ; et, tandis que ses compagnons aguerrissaient la vigueur de leurs membres, observateur prudent et fin, il donnait l'essor aux facultés de son esprit. Dans un débile enfant, brillait, par intervalle, une raison d'homme. A peine âgé de huit ans, Millevoye avait fixé l'attention des professeurs du collège d'Abbeville. Son aptitude au travail, l'originalité de ses idées, l'élégance de son langage, la grace de ses compositions, émerveillaient ses maîtres et provoquaient l'étonnement et l'envie de ses condisciples. Les moindres circonstances déterminent souvent l'emploi et la direction des talens. Un des professeurs de Millevoye pressentit l'avenir de son élève, et s'appliqua à développer les facultés de l'enfant extraordinaire. Il lui inspira le véritable amour des lettres, releva à ses yeux le caractère de l'écrivain, lui en fit mesurer les devoirs, les avantages et les périls. C'est, pour ainsi dire, armé des mains de cet homme habile, qu'il entra dans sa brillante

carrière. Ce professeur se nommait Collenot, son nom mérite d'être cité; Millevoye appréciait l'influence que ce premier guide avait exercée sur sa vocation. Il parlait avec reconnaissance de ses soins vigilans, d'autant plus précieux, qu'il les reçut à l'époque où la suppression des colléges condamna tant de jeunes gens au malheur d'une éducation imparfaite, véritable lacune de l'esprit humain, que le talent et le génie lui-même ne font jamais disparaître entièrement.

Millevoye, âgé de treize ans, venait de perdre son père, et, presque en même temps, son guide, le professeur Collenot. On sentit la nécessité de l'envoyer à Paris, afin de faire fructifier les heureux germes qu'il recelait. En 1798, il entra à *l'école centrale des Quatre-Nations;* il y remporta bientôt le premier prix de littérature. C'est là qu'il trouva, dans le docte professeur, M. Dumas, un ami dont les avis et les encouragemens contribuèrent à ses premiers succès. Millevoye voulait se consacrer tout entier à la littérature; mais la modicité de sa fortune, et surtout la volonté de sa famille, le contraignirent à prendre un état; car la littérature ne devient une profession qu'après la sanction donnée par le succès. Millevoye, résigné, entra donc chez un procureur. On conçoit le déplaisir du jeune lettré, habitué à la méditation des chefs-d'œuvre de l'art, et qui, fort de la conscience de son talent, se voit contraint d'abaisser

sa pensée jusqu'aux arguties de la chicane. La brillante imagination de Millevoye le consolait, il disait: De l'étude d'un procureur, on arrive au barreau, on devient avocat, éloquent, célèbre; c'est encore de la littérature : là on trouve aussi de la gloire. Ce rêve séduisant, mais bientôt évanoui, augmentait l'amertume de ses dégoûts. A peu près maître de ses actions, il quitte l'étude du procureur pour la boutique d'un libraire. Puisqu'il faut prendre un état, disait-il, celui-ci est fort analogue à mes goûts; on trouve sous sa main tous les livres. L'esprit est libre; tout en travaillant on garde la faculté de rêver si on veut, de faire des vers si on peut: soyons libraire....... Gesner et Franklin ont honoré cette profession. Il resta trois années fidèle à son nouvel emploi; il travaillait à la librairie et faisait des vers, il lisait, il étudiait; il étudiait trop. Son patron, impatienté de ses fréquentes méditations, le voyant un jour lire attentivement, lui crie, en le frappant sur l'épaule: Malheureux! tu lis! tu ne seras jamais libraire!..... Enfin il cessa de lutter contre l'ascendant qui l'entraînait, il abandonna le commerce des livres pour la littérature. Sans état, sans fortune, mais indépendant, libre en ses goûts, il était véritablement heureux, parce qu'il croyait l'être, parce qu'une imagination poétique de dix-huit ans, puissante d'alacrité, d'ardeur et d'espérance, se crée un monde de

délices, s'empare de l'avenir et le dispose à son gré.

Millevoye se fit connaître par un recueil de poésies dont les pièces les plus remarquables sont : *les Plaisirs du poète, le Passage du Saint-Bernard par l'armée française.* Le talent gracieux, facile et pur du jeune écrivain se révéla dans cet essai, et lui attira l'attention d'un public qui, fatigué des discordes civiles, se consolait en rappelant les beaux arts si long-temps bannis. Encouragé par son premier succès, Millevoye prit part aux concours académiques. Il remporta en 1805 le prix dont le sujet est *l'Indépendance de l'homme de lettres.* A peu près à la même époque, l'académie de Lyon donna le prix à son épître sur *le Danger des romans,* pièce où se trouvent plusieurs passages bien écrits, mais que l'auteur ne fit jamais entrer dans la collection de ses œuvres. L'Académie française couronna successivement *la mort de Rotrou, les Embellissemens de Paris,* et *Goffin ou le Héros liégeois.* Cette suite de triomphes semblait faire de Millevoye le lauréat titulaire de l'Institut. Le jeune émule qui disputait et partageait ses palmes, Victorin Fabre, ajouta sans doute à la gloire d'un rival qui, doué d'un talent flexible, d'un goût délicat et sûr, acquit de nouvelles forces dans sa lutte difficile. La poésie de Millevoye brilla souvent du reflet emprunté au coloris vrai, à la touche mâle et hardie du jeune

écrivain distingué à la fois comme professeur, historien, philosophe et poète. Leur rivalité devint le lien d'une amitié inaltérable; ils se disputaient la palme, ils ne la flétrissaient pas. Fabre regretta amèrement son ami, et lui-même fut, peu d'années après, regretté par tous les amis des lettres. Un noble caractère, une grande précocité de talens et de gloire, de longues douleurs, une courte existence, semblent rapprocher encore le sort de ces deux hommes célèbres.

L'Académie, en couronnant ces jeunes écrivains, leur ouvrit une carrière brillante; c'est ainsi qu'elle a révélé à l'attention publique Thomas, La Harpe, Lemierre et plusieurs écrivains dont s'honore notre époque littéraire. Cette heureuse influence ne peut être contestée par ceux mêmes qui, voyant dans l'Académie l'arbitre né de la littérature, pensent qu'elle devrait juger les ouvrages publiés plutôt que d'en commander à son choix. Il ne m'appartient pas de trancher cette question si facile à controverser; mais on peut avouer les inconvéniens d'une heureuse institution que les leçons de l'expérience pourraient perfectionner. Quelquefois le refus d'un prix peut décourager un candidat qui, déçu dans un premier essai, renonce pour jamais à l'art dont il aurait augmenté la gloire. Quelquefois la palme dévolue à l'heureuse médiocrité engage dans la carrière un écrivain qui, s'y traînant sans atteindre le but,

use en vains efforts son intelligence trompée; on pourrait surtout ajouter qu'un sujet déterminé enchaîne l'essor de l'imagination, énerve la pensée, et que l'esprit perd sa puissance dès qu'il est captif. En effet, l'entraînement de l'écrivain vers son sujet doit être, en quelque sorte, instinctif. Si le véritable foyer du talent, le cœur, ne brûle pas, l'inspiration s'éteint. On a dit que le style peint l'homme; je dis plus, le style est la pensée elle-même. Quand l'auteur est agité du besoin de produire, il donne la vie au sentiment qu'il éprouve; il écrit comme le ver file sa soie, comme l'abeille distille son miel. Ne prenant pour guide que sa propre inspiration, il parcourt librement des régions devinées par son imagination féconde. Les plus heureuses productions de Millevoye ne sont dues qu'à cette révélation intime, à cette divination du poète. Quand Millevoye composa ses poëmes érotiques, ses élégies, ses hymnes à la volupté, la délirante fièvre de l'amour l'avait abreuvé de délices et navré d'amertumes.

Ce poète était loin d'avoir consacré son existence entière à l'art qu'il chérissait. Son cœur expansif, sa pensée ardente et mobile le livraient à la turbulence des désirs et le rejetaient tour à tour de la vie méditative dans un monde trop réel. Quoiqu'il n'apportât aucun soin à assurer sa fortune, il aimait le faste et se plaisait à s'entourer d'objets de luxe. Lorsque, prodigués par la muni-

ficence impériale, des flots d'or se répandaient sur les hommes de lettres, Millevoye se hâtait de convertir sa part en ameublement somptueux. Sa simplicité apparente ne le dépouillait pas d'une certaine fierté qui sied, il est vrai, à l'homme de mérite. Peut-être même alliait-il un peu de vanité à l'amour de la gloire. Mais l'aménité de son caractère, la grace de son esprit, le charme de sa conversation, le faisaient rechercher avidement dans les plus brillantes sociétés. On aimait en lui ce mélange de vivacité et de mélancolie, d'insouciance et de sensibilité, de candeur et de noblesse. Rempli de bonnes intentions, honnête homme, observateur des convenances, mais crédule et facile, partagé entre l'étude et le plaisir, il leur payait un égal tribut et dépensait ainsi largement sa vie fragile. Au milieu de ses rapides émotions de succès, d'amour-propre et de volupté, il conçut un attachement vif et profond. Il aima, avec l'impétuosité de l'ame d'un poète, une jeune et charmante fille (sa parente) qu'il connaissait dès l'enfance. L'amour devint son unique passion, il était prêt à lui sacrifier jusqu'à la poésie et la gloire. Son amie était, comme lui, sans fortune; on refusa de les unir; ils s'en aimèrent davantage. Millevoye fit tout pour l'obtenir, offrit tout; le père de la jeune fille fut inexorable. Sa fille, suppliante, le conjura de prendre pitié d'une douleur sans remède, lui révéla quel avenir cruel le déses-

poir ouvrait devant elle. Rien ne put ébranler ses préjugés et son obstination bizarre. Ma fille, disait-il, pourra souffrir, elle subira le malheur qu'elle s'est attiré, se soumettra à toutes les conditions; la pire vaudra mieux que d'être la femme d'un poète. La jeune fille désespérée, toujours plus aimante, plus aimée, languit et mourut bientôt en adorant celui qui n'avait pu lui faire éprouver qu'un rapide bonheur.

Extrême dans toutes ses affections, l'ame ardente et sensible de Millevoye se brisa de douleur. Le coup fut si terrible, que, long-temps plongé dans un sombre abattement, il n'essaya pas même d'adoucir ses chagrins en les chantant. Pour une passion trop violente, pour une douleur trop amère, le poète ne trouve plus d'interprète dans son talent. Ce n'est que dans le long recueillement de la mélancolie, survivant au désespoir, que, le cœur cicatrisant ses blessures, se plaît à retracer leurs déchiremens. Cet événement contribua peut-être à développer le talent élégiaque de Millevoye. Quelque temps après son malheur, il déposa ce seul quatrain sur la tombe qui lui semblait alors enfermer jusqu'à son bonheur à venir:

Ici dort une amante à son amant ravie;
Vers lui le ciel la rappela;
Graces, vertus, jeunesse, et mon cœur, et ma vie,
Tout est là.

Enfin la ferveur de l'étude, les distractions de la société brillante où il vivait, les fréquentes émotions des critiques et des éloges affaiblirent insensiblement dans l'ame du poète les empreintes de la douleur; mais il conserva religieusement pour son amie infortunée ce tendre souvenir d'un premier amour qui, dans un cœur aimant, se perpétue à travers les agitations de la vie. Le sentiment que lui avait inspiré cette femme intéressante revit tout entier dans l'élégie *la Demeure abandonnée*, qu'il composa long-temps après sa perte. Millevoye, avec un fonds de légèreté et d'insouciance, portait un cœur accessible aux plus nobles affections; compatissant, serviable, bon, il ne resta jamais froid au récit d'une action généreuse. Un beau dévouement, un trait de vertu, l'enthousiasmait; lui-même se montra ami dévoué. On le vit engager ses livres chéris pour en offrir le produit à un ami dans la gêne. Pauvre, son cœur lui procura le bonheur du riche, il obligea. Par un contraste naturel aux hommes nés pour les arts, il se jetait avidement dans le monde et recherchait la solitude avec le même empressement. En 1806, il prit en commun, avec l'auteur d'*Omasis*, une habitation à Ville-d'Avray. Ces deux poètes, faits pour s'estimer, se faisaient dans l'intimité des confidences poétiques qui tournaient au profit de leur art. Ils vécurent ainsi près de six ans dans une poétique communauté.

Francs tous deux, ils aimaient à se dire la vérité; ils égayaient souvent les amis qui visitaient leur retraite par des saillies d'amour-propre pleines de verve et d'originalité.

C'est pendant son séjour à Ville-d'Avray qu'il publia une grande partie de ses ouvrages: les élégies, les poésies fugitives, sous le titre de *Dixains* et de *Huitains*, *l'Invention poétique*, les *Jalousies littéraires*, épîtres en vers qui, selon l'expression d'un critique célèbre, annoncent un caractère trop élevé pour éprouver l'envie, et un talent fait pour l'exciter un jour.

Palissot ne s'était pas trompé; si Millevoye éprouva un brûlant désir d'atteindre au faîte de son art, son émulation ne fut jamais de l'envie. Il respecta ses rivaux, donna des preuves d'estime et d'affection à tous les grands talens. Il mérita et sut conserver l'amitié des Ducis, des Chénier, des Lebrun; la vénération qu'il avait vouée à ces hommes illustres tenait du culte. Il se fit beaucoup d'amis parmi les littérateurs de son âge. Charles Nodier apprécia le talent et le caractère de Millevoye; l'hommage constant qu'a rendu à sa mémoire cet écrivain dont l'esprit est si élevé, le talent si original, le savoir si profond, le caractère si noble, devient l'apologie la plus flatteuse et la plus incontestable.

Millevoye, à cette époque, voulait entreprendre un poëme sur les hauts faits de Napoléon; il fut

même question de l'envoyer, aux frais de l'État, puiser, au-delà des Alpes, des inspirations dans les lieux immortalisés par nos armes. Mais l'Italie, et son ciel enchanteur et ses éloquens débris, auraient vainement étalé leurs merveilles aux yeux presque éteints du jeune poète, qui, d'ailleurs casanier par goût, ne put s'arracher de son asile chéri; renonçant à célébrer le héros moderne, il composa le poëme de *Charlemagne* et se contenta de quelques allusions offertes par ce conquérant législateur du moyen âge, dont l'audace avait aussi créé un vaste empire. Ce poëme obtint peu de succès. L'auteur y fait preuve de talent, mais il n'avait ni cette étendue de pensée, ni cette puissance qui combine un vaste plan, en coordonne toutes les parties, ni cet esprit dont la féconde variété met en relief, par des contrastes, les caractères qu'il a créés. Le poëme d'*Alfred*, qui suivit cet essai, est entaché des mêmes défauts et ne les rachète point par les mêmes beautés de détail; les principaux personnages sont incomplètement dessinés, les couleurs manquent de vérité, et la confusion des événemens les prive d'intérêt. Le genre héroïque convenait peu, ou plutôt ne convenait pas au talent de Millevoye. *La Bataille d'Austerlitz*, *Goffin ou le Héros liégeois*, malgré l'intérêt des sujets, *la Peste de Marseille*, malgré le dévouement sublime de Belzunce et les scènes déchirantes de la contagion, ne sont que

des poëmes bien écrits, où l'auteur, toujours élégant et pur, est resté dépourvu d'invention et de chaleur. Il n'est vraiment touchant que dans plusieurs épisodes qui lui permettent de rentrer dans le genre où il était appelé à briller et dont la facile souplesse de son talent l'invita trop souvent à s'éloigner. Aussi a-t-il peu réussi dans sa version du *Dialogue des Morts* de Lucien; il échoua complètement en traduisant les *Bucoliques:* Virgile n'a pas été senti par l'auteur tendre et gracieux des *Plaisirs du poète* et de *l'Amour maternel.* Il fut plus heureux dans ses essais de traduction de l'*Iliade;* sans doute la naïve poésie d'Homère avait sympathisé avec sa poésie pure et vraie. Les différens chants qu'il a publiés sont remarquables par la reproduction du mouvement et de la simplicité native de l'original. Il est à regretter qu'il n'ait point achevé dans la période de l'éclat de son talent cette œuvre importante [1]. Millevoye composa différentes pièces imitées des anciens, dans lesquelles il se plaît à lutter avec André Chénier. Comme lui, il se montre original dans des imitations où il a su conserver un parfum d'antiquité. Mais il faut surtout chercher Millevoye dans l'élégie, le fabliau, le poëme érotique, tels que : *le Déjeuner*, *le Rendez-vous*, *les Vœux à un*

1. Les regrets des amis des lettres sont moins vifs depuis qu'un littérateur distingué, M. Bignan, s'est chargé de remplir cette lacune dans la reproduction des poëmes de l'antiquité.

bosquet, et tant d'autres compositions charmantes où des réflexions étincelantes d'esprit servent d'intermèdes aux extases de la volupté. Peut-on se lasser de lire *Emma et Éginard?* Que de naturel et de charme dans le récit, de grace et de vérité dans les personnages, d'intérêt dans les situations! Chaque mère ne croit-elle pas entendre le cri de son propre cœur dans *l'Amour maternel?* La piété filiale fut-elle jamais plus touchante que dans *l'Anniversaire*, chant funèbre où Millevoye déplore la perte de son père avec une amertume si déchirante? Dans *la Chute des Feuilles*, *la Demeure abandonnée*, *le Poète mourant*, *le Souvenir*, compositions qui n'eurent de modèle que la nature, le poète, dédaignant les froids ornemens de la langoureuse élégie, nous enivre de ses propres inspirations. La magie de son langage harmonieux nous cache l'art qui nous séduit; tout est sentiment: c'est le regret plaintif, c'est la douleur gémissante. Le poète, fortement ému, épanche son cœur et donne une forme réelle à ses affections.

Comment donc Millevoye, avec tant de ressources pour attendrir et pour plaire, reste-t-il si inférieur à lui-même dans ses compositions dramatiques? Heureux dans quelques détails de ses tragédies, il ne sait ni féconder un sujet, ni en développer les effets scéniques. Heureusement il ne tenta point de faire représenter aucun de ses drames.

Peut-être les éditeurs qui les ont joints à la collection de ses œuvres auraient-ils dû imiter la retenue de l'auteur?

Quoique l'existence littéraire de Millevoye fut très-courte, elle eut ses périodes marquées de progrès, de plénitude et de déclin. Il semble que la nature mesure à chaque homme ses facultés productrices. Après avoir répandu à une époque déterminée la sève du talent, trop souvent l'écrivain, comme un arbre épuisé, ne donne plus que des fruits sans saveur.

Millevoye éprouvait à trente ans les fatigues de la vieillesse, et pourtant il ne cessait de partager ses instans entre l'étude et le plaisir. Il produisit alors un grand nombre de pièces détachées, où le type de son talent ne brillait plus que rarement. Son goût si pur l'abandonnait même quelquefois; il fit subir à ses compositions les plus intéressantes des corrections qui les affaiblirent. Sa santé chancelante le força de quitter Paris qu'il habitait depuis quelque temps; il retourna à la campagne, et choisit les environs de la forêt de Vincennes, près du hameau qu'avait habité sa première amie. C'est là qu'elle avait souffert; c'est là qu'il voulut souffrir aussi. On lui avait conseillé de coucher sous le toit des troupeaux : les émanations de l'étable, dit-on, sont salutaires aux poitrines affaiblies. Le poète, transfuge des salons de la capitale, venait pendant les nuits d'été reposer sur la couche des

pâtres. Un matin qu'il errait dans la forêt encore humide de rosée, il est distrait de ses rêves poétiques par le pas léger d'une femme richement vêtue qui, préoccupée, passe rapidement près de lui, ne l'aperçoit pas et s'enfonce sous l'épaisseur du feuillage. L'aspect d'une femme jeune et jolie produisit son effet accoutumé sur le poète. Sa mélancolie fait place à la curiosité; son imagination en travail enfante mille conjectures. Le lendemain, à la même heure, il se retrouva au même lieu. La jeune femme reparaît, tenant un livre qu'elle parcourt avec émotion. Elle lui semble plus belle, plus séduisante encore que la première fois. Il la contemple; mais, légère comme un faon, elle disparaît dans les détours du bois. Le jour suivant, il la revoit suivre le sentier accoutumé. Insensible à tout ce qui l'environne, elle semble ne rien voir, ne rien entendre. Vainement il essaie de la suivre; elle glisse rapidement dans les taillis épais, et bientôt échappe à ses regards. Il explore tous les lieux où il présume qu'elle s'est dirigée; interroge les bucherons de la forêt, les pâtres, les laboureurs du voisinage : enfin il apprend que cette promeneuse solitaire est une jeune mère dont le fils, mort depuis quelques mois, repose dans le cimetière de Nogent. Veuve d'un général français, cette mère inconsolable, dans l'égarement de sa douleur, avait fait le vœu d'aller seule, chaque jour, se prosterner sur le tombeau de son enfant,

à l'heure même où la mort le lui avait arraché. Rien ne pouvait la détourner de ce funèbre pélerinage; on craignait pour sa raison et pour sa vie en la contrariant. Immobile et silencieuse, elle s'agenouillait; ses yeux gonflés par le chagrin se fixaient des heures entières sur la tombe, mais égarés et secs. Les hommes de l'art avaient prédit la guérison de cette infortunée, à l'instant où l'on parviendrait à lui arracher des larmes. Tout fut employé pour atteindre ce but: son désespoir ne pleura point. Millevoye eut l'ingénieuse idée de déposer sur la tombe des vers que l'enfant semblait lui adresser, en la suppliant de s'abandonner à l'effusion de sa douleur, afin qu'il pût recueillir les larmes de sa tendre mère. Magique pouvoir de la poésie! Les vers de Millevoye portent l'attendrissement dans toutes ses veines; elle frémit, se recueille, croit sortir d'un rêve accablant, relit les vers, soupire et pleure. Dès ce moment, la main de fer qui comprimait son cœur le laisse battre librement; des pleurs abondans coulent sans cesse de ses yeux qui les ont retenus si long-temps! Au désespoir stupide, succède le plaintif regret; l'infortunée est rendue à elle-même, à sa famille qui essaie de porter au poète la vive reconnaissance dont il sut constamment éviter l'hommage. Cette anecdote, dont on garantit la vérité, a fourni à notre aimable conteur Bouilly un des plus heureux sujets du recueil des Encouragemens de la jeunesse.

Millevoye, après avoir terminé son poëme d'*Alfred*, publia quelques opuscules qui n'ajoutèrent rien à sa gloire. Le goût des arts s'éteignait au milieu des graves événemens qui frappaient la France. L'éclat de la littérature pâlissait comme l'astre de l'empire. On touchait à cette époque funeste où nos immortelles armées, vouées à la fortune de l'illustre spoliateur de nos libertés, et subissant l'éclipse de son génie, venaient de s'engloutir, toutes resplendissantes de gloire, dans les frimats de la Russie. L'empire s'ébranle dans ses vastes fondemens. La crainte, pour la première fois, trouble les délices de la grande ville. Le désespoir s'empare de tous les cœurs français. Millevoye se retire au fond d'une province près du lieu de sa naissance : il espère que le calme des champs et l'exercice du cheval, qu'il avait toujours beaucoup aimé, lui rendront quelques forces. Il est des maux que rien ne soulage; il est des pertes que la nature ne répare plus. Cependant Millevoye conservait sa facile et douce insouciance, son esprit gracieux et la vivacité de ses saillies; ses goûts ne changeaient pas. La vue d'une femme aimable et belle ranimait sa jeunesse presque éteinte. Dans une maison de campagne, voisine de son habitation, il rencontra mademoiselle Delattre la Morlière. La grace de sa personne, la franchise piquante d'un esprit naturel, rallumèrent dans le cœur de Millevoye le sentiment qui l'avait toujours rempli.

Son goût pour l'indépendance combattit quelque temps sa nouvelle passion; mais il aima tant et fut tant aimé, qu'il donna son nom à celle qui le rappelait au bonheur. Sa félicité domestique s'accrut bientôt par la naissance d'un fils; tout lui soùriait dans sa tranquille solitude; sa santé éprouvait une heureuse influence du calme de sa vie. Mais une violente chute de cheval lui brisa le col du fémur. La blessure fut grave; il se rétablit lentement, et ne se soutint qu'avec peine sur ses membres endoloris. Privé de ses exercices salutaires, il se livra au travail avec une ardeur immodérée, comme si, pressé par sa fin prochaine, il craignait de perdre un seul instant pour accroître ses titres à la renommée. Hélas! cette ardeur laborieuse survivait à son talent, qui ne renaissait plus qu'à de longs intervalles. Heureusement il ne s'en apercevait pas. L'illusion le charmait. Si quelquefois ses souffrances, toujours plus aiguës, lui faisaient pressentir sa fin prochaine, l'espérance opiniâtre la lui montrait douteuse. D'ailleurs il avait constamment allié à un vif amour de la gloire et du plaisir la plus profonde incurie. Prévoir était pour lui un tourment qu'il évitait avec soin. Comme un enfant préoccupé de ses jeux, il ne voyait pas au-delà du présent; il lui suffisait d'exister et de jouir, pour croire qu'il existerait et jouirait le lendemain. Si cette douce insouciance n'est pas de la philosophie, elle lui ressemble beaucoup

dans ses effets. Millevoye, quoique peu accoutumé à calculer les résultats des mouvemens politiques, apercevait cependant quelle plaie incurable laissaient à la patrie les hordes étrangères qui, attirées par des traîtres, se ruaient avec eux sur la France pour la dévorer à l'envi. Il gémissait sur les malheurs publics. Quels sont, disait-il un jour, ces transfuges que l'étranger ramène pour en faire, au nom du droit divin, les complices de ses lâches spoliations? Quels sont ces Bourbons qui, dans ces jours funèbres, viennent trôner sur les débris de l'empire? Sont-ce les fils, les neveux, les frères de Louis XVI qui périt dans la révolution? Où se cachaient-ils donc? Je n'en avais jamais ouï parler. Il devait bientôt les connaître à ses dépens. L'auteur de la *Charte*, qui s'annonçait comme le protecteur des lettres, réduisit la pension de Millevoye de 6,000 fr. à 1,200. Précisément à cette époque une maison de commerce lui enleva une somme considérable pour sa petite fortune. Ah! les coquins! s'écria-t-il, banquiers et rois, ils font tous banqueroute! Il maudit les uns et les autres pendant une heure, puis se remit au travail. Le lendemain il s'en plaignit encore, puis il n'en parla plus.

Dans son état de souffrance il travaillait beaucoup sans produire; mais l'étude faisait ses dernières délices. Cependant il éprouvait de fréquens retours de la crainte à l'espoir. La mobilité de son

caractère le suivait dans toutes les situations. Effrayé un moment, il reprenait sa quiétude naturelle. Quelque temps avant sa mort, il me disait: J'ai entrepris de grands travaux, je prétends effacer mes premiers succès par des succès plus éclatans. Je composerai un poëme dont Louis IX sera le principal personnage; j'en ai tracé le plan. Je complèterai ma traduction de l'*Iliade*; je regarde cette traduction comme mon œuvre capitale. Ma santé est faible, je ne m'abuse pas; mais pour tout cela douze ans me suffiront: je suis laborieux. Et chacune de ses phrases était interrompue pendant quelques minutes par une toux déchirante. Quelquefois plus clairvoyant, mais non moins calme, il parlait de sa fin avec une résignation toute philosophique. Trois mois avant sa mort, je lui lisais ces vers encore inédits:

Pourquoi s'épouvanter à l'aspect du trépas?
Est-on infortuné quand on n'existe pas?
Non, l'être fatigué d'une course inutile,
Calme, se réfugie en son premier asile.
. . . .
Chaque race à son tour, par l'autre poursuivie,
Lui transmet en courant le flambeau de la vie.
Tels que leurs précurseurs, tous ses hôtes divers
Disparaîtront bientôt du mobile univers;
La nature à ses dons imprimant l'inconstance,
Comme un faible usufruit nous prêta l'existence.
Pour nous commence alors un repos sans réveil,
Un calme encor plus doux que le plus doux sommeil.

Ah! mon ami, s'écria Millevoye, quel charme

votre muse prête à la mort! Continuez, vous m'en faites venir l'eau à la bouche. Puis, tout échauffé de l'amour des vers et de la philosophie, il parlait avec enthousiasme de cet ordre invariable et nécessaire qui invite chaque convive satisfait à se retirer gaiement du festin de la vie. Il admirait cette nature par qui tout être,

Dans son premier asile à sa voix rappelé,
Retrouve le repos que la vie a troublé.

A la fin du printemps de 1816, Millevoye retourne à Paris. Il y porte son ardeur de travail et sa faiblesse toujours croissante. Presque aussitôt il regrette la campagne, et va habiter le village de Neuilly. La beauté du site, les rives de la Seine, peuplées de tant de grands souvenirs, plaisent à son imagination, mais ne soulagent point ses infirmités. La souffrance est capricieuse : il veut quitter cette retraite; il espère qu'un nouveau changement lui sera favorable; il va retourner à Paris. Pendant les préparatifs du départ il s'assied au bord du fleuve, qu'il entend couler, et qu'il ne voit pas. Depuis un mois sa cécité était complète. Il improvise une romance où se révèlent les secrètes sensations qui l'agitent. En la dictant à sa femme, il lui adresse avec attendrissement ce couplet :

Ma compagne, ma seule amie,
Digne objet d'un constant amour,
Je t'avais consacré ma vie,
Hélas! et je ne vis qu'un jour.

Sa compagne versait des larmes amères; mais les yeux éteints du poète ne les apercevaient pas. Courageuse, elle étouffe ses sanglots, soutient son ami, le guide, l'aide à monter dans la voiture, et se place à ses côtés. A peine un quart d'heure s'est écoulé, il se trouve si mal, qu'il faut s'arrêter dans les Champs-Élysées. La première maison que le hasard lui présente est celle de M. Bardoux, l'un de ses anciens professeurs au collège d'Abbeville. Singulier concours de circonstances touchantes, qui lui rend à ses derniers instans les soins de celui qui veilla sur son enfance. On lui choisit une autre demeure dans le voisinage. Là, une faible réaction de force se manifeste; il en profite pour retoucher des vers. Plusieurs jours se passent dans une alternative de souffrance et de calme. Un soir, las de son travail, il prie sa femme de lui lire un passage de Fénélon. Il l'écoute attentivement, lui prend la main, la presse long-temps, soupire, penche la tête; la lecture continue; il ne l'entendait plus. Ses lèvres étaient déjà glacées quand le désespoir de sa femme y imprimait encore des baisers convulsifs.

SUR
L'ÉLÉGIE.

SUR L'ÉLÉGIE.

L'ÉLÉGIE est un genre de composition naturel à l'homme. Si le premier chant des premiers humains fut un hymne, le second fut sans doute une Élégie. D'abord, la chute d'un arbre en fleur, les ravages du torrent, la perte d'un agneau chéri, inspirèrent les accens nouveaux de la plainte. Bientôt l'amour, dont l'origine, comme celle de la poésie, remonte au berceau du monde, exprima naïvement ses joies inquiètes, ses craintes sans objet, son bonheur toujours mêlé de quelque tristesse. A ce vague sentiment de douleur succéda la douleur réelle. *Prima mors*, *primi parentes*, *primus luctus*, tels furent les vrais sujets de larmes; et quand les larmes eurent abondamment coulé, le besoin d'exprimer ses peines fit naître sans art les chants destinés au deuil.

L'Élégie se plut long-temps aux déserts. Là le Sauvage prisonnier entonnait son cantique de mort; l'Arabe déplorait la perte de son coursier, ou l'abandon de sa maîtresse; l'Indien, partant pour l'exil, regrettait de ne pouvoir emporter les os de ses pères.

Les livres saints respirent cette mélancolie dont le charme mystérieux s'augmente encore de la naïveté des anciens jours. Ce sont les adieux de Noémi à ses filles infortunées, ceux de la fille de Jephté à ses compagnes et à la vie; c'est David pleurant, au pied du Gelboé, Saül et Jonathas; c'est Rachel qui a perdu ses fils et qui *ne veut pas être consolée parce qu'ils ne sont plus*[1]. Tour à tour les misères de Job, la captivité des Hébreux, les lamentations des prophètes, prêtèrent à la lyre sacrée des sons douloureux et sublimes.

C'est ainsi que l'Élégie existait sans loi et sans nom avant que la Grèce, foyer universel de la poésie, lui donnât des formes et des attributions particulières. Le nom primitif qu'elle y reçut semblait la consacrer exclusivement aux larmes. On la récitait aux funérailles; on la gravait sur les tombeaux[2]. Elle prit par degrés plus d'extension. Dans un chapitre sur la bibliothèque d'Euclide, le savant Barthélemy distingue de la manière suivante le caractère de l'Élégie grecque:

1. *Et noluit consolari, quia non sunt.*

2. Horace, dans une de ses odes, désigne les vers élégiaques par l'épithète *miserabiles;* mais il représente l'élégie sous un double rapport, dans ces deux vers de *l'Art poétique :*

> Versibus impariter junctis querimonia primùm,
> Mox etiam inclusa est voti sententia compos.

« Avant la découverte de l'art dramatique, les poètes à qui la nature avait accordé une ame sensible et refusé le talent de l'épopée, tantôt retraçaient dans leurs tableaux les désastres d'une nation ou les infortunes d'un personnage de l'antiquité; tantôt déploraient la mort d'un parent ou d'un ami, et soulageaient leur douleur en s'y livrant. Leurs chants plaintifs, presque toujours accompagnés de la flûte, furent connus sous le nom d'Élégies ou de Lamentations... L'Élégie peut soulager nos maux quand nous sommes dans l'infortune; elle doit nous inspirer du courage quand nous sommes près d'y tomber. Elle prend alors un ton plus vigoureux, et, employant les images les plus fortes, elle nous fait rougir de notre lâcheté, et envier les larmes répandues aux funérailles d'un héros mort pour le service de la patrie. C'est ainsi que Tyrtée ranime l'ardeur éteinte des Spartiates, et Callinus celle des habitans d'Éphèse... Lasse enfin de gémir sur les calamités trop réelles de l'humanité, l'Élégie se chargea d'exprimer les tourmens de l'amour. Plusieurs poètes lui durent un éclat qui rejaillit sur leurs maîtresses. Les charmes de Nanno furent célébrés par Mimnerme de Colophon, qui tient un des premiers rangs parmi nos poètes; ceux de Battis le sont tous les jours par Philétas de Cos, etc. » Tels sont les détails que l'auteur d'Anacharsis met dans la bouche

d'Euclide. Il en résulte que l'Élégie antique s'étendait fort au-delà des limites qu'on se plaît à lui imposer. C'était le genre qui, dans sa noble et majestueuse simplicité, se rapprochait le plus du ton de la poésie épique. Les poètes grecs qui l'ont fait fleurir sont nombreux. Quintilien se borne à citer Callimaque et Philétas, et n'en dit qu'un seul mot; il réserve l'admiration pour Archiloque, plus connu par ses iambes que par ses vers élégiaques. Il lui trouve du sang et des nerfs, sans observer si ces nerfs et ce sang ne convenaient pas mieux dans la satire. Prodigue de louange à l'égard d'Archiloque, il se montre plus économe envers Simonide, qu'il juge *un peu mince*. D'ailleurs il le trouve assez capable d'exciter l'attendrissement : l'éloge est lui-même un peu mince. Le savant rhéteur aurait-il voulu diminuer en faveur des latins le mérite de leurs modèles? Aurait-il regretté de ne pouvoir appliquer à l'Élégie ce qu'il disait de la satire : *tota nostra est?* Mais ne demeurât-il aucune trace de l'Élégie grecque, on retrouverait toutes ses formes, toute sa physionomie dans plusieurs passages du divin Homère, et dans les chœurs de plusieurs tragédies que ses poëmes ont inspirées. Qui refuserait le nom d'Élégies aux adieux d'Andromaque et d'Hector, aux plaintes de cette même Andromaque sur le corps défiguré d'un époux? « Voulez-vous, dit l'auteur

du Voyage déjà cité, voulez-vous le modèle d'une Élégie aussi courte que touchante? vous la trouverez dans Euripide. Andromaque, transportée en Grèce, se jette aux pieds de la statue de Thétis, de la mère d'Achille : elle ne se plaint pas de ce héros; mais, au souvenir du jour fatal où elle vit Hector traîné autour des murailles de Troie, ses yeux se remplissent de larmes, elle accuse Hélène de tous ses malheurs, elle rappelle les cruautés qu'Hermione lui a fait éprouver; et, après avoir prononcé une seconde fois le nom de son époux, elle laisse couler ses pleurs avec plus d'abondance. » C'est peut-être le seul morceau remarquable de l'Andromaque d'Euripide, pièce assez médiocre, surtout comparée à la belle tragédie de Racine.

Il paraît que du temps d'Horace on recherchait encore sérieusement l'inventeur des vers élégiaques :

Quis tamen exiguos elegos emiserit auctor,
Grammatici certant, et adhuc sub judice lis est.

Quoique pareille découverte ne fût pas de la plus haute importance, les rhéteurs et les grammairiens n'auraient pas laissé fuir une si belle occasion de conjecturer. Peut-être eût-il mieux valu prendre simplement la peine d'entendre le vers d'Horace, et ne pas interpréter à faux, comme

la plupart l'ont fait, le mot *exiguos*, lequel ne se rapporte pas aux limites du genre, mais bien à la brièveté du pentamètre qui termine le distique élégiaque.

Que Strabon attribue tour à tour la gloire équivoque de cette invention à Callinus ou à Mimnerme, il n'est pas moins vrai que le retour continuel du distique finit à la longue par fatiguer excessivement l'oreille. La nécessité de renfermer un sens complet en si peu d'espace, ajoute encore à la monotonie. Ce mètre, inégal quoique régulier, fut cependant appliqué dans la suite à de longs ouvrages d'une autre nature. On cite un poète nommé Pigrès, qui s'était flatté d'embellir Homère en intercalant après chaque hexamètre de l'Illiade un petit pentamètre de sa façon. Il était possible d'obtenir le ridicule à moins de frais.

Plus heureux, nous ne sommes asservis à aucune mesure déterminée. L'oreille et le goût nous avertissent du mètre et du rhythme commandés par le sujet. Que notre Élégie soit en grands ou en petits vers, qu'on la divise en stances, qu'on la coupe par des refrains, elle n'en est que plus variée. Ce sont des avantages qu'elle possède parmi nous à défaut de quelques autres qu'on lui a ravis et qu'il est juste de lui restituer.

Pourquoi les Romains, imitateurs trop timides, n'ont-ils jamais essayé de la reproduire sous toutes

ses formes? L'unité du genre leur eût-elle semblé préférable à sa diversité? Non, sans doute; les seules bucoliques de Virgile admettent, comme celles de Théocrite, plusieurs tons et plusieurs sujets. Élégiaque dans Alexis, dans Daphnis, dans Gallus, épique dans Pollion et dans Silène, pastoral dans tout le reste, il s'est affranchi des lois symétriques inventées à froid par la minutieuse médiocrité. Ne suffit-il pas que le sujet se rattache au genre par le ton général et par le choix des principales circonstances?

C'est dans ce choix qu'excellait Tibulle, Tibulle appelé par Horace le juge de ses écrits. Quelle vérité, quel naturel! Comme il aime sincèrement la vie champêtre! comme il la fait aimer! Ses descriptions de la campagne ne sont jamais chargées. Celle de Properce, beaucoup plus longues, ne sont pas toujours exemptes de recherche. On sent que l'un a besoin d'une digression poétique et brillante, que le seul besoin de l'autre est de retracer souvent l'objet de ses goûts paisibles. Le talent de Tibulle est tel, qu'on se représente Tibulle lui-même, doux, simple et sans ambition. A la pureté, à l'élégance, à l'harmonie de ses vers, à leur air de facilité même, on doit juger qu'il les travaillait avec soin. Aussi ses contemporains le nommaient-il *culte Tibulle.* On a reproché à notre grand Racine la monotonie de la perfection, ce

qui m'a toujours paru assez étrange. Peut-être en modifiant cette idée la rendrait-on plus convenable à Tibulle, qui, n'étant pas comme Racine soutenu par l'intérêt dramatique, retombe sans cesse dans les mêmes formes, monotone à la fois par le rhythme, par les sujets, et même par l'analogie parfaite des images. Le tour optatif, mouvement naturel aux cœurs tendres, est prodigué dans Tibulle, mais souvent avec tant de bonheur qu'on est forcé d'en pardonner l'abus. Il revient aussi avec complaisance sur les évocations magiques et autres détails mystérieux, très-compatibles avec la faiblesse et la crédulité de l'amour. Libre de soins, exempt d'affaires, sans liens à la ville, maître de jouir du calme des champs, Tibulle a dû beaucoup méditer, beaucoup rêver, puisqu'il a si peu produit dans cette plénitude de loisirs. Serait-ce que l'amour eût tellement occupé sa vie qu'il en fût devenu l'unique intérêt? Non; l'amour de Tibulle fut plutôt un sentiment doux qu'une passion violente. Properce était plus fécond; son ame était pourtant plus agitée : il passait continuellement d'un excès à l'autre, tour à tour divinisait et couvrait d'ignominie l'objet de ses feux, tantôt l'accablait de reproches, tantôt menaçait de le punir, et toujours finissait par lui demander pardon. Ces bizarreries, ces inégalités peignent l'amour tel qu'il est, et se prêtent surtout aux

mouvemens animés de la poésie. C'est l'unique avantage qui balance l'infériorité générale de Properce à l'égard de Tibulle. Il est un âge où Properce paraît plus poète que son émule. Pourquoi? parce que l'on n'est frappé que des efforts qu'il fait pour l'être; parce que son fastidieux étalage d'érudition mythologique semble de la poésie lorsqu'il n'est, à vrai dire, que de l'emphase; parce qu'enfin l'inexpérience préfère à ce qui touche le but ce qui s'efforce de le dépasser. Toujours des comparaisons avec les amours de l'antiquité, comme si des amans pouvaient se comparer à d'autres qu'à eux-mêmes! Toujours des dieux entre Cyntie et Properce, comme s'il ne devait pas voir tous ses dieux en elle seule! Il avait bien senti le mérite particulier de Tibulle ce *froid* Boileau (puisqu'on a osé l'appeler ainsi) quand il disait avec tant de justesse et de grace,

Qu'Amour dictait les vers que soupirait Tibulle.

Il reste à Properce des qualités précieuses, le feu, le mouvement, l'énergie. Si la multiplicité des digressions n'ajoutait trop souvent à la monotonie qu'il veut rompre, si le goût présidait plus fréquemment au choix de ses détails, si surtout le poète se cachait mieux, les amateurs de parallèles se verraient condamnés à de longues incertitudes

entre les deux rivaux, et la palme resterait longtemps suspendue. Mais n'est-il donc qu'une seule palme? n'est-il qu'une sorte de talent? Félicitons-nous de ce que la manière de Tibulle ne soit pas celle de Properce. Nous possédons deux plaisirs pour un, deux richesses pour une.

Properce a composé plus de quatre-vingts Élégies, et ne célèbre qu'une seule beauté. Tibulle n'a laissé que vingt-quatre Élégies proprement dites, puisque le quatrième livre, dont on lui a contesté l'ensemble, ne contient que le panégyrique de Messala en grands vers, des fragmens la plupart médiocres, et enfin telle pièce qu'on rougirait d'attribuer à Tibulle. Eh bien! en si peu d'espace, il change quatre fois d'héroïne. Délie, Némésis, Néère et Sulpitie ont à peine le temps de se succéder. Un tel défaut d'unité doit essentiellement nuire à l'intérêt. Il suffisait au poète de ne nommer qu'une seule femme dans ses vers, dût-il en avoir aimé plusieurs dans sa vie. La fidélité poétique n'en exige pas davantage. Properce ne mérite ni ce reprocche, ni un autre encore plus grave que je me garderai bien de spécifier.

Tibulle mourut jeune : Ovide, né le même jour que Tibulle, lui survécut pour le pleurer. Il lui consacra la plus touchante de ses Élégies, celle où il s'est le plus rapproché d'un si rare modèle. Cette pièce, jointe à sa *dernière nuit à Rome*, et

à quelques morceaux épars, est tout ce qu'on a retenu des Élégies d'Ovide, qui, à cinquante ans, exilé en Scythie, on ne sait pourquoi, trouve le secret de rassurer ses lecteurs sur son sort, tant il badine ingénieusement avec sa douleur, tant il reste fidèle à l'esprit lorsque tout l'abandonne sur la terre. Consolons-nous : Ovide, poète élégiaque, ne nous eût pas donné ses brillantes *Métamorphoses*, chef-d'œuvre de poésie, admirable par une qualité qu'il ne semblait point admettre, l'art de la composition.

Je ne crois pas qu'il soit arrivé à d'autres qu'au P. Le Jay de donner aux Élégies d'Ovide la préférence sur celles de Tibulle et de Properce : on voit que ce jésuite, qui écrivait ordinairement dans la langue de Quintilien, n'avait guère que cela de commun avec lui. Je préfère encore le jugement sans conséquence d'un autre commentateur qui, au lieu de caractériser le talent de Catulle, aime mieux nous apprendre que ce poète avait le teint coloré, le nez médiocrement long, et les dents fort blanches. A ces qualités il en joignait une non moins essentielle, celle de grand poète. Le bel épithalame de Thétis et Pélée est une des productions latines où la couleur grecque soit le mieux reproduite : ouvrage supérieur dans tous les temps, mais véritable phénomène, si l'on pense qu'il a précédé Virgile, et que Virgile s'en est en-

richi. C'est enrichir aussi Catulle que de le réduire, comme le fait judicieusement M. de La Harpe, à une douzaine de pièces exquises, irréprochables sous le rapport du goût et des mœurs. Jetés au hasard dans un recueil anthologique, les seuls vers sur l'Oiseau de Lesbie eussent établi la réputation d'un poète ancien. Il travailla peu, et dès-lors il ne fit point ombrage. Borner le nombre de ses succès, n'est-ce pas en quelque sorte passer une transaction avec l'envie? L'accent de l'Élégie, qui se fait sentir dans plusieurs passages de Catulle, est plus prononcé dans ses Adieux d'Ariane. Est-ce assez pour le constituer poète élégiaque? L'absence du rhythme consacré au genre, et la rareté des sujets qui s'y rapportent lui interdiraient-ils cette dénomination? Il faudrait donc l'exiler du domaine de l'Élégie, comme Platon bannissait les poètes loin de sa république, avec des couronnes et des parfums.

Je ne sais si je dois ajouter au nom des poètes élégiaques dont je viens de parler celui de Gallus, leur contemporain et leur ami. A moins que les beaux vers composés pour lui par Virgile, dans la dixième éclogue, ne soient réputés sa propre richesse, sa célébrité sera douteuse. Peu de vers sont plus durement fabriqués que les siens : personne cependant n'en avait inspiré de plus doux.

Qu'un poète moderne essaie à varier les formes et les sujets de l'Élégie : on crie au novateur, on lui oppose Tibulle et Properce; c'est Tibulle et Properce qu'il invoquera pour exemple et pour appui de son système. On verra combien ils attachent de prix à la variété. La quatrième pièce du premier livre de Tibulle est-elle autre chose que l'ingénieux fragment du nouvel art d'aimer mis dans la bouche d'un dieu ? Le ton, la forme, le cadre, tout est changé, et personne ne songe à s'en plaindre. La septième du même livre peint avec finesse les ruses, les subtilités de l'amour, prévient et embarrasse la jalousie par des aveux et des conseils : c'est une scène vive et piquante qui ne diffère de telle scène de Térence que par un accent plus poétique. Properce s'abandonne bien plus encore à la liberté de ses compositions. Tantôt il détaille dans une pièce entière les apprêts d'une pompe triomphale; tantôt il représente les malheurs de l'avarice. Ici la fable de Vertumne; là une lettre d'Aréthuse à Lycotas; plus loin la défaite de Cacus. Certes, l'Élégie ne reconnaît point là ses sujets accoutumés; elles sont pourtant classiques, elles se retrouvent dans les modèles. On ferait un bon ouvrage sur les préventions littéraires et les préjugés poétiques.

Peut-être avec du temps, des soins, de profondes études et de longues méditations sur l'art,

découvrira-t-on encore des sentiers nouveaux au milieu des routes anciennes. Ne désespérons pas du talent, si nous ne voulons pas qu'il désespère de lui.

Le caractère de l'Élégie est ordinairement simple et tempéré. Elle se compose d'une suite de circonstances intéressantes et naturellement exprimées. Même en chantant le bonheur, elle peut conserver la teinte de tristessse qui lui est propre. Ce mélange d'impressions opposées ajoute à son effet. Elle se plaît surtout au souvenir de ce qui n'est plus; elle aime à consacrer, comme l'a dit un de nos poètes,

Le regret du plaisir, et même de la peine.

Il n'est point pour elle d'objet inanimé; pour elle les ruines sont vivantes, la solitude est peuplée, et la tombe a cessé d'être muette. Évoqués par ses chants, des mânes chéris semblent, sous leur forme première, revenir au jour pour s'entretenir avec elle. O l'ingénieuse allégorie que celle d'Orphée qui retrouve Eurydice tandis qu'il la chante, et dont le bonheur s'évanouit avec le dernier son de sa lyre!

Les sujets passionnés ne conviennent pas moins à l'Élégie; mais ils ne peuvent franchir un certain degré d'exaltation sans sortir des bornes pre-

scrites. Les éclats de la fureur, les cris du désespoir lui sont interdits, ils détruiraient le charme de la tristesse. Tel admirable monologue de nos tragédies ne formerait qu'une Élégie assez ridicule, à peu près semblable aux amplifications connues sous le nom d'*héroïdes*, genre détestable et faux, qui se retrouve à deux époques bien marquées de la décadence des lettres. Si la vérité, si le naturel font l'essence de toute poésie, où doivent-ils dominer si ce n'est dans une sorte d'ouvrage où, selon le précepte du maître, il faut que le cœur parle seul! La recherche, la déclamation, défauts partout condamnables, y seraient des vices odieux. L'esprit même, non cet esprit qui, nécessaire au talent, préside à l'ordonnance de ses travaux en rapprochant des rapports éloignés, mais les saillies, les brillantes vanités du style, y rappelleraient le *pulcher assuitur pannus* dont parle Horace, et le *non erat hìc locus*.

Je ne sais de quel compositeur on a dit: « Sa musique était douce et triste à la fois comme le souvenir du bonheur passé, » ce qui me semble merveilleusement applicable à l'Élégie. L'échelle des tons qu'elle parcourt n'a pas besoin d'une grande étendue. Elle peut varier ses accens, mais qu'elle se garde bien de les forcer.

Les femmes sont les juges les plus délicats de ces convenances. Les plaintes emportées d'un

amant les touchent moins qu'elles ne les effraient. Les cris d'un furieux repoussent jusqu'au fond de leur cœur un aveu prêt à s'échapper.

Quelques femmes de l'antiquité grecque (car il est remarquable qu'on ne cite, en poésie, aucune femme célèbre chez les Romains) obtinrent de brillans succès dans le style lyrique. Corinne triompha de Pindare lui-même; et l'on ne dit pas qu'elle fût belle. Par quelle contradiction singulière celles pour qui les Muses semblaient avoir réservé les accens de la douce Élégie n'ont-elles su que l'inspirer? Pourquoi ont-elles réussi de préférence dans un genre bien moins conforme à leur organisation? Une seule avait reçu de la nature les germes brûlans de la poésie la plus audacieuse, la plus sublime : la désigner ainsi, c'est avoir nommé l'immortelle Sapho. Si son ame trop active avait pu se reposer quelques instans sur elle-même, si l'amour n'eût consumé avant l'âge son talent et sa vie, Sapho serait assise au premier rang des poètes élégiaques. Que de mouvement, que de chaleur dans cette Ode à Vénus, que Vénus même eût dictée! Quel désordre plein de charme, quel abandon passionné dans ce petit nombre de fragmens dont la suite nous est dérobée, ou plutôt sortis sans suite d'une ame orageuse qui les laissait échapper et n'y revenait plus! Quelques vers, jetés comme au

hasard, retracent plus vivement ses impressions que ne l'eût fait la pièce la plus détaillée. D'un trait, elle forme un tableau : on la voit, on l'entend, on la reconnaît, non-seulement à son langage, mais à son regard, à son maintien. Quelle est cette jeune fille, qui n'est belle que du sentiment qui l'anime; qui, l'air distrait, les yeux chargés d'amour, pâlit et rougit presqu'à la fois; qui, assise à côté de sa mère, cherche autour d'elle un objet absent, laisse tomber sa tâche imparfaite, et s'écrie : « O ma mère! ma mère! mon « travail s'échappe de mes doigts; un nuage est « sur mes yeux; je me soutiens à peine? » C'est elle, c'est Sapho languissante, respirant le plaisir et l'amour, et brûlant de combler ses désirs ou du moins de les tromper. Notre admirable Racine a imité d'elle ce beau mouvement de Phèdre, comme elle en proie aux fureurs de Vénus :

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!
Quand pourrai-je à travers une noble poussière
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière !

On a souvent cité ces vers comme un modèle du ton de l'Élégie. Je trouverai bientôt l'occasion d'examiner combien y eût excellé le talent supérieur de Racine. Je reviens à Sapho, pour regretter qu'elle ne se soit pas livrée à une sorte de composition où l'appelaient spécialement la na-

ture de son génie et la situation de son ame. Alors, comme on le dit en termes positifs, on eût pu dire figurément qu'elle avait ajouté des cordes à la lyre; elle eût joint à l'honneur d'introduire un rhythme nouveau le mérite de donner une existence nouvelle à un genre d'Élégie qu'elle eût aussi décoré de son nom. Oh! quels sons douloureux et tendres seraient sortis de sa lyre amoureuse et désordonnée! Rochers de Mytilène! promontoire de Leucade! vous retentiriez encore de ses derniers accens! arrivés jusqu'à nous, ils seraient tout ensemble le modèle et le désespoir de qui veut chanter l'amour.

Depuis l'antiquité jusqu'aux temps modernes, pas une femme ne se présente dans la carrière élégiaque; et pour en trouver une, il ne faudrait pas moins qu'une foi parfaite aux productions moins autographes qu'hypothétiques de Clotilde de Surville. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est la grace spirituelle et naïve de la plupart de ces pièces, écrites en langage demi-vieux, remarquables d'ailleurs par des détails, des imitations et des rimes de fraîche date. Madame Deshoulières nous a donné, sous le nom d'idylle, une Élégie charmante:

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,

Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis, etc.

Cette pièce me paraît fort au-dessus de ses autres allégories, où elle abuse constamment de l'antithèse. Ici, tout est simple, naturel et touchant. Le rhythme lui-même est celui de la douleur qui ne peut soutenir long-temps sa voix, et qui l'abandonne.

De nos jours, quelques auteurs du sexe des Muses ont fait une heureuse exception à la loi commune. Elles avaient à triompher de plus d'un obstacle. Le penchant naturel aux femmes, d'exprimer les moindres circonstances, parce que toutes ont du prix pour elles, pouvait, dans leurs ouvrages, détruire l'effet de l'ensemble par la multiplicité des détails. Une difficulté plus grande se présente à celles qui, cédant au besoin de consacrer leurs souvenirs, rappellent ce qu'elles ont inspiré, ce qu'elles ont senti; sujets délicieux, sans doute, mais plus bornés pour elles que pour nous. C'est une privation qui leur est imposée par leurs qualités mêmes. Cette pudeur, la première de leurs graces, les condamne à ne célébrer de l'amour que l'espérance ou le regret. Ont-elles retracé les premiers troubles d'une ardeur naissante, la puissance d'un premier regard, le charme d'un premier aveu, elles éprouvent l'embarras de pour-

suivre; leur main timide soulève à peine le voile qui protège les tendres mystères. Elles n'osent parler de l'amant heureux sans rougir; mais elles regrettent l'amant ingrat, quoique ce regret soit l'aveu d'une faiblesse passée. Elles semblent ainsi n'avoir le droit de chanter que le bonheur qui n'est pas encore et le bonheur qui n'est plus.

Ce n'est pas que l'amour passionné s'asservisse toujours, même chez les femmes, aux lois d'une réserve rigoureuse. Qu'Héloïse, adorant l'ombre d'un amant qui respire encore, se livre dans ses lettres brûlantes à tous les mouvemens d'une ame bouleversée; qu'elle préfère à Dieu celui qui n'est plus même un homme : qu'elle le poursuive de ses feux jusqu'au pied des autels; le délire de ses expressions trouve son excuse dans l'excès de son infortune. Quoique fort savante, Héloïse n'est point auteur; elle ne compose pas, elle écrit : elle écrit à celui qui ne veut plus, qui ne doit plus l'entendre. Son éloquence est dans son désespoir. Jamais la plainte ne s'était élevée à un tel degré d'exaltation et de force; mais combien elle est plus pénétrante encore, lorsque, fatiguée de ses emportemens, elle retombe dans l'abattement extrême qui succède toujours aux convulsions de la souffrance! Comme alors les doux souvenirs du passé s'unissent douloureusement aux angoisses de la situation présente! qu'ils

laissent dans l'ame une impression profonde et triste, ces détails d'une vie autrefois paisible, ces retours amers vers des temps qui ne reviendront plus! Honneur à l'illustre Pope, qui a reproduit sans les affaiblir, et en les embellissant quelquefois, les traits énergiques ou attendrissans des lettres originales! Colardeau, si heureusement né pour la poésie, a su répandre un charme inexprimable dans plusieurs parties de son imitation. Pourquoi faut-il que le froid philosophisme l'ait forcé de sacrifier à son idole quelques-unes des images religieuses si analogues à la mélancolie du cloître! Apparemment le philosophisme porte malheur; car les vers qui remplacent les morceaux supprimés ne sont plus d'un poète, plus même d'un versificateur : pesamment sententieux, péniblement abstraits, ils se traînent sans vigueur et sans grace; mais ils plaisaient fort aux encyclopédistes.

Dans cette Épître à jamais célèbre, le poète anglais a donc réuni le double avantage d'être souvent supérieur en imitant, et de conserver plus souvent encore la même supériorité sur son imitateur. On lui doit également une Élégie intéressante sur la mort d'une jeune lady.

Les Anglais possèdent un assez grand nombre d'Élégies morales, parmi lesquelles on distingue celle de Gray, intitulée *le Cimetière de campagne*.

Son mérite ne consiste pas moins dans la composition que dans les détails; éloge rarement applicable aux productions de la poésie anglaise.

Les autres nations ont faiblement contribué aux progrès de l'Élégie. Les Allemands, par leurs mœurs, leurs habitudes, sembleraient destinés à y réussir; mais leur manière trop détaillée, trop minutieuse s'y retrouve, comme dans leurs romans. Cette foule de détails purement domestiques n'a guère de prix que pour eux, et touche médiocrement le lecteur désintéressé. La plupart des Élégies italiennes sont la paraphrase plus ou moins brillante des sonnets souvent trop spirituels de Pétrarque. Quant à l'Espagnol, il se plaît trop à faire parade de sa douleur, pour la restreindre à des plaintes touchantes et mesurées. Si deux modernes dont les noms ne se séparent plus n'avaient cultivé parmi nous les fleurs dont se couronne l'Élégie amoureuse, il resterait encore sur notre fécond Parnasse un champ stérile.

Clément Marot, quelquefois si naïf et si tendre, se montre aussi froid que maniéré dans l'Élégie. Il n'en a guère saisi le ton et le sentiment que dans celui de ses madrigaux qui finit ainsi :

Je n'ai pas eu de vous grand avantage;
Un moins aimant aura peut-être mieux.

Et dans une autre petite pièce terminée avec

tant de grace par cette apostrophe à l'Amour :

Je t'ai servi sur tous les dieux.
Oh! si l'on pouvait deux fois naître,
Comme je te servirais mieux!

J'ajouterai encore pour exemple ce refrain d'une de ses chansons :

C'est la première,
C'est la dernière
Que j'ai servie et servirai.

Ronsard, trop méprisé par quelques poètes qui ne l'ont pas lu, et trop imité par quelques autres, a aussi composé des Élégies, dont l'une est rappelée dans les notes de ce volume. On y reconnaît le poète qui, nourri des anciens, n'eut d'autre tort que de vouloir s'exprimer comme eux. Ce ne sont ni les idées ni les images qui lui manquent. Des mauvais vers de Ronsard on ferait aisément de fort bons vers grecs ou latins. Il paraît avoir pensé dans ces deux langues.

On eût dit que les poètes ses contemporains et leurs successeurs se disputaient, dans l'Élégie, le prix du ridicule. Les uns, niaisement ampoulés, comparaient leur belle à tout ce qui existe de beau dans la nature, et, bien entendu, lui réservaient toujours l'avantage ; les autres, beaucoup plus gais qu'ils ne croyaient l'être, démon-

traient leur passion en termes et en formules scolastiques. Tous enfin prétendaient à la finesse : il ne tenait pas à eux qu'ils n'eussent presque autant d'esprit que les bergers de Fontenelle.

Après avoir traversé plusieurs siècles sans rencontrer une Élégie française digne d'être citée, il faut se résigner à n'en trouver, pour ainsi dire, qu'une seule dans le grand siècle ; quoique fort distinguée, elle fait encore plus d'honneur aux lettres qu'à la poésie : elle est plutôt encore une belle action qu'un bel ouvrage. Je veux parler de la courageuse Élégie de La Fontaine, sur la disgrace de Fouquet. On sait *par cœur* (et jamais expression ne fut plus convenable) ce vers échappé de l'ame :

> Et c'est être innocent que d'être malheureux.

L'ame de La Fontaine était formée pour l'Élégie. Un fonds de tristesse, aussi naïve que sa gaîté, se fait sentir dans ses Fables inimitables. Que de sentimens naturels semés avec mélancolie au milieu de ses récits les plus animés ! S'il commence à dépeindre

> Un mal qui répand la terreur,
> Mal que le ciel en sa fureur
> Inventa pour punir les crimes de la terre....

après ces beaux vers, si, reprenant le ton de la fable, il poursuit gaîment :

> La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom)
> Faisait aux animaux la guerre;

bientôt il ajoute, avec un rare bonheur :

> Les tourterelles se fuyaient;
> Plus d'amour, partant plus de joie.

C'est le premier trait du tableau, mais qu'il est vif et profond! Pour forcer les tourterelles à se fuir, il fallait, en effet, que le danger fut extrême. La réflexion du second vers est charmante; elle n'appartenait qu'à La Fontaine. Pour ne pas multiplier les citations, je renvoie à la fable admirable des Deux Pigeons. Qui peut lire sans être ému le discours adressé par son ami au pigeon voyageur?

> Je ne rêverai plus que rencontre funeste,
> Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut:
> Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
> Bon souper, bon gîte, et le reste?

Et le reste, renferme une idée ravissante. Ce reste est tout pour un pigeon, et l'on devine que c'est l'amour. Je passe les traits du récit pour arriver à l'épilogue de ce petit poëme, où le narrateur,

par un retour naturel sur ses propres affections, s'écrie :

> Hélas ! quand reviendront de semblables momens !
> Faut-il que tant d'objets si doux et si charmans
> Me laissent vivre au gré de mon ame inquiète !
> Ah ! si mon cœur osait encor se renflammer !
> Ne sentirai-je plus le charme qui m'arrête ?
> Ai-je passé le temps d'aimer ?

Après des vers semblables, il faut fermer le livre et rêver. L'Élégie est là toute entière.

Un spirituel académicien[1], qui a fait aussi des Fables (fables très-jolies, surtout lorsqu'il les récitait), a laissé un fort long discours sur l'Élégie, que je n'ai point lu, et des Élégies à sa femme, que, par malheur, je ne lui ai point entendu réciter.

L'esprit est loin de suffire à l'Élégie; le talent même n'y suffit pas toujours; pour rapprocher les exemples, qu'il me soit permis de franchir quelque espace, et de rappeler les essais élégiaques d'un poète[2] justement célèbre à plus d'un titre, et dont notre époque doit s'honorer, tout en signalant ses erreurs. Des imitations souvent heureuses de Tibulle et de Properce; des vers bien faits, mais trop ambitieux; des expressions

1. M. le duc de Nivernois.
2. Le poète Lebrun.

fortes, mais hors du genre; des tours hardis, mais forcés, et plus latins que français; l'attirail usé de la vieille poésie, qui n'est pas la poésie antique; un style laborieux et tendu; quelquefois de l'élégance, rarement de la grace, presque jamais de naturel; et, à travers les fautes, des morceaux qui étincellent de beautés : tel est à peu près le jugement qu'en a porté la critique la moins rigoureuse, et que je crois même avoir encore adoucie. On avait aussi remarqué que l'auteur exprimait avec plus d'effort les passions douces que les mouvemens d'une ame irritée. La dernière de ses Elégies en est la preuve : elle s'adresse à Némésis, non l'une des beautés chères à Tibulle, mais la déesse implacable des vengeances. Jamais la virulence de la haine ne fut poussée plus loin que dans cette pièce brûlante de verve et d'animosité. Jamais la satire ne frappa ses victimes d'un fouet plus sanglant. Mais quelles victimes avait choisies le poète, le poète élégiaque!

Si beaucoup de poëmes prennent le titre d'Élégies sans en avoir le caractère, beaucoup aussi, sans en porter le titre, sont des Élégies véritables : les exemples s'offrent en foule dans la *Bérénice* du tendre Racine! Eh! qui mieux que Racine eût plié sa voix aux accens d'une Muse qui semblait particulièrement la sienne! Quelle

mélancolie, quelle solitude il exprime en ce seul vers :

Dans l'Orient désert quel devint mon ennui !

Toute la résignation d'un amour sincère et malheureux, tout son désintéressement furent-ils jamais mieux retracés que dans le rôle de Titus, qui, depuis cinq ans, brûle pour Bérénice :

Sans oser rien prétendre
Qu'un instant à la voir et le reste à l'entendre.

Qui peut retenir ses larmes, en répétant avec les filles d'Israël :

O rives du Jourdain ! O champs aimés des cieux !
Sacrés monts ! fertiles vallées,
Par cent miracles signalées !
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées ?

La souplesse naturelle aux grands talens, et son exquise organisation poétique, eussent relevé Racine au-dessus même de Tibulle. Supérieur dans la tragédie, il s'est encore distingué, comme sans y songer, dans quatre genres[1] de diverse nature, dont un seul lui eût fait un nom.

Parmi les pièces qui, pour le ton et le sujet,

1. La poésie lyrique, la comédie, l'épigramme, la prose polémique.

semblent appartenir à l'Élégie, il faut citer l'ode de J.-B. Rousseau, imitée du cantique d'Ézéchiel: *J'ai vu mes tristes journées;* les vers de Chaulieu sur Fontenay; les stances délicieuses de Voltaire: *Si vous voulez que j'aime encore;* ses adieux aux mânes de Génonville; les strophes si connues de cette ode, qui fut en quelque sorte le chant de mort du malheureux Gilbert: *Au banquet de la vie, infortuné convive;* et enfin tant d'autres productions où règne, comme dans certaines odes d'Horace, une aimable et rêveuse philosophie.

Mais pourquoi différer encore à citer deux noms si chéris de la Muse des amours? Pourquoi retarder l'hommage que réclament à la fois deux poètes contemporains, diversement remarquables dans un genre pareil? Nés sous le même climat, réunis par les mêmes goûts, ambitionnant la même palme sans jalousie, on pourrait appliquer à Bertin et à Parny les vers où Virgile annonce deux jeunes pasteurs rivaux dans l'art du chant:

Arcades ambo.

Tous deux portaient en même temps la lyre et l'épée; mais le sort voulut que la carrière des armes ne fût pour eux que celle des plaisirs. Ils oubliaient sous les ombrages de Feuillancour les bananiers de leur patrie, et regrettaient peu *l'Isle-*

de-France aux joyeux soupers de *la Caserne*[1]. Abandonnés aux goûts nonchalans de leur pays, ils ne donnaient encore aux Muses que ce qu'ils appelaient leurs momens perdus, c'est-à-dire les courts intervalles qui séparaient les festins et des plaisirs plus doux; mais Parny se vit à regret forcé de repasser les Tropiques, il partit : Éléonore et l'amour l'attendaient dans son île. Trop près du bonheur pour le bien chanter, il le goûtait en silence. Ce ne fut qu'après un long terme, et dans le calme de la solitude, qu'il essaya de rendre présent ce qui n'existait plus que dans ses souvenirs. L'apparition d'un petit nombre de ses pièces érotiques fut, à cette époque, une espèce de prodige. L'Amour, long-temps travesti dans les vers cavaliers des gens du bel air, s'étonna de retrouver ses traits et son langage : les graces du naturel prévalurent sur les manières du faux bel-esprit, et l'école du persiflage ne parut bientôt plus que celle du ridicule.

Les premiers succès de son ami échauffèrent l'imagination de Bertin. Les entretiens de Parny achevèrent de l'enflammer. Comme ce général qui se disait tous les jours : « Je veux être un « grand capitaine, » Bertin se répétait : « Je serai « un poète élégiaque. » Il se retira dans une cam-

1. Réduit où se réunissait la cohorte d'Épicuriens décorée du ruban gris de lin.

pagne, seul avec Tibulle, Properce, Catulle, Ovide, et Horace; les lisant, les relisant sans cesse, la plume à la main, il traduisit en vers leurs passages les plus saillans, les refondit en un corps d'ouvrage, et de ses emprunts parvint à se faire un fonds. Parny, plus sombre dans ses imitations, n'empruntait aux poètes anciens, quelquefois même aux prosateurs modernes [1], qu'un petit nombre de traits délicatement choisis, mais que la nature lui eût offerts sans leur secours, car il avait ressenti une passion profonde. Plus souvent heureux, Bertin n'aimait que le plaisir. Parny, plus sensible et plus tendre, semblait en quelque sorte n'aimer dans l'amour que l'amour même. De leurs impressions diverses dut résulter la différence de leurs talens. On sent que l'un retrace fidèlement et dans leur ordre naturel les circonstances, les vicissitudes d'un amour qui n'a rien d'imaginaire. On s'aperçoit que l'autre, s'il est permis de le dire, s'arrange pour être passionné; qu'il réunit les traits épars de sa vie amoureuse pour en former un ensemble et se composer une amante poétique de vingt maîtresses réelles. Il prend ses détails tantôt dans son esprit, tantôt chez les anciens; et tour à tour on reconnaît l'amour inventé ou l'amour traduit. Sans doute

1. Surtout à J. J. Rousseau.

on aime à rencontrer dans ses lectures quelque heureuse imitation de l'antiquité; mais on ne saurait les employer avec trop de retenue dans les vers érotiques destinés surtout aux femmes et aux gens du monde. L'une des plus belles Élégies de Bertin commence par ce superbe mouvement :

> Elle est à moi. Divinités du Pinde!
> De vos lauriers ceignez mon front vainqueur;
> Elle est à moi.

Malheureusement il ajoute :

> Que les maîtres de l'Inde
> Portent envie au maître de son cœur.

Il s'agit bien des *maîtres de l'Inde!* La comparaison est toute latine, en supposant qu'il y ait comparaison entre les maîtres d'un pays et le maître d'un cœur. Je ne parle pas de l'étrange effet du *Pinde* et de *l'Inde* qu'on semble avoir fait rimer par gageure. On ne trouverait pas une seule faute semblable dans le rival de Bertin. Lors même qu'il demeure dans la région tempérée de la poésie, son vers, toujours élégant, renferme un sentiment si naturel qu'il perdrait quelque chose à devenir plus poétique. Il descend à l'extrême simplicité sans jamais tomber dans le prosaïsme. Bertin, dont le style est quel-

quefois plus élevé, ne s'abaisse presque jamais que par une chute. Veut-il exprimer l'effet que produisit un jour sa maîtresse paraissant au spectacle, il s'en acquitte par cette ligne de prose familière :

On lui battit des mains, on la prit pour la reine.

A-t-il à décrire l'instant mystérieux qui précède le bonheur d'une nuit d'amour; affectant une simplicité que je n'ose qualifier, il représente la belle Eucharis,

Laissant tomber sa jupe, et soufflant la lumière.

J'ai rappelé quelques-uns de ses défauts, sans parler encore de ses qualités. Elles sont nombreuses. Le mouvement, la chaleur, la force, le ton passionné, l'accent poétique à un degré fort éminent, caractérisent ses Élégies, dont la plupart mériteraient mieux le nom de pièces érotiques. Parmi celles dont le titre est justifié, l'on doit remarquer les *Adieux de l'auteur à une terre qu'il vient de vendre*. Cette pièce d'une certaine étendue décélerait à elle seule tout un poète. Parny peut-être n'eût pas, dans le même genre, soutenu si long-temps son style à la même hauteur. Mais la justice distributive oblige en même temps à déclarer que Bertin reste bien loin de son émule pour le naturel, pour l'abandon, pour le charme :

le charme! qualité plus indéfinissable encore que la grace, et qui assure l'empire du talent comme celui de la beauté. Ainsi que nous l'avons dit à propos de Tibulle, le chantre d'Éléonore excellait surtout dans le choix des circonstances attachantes. Nul poète ne possédait mieux cette mesure parfaite, ce sentiment délicat des convenances, qui enseigne ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire, ce que l'on peut offrir aux yeux et ce qu'on doit laisser sous un voile. Plus voluptueux par la décence même, il laisse au plaisir l'attrait du mystère, et à l'abandon les graces de la pudeur; il n'effarouche pas, il captive. L'expression de son bonheur est encore moins vive que tendre; celle de sa douleur est triste sans emportement. Properce, soupçonnant la foi de Cynthie, éclate en imprécations. Perdant Éléonore, que l'hymen va lui ravir, Parny ne l'accuse point; il forme pour son bonheur des vœux qu'il craint de ne pas voir exaucés. Quel est le plus touchant de l'amant qui se plaint et menace, ou de celui qui souffre, gémit et pardonne? Si je ne m'asbtenais de citations, je les puiserais sans nombre dans cet admirable dernier livre, ordonné si parfaitement, et le seul que l'auteur ait qualifié du nom d'*Élégies*. Faut-il que les derniers chants des *Amours* soient presque toujours des accens de regret! Fidèle à ses douloureux souvenirs, celui

qui fut l'amant d'Éléonore revient souvent à elle, dans les sujets qui s'en éloignent le plus, et ses retours sur le passé retracent avec un sentiment profond ce *céleste enchantement des premières amours* que le temps et l'âge ne peuvent effacer. J'ai déjà beaucoup loué Parny; les sujets d'éloges ne sont pourtant pas épuisés. Il me reste à lui tenir compte de la correction soutenue, de la pureté constante du style; de la justesse, de la propriété des termes; du respect scrupuleux pour la langue; et surtout de l'art qui préside à la composition de ses moindres tableaux, art difficile qui redouble l'intérêt des détails et leur prête un nouvel éclat en les plaçant dans un jour plus favorable. Ces qualités, jointes à celles que j'ai déjà fait valoir, ont mérité à l'auteur vivant le beau nom de *classique*, décerné à si peu d'écrivains et seulement après leur mort. A l'exemple des grands modèles, il ne produisait rien sans l'avoir long-temps médité. Il avait étudié profondément les difficultés et les ressources de son art. Une sage économie augmente encore ses richesses. Loin de prodiguer les beautés hors de leur place, il les distribue avec goût, avec réserve. Et toutefois le savant procédé du poète n'ôte rien à la grace, à la mollesse, au naturel; il a toujours l'air de s'abandonner; et nulle image ne lui convient mieux que celle où La Fontaine représente l'Aurore,

Laissant tomber des fleurs, et ne les semant pas.

Je m'arrête, pour qu'un simple examen ne ressemble pas à un panégyrique. J'ai connu Parny; mais le tendre attachement qui m'unissait à lui n'a pas influé sur mon témoignage. Ceux qui ne l'ont point connu en ont parlé comme moi. J'ai seulement cherché à caractériser d'une manière plus précise les traits de son précieux talent.

Condamné à rappeler un moment la pensée sur mes Élégies, je sens combien la transition sera brusque; mais, grace à l'amitié dont Parny daigna m'honorer, grace aux leçons que j'ai recueillies dans ses entretiens, parler de moi, de mes ouvrages, ce sera, pour ainsi dire, parler encore de lui. Il me répétait, comme à tous les jeunes poètes : « La poésie s'use; il faut la rajeu-« nir par des images nouvelles. Retracez d'autres « mœurs, peignez une autre nature. » J'ai profité de ses conseils. Un livre de mes Élégies est composé de sujets choisis dans une nature étrangère. Les uns (et c'est le plus grand nombre) sont élégiaques par le fond; les autres le deviennent par la forme. Qu'on me permette de rappeler sommairement quelques-uns de ces sujets. L'Arabe qui pleure la mort de son coursier fidèle; la belle Insulaire qui, pour se dérober aux poursuites d'un roi dont elle est aimée, se réfugie sous

l'ombrage qui donne la mort, et meurt fidèle à son amant; la Persane qui, abandonnée par le chasseur, compare tristement son sort à celui de la gazelle qu'elle a blessée, et dont elle cherche à guérir la blessure; la jeune fille pleurant une colombe qui succomba pour elle en remplissant un message d'amour; le pauvre nègre, entonnant sa chanson d'esclavage, et rejoignant aux cieux sa femme et son fils, morts de douleur ; telles sont les principales scènes que j'ai choisies. Je le demande, l'Élégie en offre-t-elle beaucoup qui soient plus analogues à son caractère? Si le personnage y prend la place du poète, la forme en est plus dramatique. Si l'action se passe loin de nous, elle en est plus neuve, les détails en sont plus variés; ils conservent quelque chose de primitif qui rafraîchit l'imagination et renouvelle la poésie. Les littérateurs qui ont examiné ces divers morceaux ont bien voulu leur accorder le mérite de la couleur locale, et celui d'un intérêt doux; ils n'ont contesté que sur le titre, auquel, j'en conviens, je n'attache qu'une assez médiocre importance. J'oserai seulement faire observer que la nouveauté ne peut déplaire quand elle ne présente rien de bizarre; qu'ici elle consiste uniquement dans le cadre, et qu'enfin il est inutile de chercher une dénomination nouvelle, puisqu'une Élégie d'un nouveau genre demeure toujours une Élégie.

Quoi qu'il en soit, je cède sans effort, et par conséquent sans mérite, à l'opinion du petit nombre. Je renvoie à la fin du recueil, sous le nom de *Chants et Récits élégiaques*, les pièces qui composaient le second livre, devenu par là le troisième. J'ai ajouté aux deux premiers plusieurs Élégies nouvelles. Je ne me dissimule pas qu'une série de morceaux différens sur un fond unique, habilement modifié, est plus attachante que les pièces dont l'intérêt plus borné commence et finit avec elles. J'ai mieux aimé cependant m'exposer à ce danger qu'à celui de la concurrence.

Le même principe m'a dirigé dans la composition des Élégies antiques. Pour tenter d'être neuf, j'ai remonté jusque chez les anciens. « C'est en me pénétrant de la substance des grands maîtres, que j'ai essayé de reproduire les naïves beautés de leurs ouvrages, et, si j'ose m'exprimer ainsi, ce parfum d'antiquité qui s'en exhale [1]. » L'Élégie antique offre peu de modèles, il est vrai : mais quelques restes de ces trésors ensevelis par les âges, mais le témoignage éclairé de quelques graves écrivains nous en ont transmis le caractère. J'ai cité, au commencement de ce discours, un passage où l'Élégie compte parmi ses nombreuses attributions celle de déplorer *les infor-*

1. Extrait de l'avertissement d'une première édition.

tunes d'un personnage de l'antiquité. Cette dernière sorte de sujets, dont un fragment de Simonide sur *Danaé* nous a conservé l'exemple, avait pour les Grecs un attrait inexprimable. Ceux de nos journalistes qui m'en attribuaient la nouveauté me faisaient assurément beaucoup d'honneur. Du reste, il est aisé de concevoir que des gens de goût, particulièrement versés dans la littérature latine, s'étonnent de voir le nom d'Élégie s'attacher à des productions qui ne leur rappellent pas toujours les sujets et la manière de Tibulle et de Properce. Aussi n'ai-je pas imité les Latins, mais les Grecs. Le genre de leurs Élégies nous était connu ; je ne crois pas m'en être écarté. Je souhaite au moins que l'on daigne reconnaître dans quelques parties de l'ouvrage mon respect pour le goût et mon amour pour les classiques.

ÉLÉGIES.

LIVRE PREMIER.

ÉLÉGIES.

LIVRE PREMIER.

LA CHUTE DES FEUILLES.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre ;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste, et mourant à son aurore,
Un jeune malade à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :

« Bois que j'aime, adieu, je succombe.
Votre deuil a prédit mon sort,
Et dans chaque feuille qui tombe
Je lis un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure,
Tu m'as dit : Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Et c'est pour la dernière fois.
La nuit du trépas t'environne ;
Plus pâle que la pâle automne,
Tu t'inclines vers le tombeau.

Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant le pampre du coteau.
Et je meurs ! De sa froide haleine
Un vent funeste m'a touché,
Et mon hiver s'est approché
Quand mon printemps s'écoule à peine.
Arbuste en un seul jour détruit,
Quelques fleurs faisaient ma parure,
Mais ma languissante verdure
Ne laisse après elle aucun fruit.
Tombe, tombe, feuille éphémère !
Voile aux yeux ce triste chemin,
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais vers la solitaire allée
Si mon amante désolée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Eveille par un léger bruit
Mon ombre un instant consolée. »

Il dit, s'éloigne... et sans retour !
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe.
Mais ce qu'il aimait ne vint pas
Visiter la pierre isolée :
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

LA MÊME

AVEC DES CHANGEMENS DE L'AUTEUR.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre ;
Et dans le vallon solitaire
Le rossignol était sans voix.
Triste, et mourant à son aurore,
Un jeune homme, seul, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :

« Bois que j'aime, adieu... je succombe.
Ton deuil m'avertit de mon sort,
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure,
Tu m'as dit : Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Et c'est pour la dernière fois.
La nuit du trépas t'environne ;
Plus pâle qu'une fleur d'automne,
Tu t'inclines vers le tombeau.
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,

Avant le pampre du coteau.
Et je meurs ! De la vie à peine
J'avais compté quelques instans,
Et jai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère !
Et, couvrant ce triste chemin,
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais si mon amante voilée
Aux détours de la sombre allée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par un faible bruit
Mon ombre un instant consolée. »

Il dit, s'éloigne... et sans retour !
Sa dernière heure fut prochaine :
Vers la fin du troisième jour,
On l'inhuma sous le vieux chêne.
Sa mère (peu de temps, hélas !)
Visita la pierre isolée ;
Mais son amante ne vint pas :
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

L'ANNIVERSAIRE.

Hélas ! après dix ans je revois la journée
Où l'ame de mon père aux cieux est retournée.
L'heure sonne : j'écoute... O regrets ! ô douleurs !
Quand cette heure eut sonné, je n'avais plus de père :
On retenait mes pas loin du lit funéraire ;
On me disait : « Il dort ; » et je versais des pleurs.

Mais du temple voisin quand la cloche sacrée
Annonça qu'un mortel avait quitté le jour,
Chaque son retentit dans mon ame navrée,
Et je crus mourir à mon tour.
Tout ce qui m'entourait me racontait ma perte :
Quand la nuit dans les airs jeta son crêpe noir,
Mon père à ses côtés ne me fit plus asseoir,
Et j'attendis en vain à sa place déserte
Une tendre caresse et le baiser du soir.

Je voyais l'ombre auguste et chère
M'apparaître toutes les nuits ;
Inconsolable en mes ennuis,
Je pleurais tous les jours, même auprès de ma mère.
Ce long regret, dix ans ne l'ont point adouci ;
Je ne puis voir un fils dans les bras de son père,

Sans dire en soupirant : « J'avais un père aussi ! »
Son image est toujours présente à ma tendresse.
Ah ! quand la pâle automne aura jauni les bois,
O mon père ! je veux promener ma tristesse
Aux lieux où je te vis pour la dernière fois.
Sur ces bords que la Somme arrose,
J'irai chercher l'asile où ta cendre repose :
J'irai d'une modeste fleur
Orner ta tombe respectée,
Et sur la pierre, encor de larmes humectée,
Redire ce chant de douleur.

A UN BOSQUET.

Salut, bosquet délicieux,
Planté par la main du mystère;
Toi dont le voile officieux
Rendit la pudeur moins austère
Et l'amour plus audacieux!
Qu'à tes voluptueux ombrages
L'hiver épargne ses outrages,
L'été, sa dévorante ardeur;
Qu'il échappe au vent des orages,
Au fer tranchant de l'émondeur.
Que l'amoureuse Philomèle
Ne chante que sur tes ormeaux;
Et que la houlette fidèle
Défende la branche nouvelle
Contre l'insulte des troupeaux.
Puisse l'abeille murmurante
Préférer ta feuille odorante
Même au calice de la fleur!
Puisse enfin toute la nature
Protéger ta fraîche verdure,
Et te payer de mon bonheur!

LA DEMEURE ABANDONNÉE.

ELLE est partie ! hélas ! peut-être sans retour !
Elle est partie ; et mon amour
Redemande en vain sa présence.
Lieux qu'elle embellissait, j'irai du moins vous voir !
A sa place j'irai m'asseoir,
Et lui parler en son absence.

De sa demeure alors je reprends le chemin ;
La clé mystérieuse a tourné sous ma main.
J'ouvre.., elle n'est plus là : je m'arrête, j'écoute...
Tout est paisible sous la voûte
De ce séjour abandonné.
De tout ce qu'elle aimait je reste environné.
L'aiguille qui du temps, dans ses douze demeures,
Ne marque plus les pas, ne fixe plus le cours,
Laisse en silence fuir ces heures
Qu'il faut retrancher de mes jours.
Plus loin, dans l'angle obscur, une harpe isolée,
Désormais muette et voilée,
Dort, et ne redit plus le doux chant des amours.
Sous ces rideaux légers, les songes, autour d'elle
Balançant leur vol incertain,
Des souvenirs du soir charmaient, jusqu'au matin,

Le paisible sommeil qui la rendait plus belle.
Sur ce divan étoilé d'or,
Qu'inventa l'opulente Asie,
De ses cheveux je crois encor
Respirer la pure ambroisie.
Je revois le flambeau qui près d'elle veillait
A l'instant où sa main chérie
Traça dans un dernier billet
Ces mots : « C'est pour toute la vie... »
Mots charmans ! Oh ! déjà seriez-vous effacés ?
Ne resterait-il plus à mon ame flétrie
Qu'un regret douloureux de mes plaisirs passés ?

LA PROMESSE.

Il est donc vrai! tu veux qu'en mon lointain voyage
Sous le ciel d'Orient j'emporte ton image;
Et d'un espoir douteux abusant mon amour,
Ta bouche me promet les baisers du retour.
Du retour!... Tu l'as vu cet éclatant navire!
Et sa poupe et ses mâts de fleurs étaient ornés;
En ses pavillons d'or il tenait enchaînés
Et la fortune et le zéphyre.
Avant peu, disait-on, il reverra le port,
Eh bien! les jours ont fui. L'inquiète espérance
A l'horizon des mers cherche en vain sa présence,
Il ne reviendra plus. Si tel était mon sort!
Hélas! du voyageur la vie est incertaine!
S'il échappe aux brigands de la forêt lointaine,
Le désert l'engloutit dans les sables profonds,
Ou sur d'âpres chemins les coursiers vagabonds
Dispersent de son char la roue étincelante,
Et brisent sa tête sanglante
Au penchant rapide des monts.
Et je pars! Ah! détourne un funeste présage,
Et pour moi désormais les cieux s'embelliront;
Et dans mon fortuné voyage
Je verrai, pure et sans nuage,
L'étoile du bonheur rayonner sur mon front.

LE SOUVENIR.

Près des ombrages où Vincenne
Voyait le plus saint de nos rois
Dicter ses pacifiques lois
Sous les ombrages d'un vieux chêne,
Il est un modeste hameau
Que j'habitai long-temps près d'elle,
Et que cette amante fidèle
Abandonna pour le tombeau.
Salut, verte colline, à mes yeux si connue !
Salut, triste et longue avenue,
Que je traversais à grands pas,
Lorsque de la cité prochaine
Je hâtais mon retour, pour recueillir, hélas !
Les restes précieux d'une vie incertaine
Que me disputait le trépas !
Voici la route détournée
Où de nos projets d'hyménée
Elle aimait à s'entretenir,
Et, déjà du sort condamnée,
Sur les bords du cercueil me parlait d'avenir.
Alors, errait sur son visage
Un languissant sourire... et moi,
Voyant son calme avec effroi,

Avant l'heure d'hymen je pleurais mon veuvage.
Mais sur ce vert rocher qui s'élève à l'écart,
Entre le bois et la colline,
N'ai-je pas entendu la clochette argentine
De la chèvre errant au hasard?
J'approche... O souvenir! c'est elle
Qui, mêlant ses secours aux vains secours de l'art,
Dans un sein desséché répandait, mais trop tard,
Les doux trésors de sa mamelle.
Garde ton lait, chèvre fidèle,
Un jour, hélas! ce jour peut-être n'est pas loin,
De tes bienfaits aussi ma vie aura besoin,
Et tu feras pour moi ce que tu fis pour elle.
Mais la nuit vient: déjà ses voiles étendus
Enveloppent les cieux plus sombres,
Et mon regard encor cherche à travers les ombres
Cette triste demeure, où l'on ne m'attend plus.

LE BOIS DÉTRUIT.

Nymphes, pleurez ! Pleurez : l'antique bois
De son enceinte a perdu le mystère.
Pleurez, Amours ! le chêne solitaire
Vous a voilés pour la dernière fois.
Je n'entends plus sous les vertes allées
Des passereaux les joyeuses volées.
De ce séjour hôtes charmans et doux,
Est-il aussi des proscrits parmi vous ?
Le voyageur, trompé dans son attente,
Redouble en vain sa marche haletante,
Implore en vain contre les feux du jour
L'ombrage épais, disparu sans retour.
La jeune amante, à qui ce lieu retrace
Le souvenir de l'amant trop aimé,
Cherche de l'œil l'asile accoutumé,
Ne le voit plus, se tait, soupire, et passe.
Malheur à toi, destructeur inhumain !
D'un dieu vengeur sur toi pèse la main.
Il est un dieu qui préside aux campagnes,
Dieu des coteaux, des bois et des vergers ;
Il règne, assis sur les hautes montagnes,
Et ne reçoit que les vœux des bergers,
Que les présens de leurs douces compagnes.

A son signal, d'aimables messagers,
Prenant l'essor, vont couvrir de leur aile
La fleur naissante ou la tige nouvelle.
A la clarté des célestes flambeaux,
Il veille au loin. Familles des oiseaux,
Il recommande aux brises du bocage
De balancer vos paisibles berceaux,
Dans la fraîcheur du mobile feuillage.
Il ne veut pas que le froid aquilon
Avant le temps jaunisse les fougères;
Il ne veut pas que les lis du vallon
Tombent foulés sous le pied des bergères.
Ce même dieu doit te punir un jour:
Il remettra sa vengeance à l'Amour;
Et le zéphyr, exilé du feuillage,
De la beauté dont ton cœur a fait choix
Emportera la promesse volage,
Comme son souffle emportait autrefois
La feuille errante au sein profond des bois
Dont ta fureur a profané l'ombrage.

LA FLEUR.

Fleur charmante et solitaire
Qui fus l'orgueil du vallon,
Tes débris jonchent la terre
Dispersés par l'aquilon.

La même faux nous moissonne ;
Nous cédons au même dieu ;
Une feuille t'abandonne ;
Un plaisir nous dit adieu.

Hier, la bergère encore
Te voyant sur son chemin,
Disait : « Fille de l'Aurore,
Tu m'embelliras demain. »

Mais sur ta tige légère
Tu t'abaissas lentement ;
Et l'ami de la bergère
Vint te chercher vainement.

Il s'en retourne et soupire :
« Console-toi, beau pasteur !
Ton amante encor respire,
Tu n'as perdu que la fleur.

« Hélas ! et ma jeune amie
Ainsi que l'ombre a passé ;
Et le bonheur de ma vie
N'est plus qu'un rêve effacé.

« Elle était aimable et belle,
Son pur éclat s'est flétri,
Et trois fois l'herbe nouvelle
Sur sa tombe a refleuri. »

A ces mots sous la ramée
Je suis ma route, et j'entends
La voix de ma bien-aimée
Me redire : « Je t'attends. »

L'INQUIÉTUDE.

Sais-tu pourquoi cet inquiet tourment
De mon bonheur empoisonne l'ivresse?
Sais-tu pourquoi dans le plus doux moment
Mon œil distrait se voile de tristesse?
Pourquoi souvent à ta main qui la presse
Ma froide main répond négligemment?
Le sais-tu? Non. Connais donc ma faiblesse.
Ris, tu le peux, de mes travers nouveaux :
Je suis jaloux, et jaloux sans rivaux!
Quand le présent m'enivre de délices,
Dans le passé je cherche des supplices.
Ton cœur, réponds sans nul déguisement,
N'a-t-il battu que pour moi seulement?
Durant les nuits, à l'heure où tout sommeille,
Jamais, dis-moi, les traits d'un autre amant
N'ont-ils troublé tes songes ni ta veille?
Le regard fixe et le sein oppressé,
Te rappelant une image trop chère,
N'as-tu jamais, le soir, près de ta mère,
Laissé tomber le travail commencé?
Tu me dis *j'aime*, et d'une voix si tendre!
Ce mot charmant, pour moi seul l'as-tu dit?
Que sais-je? Un autre avant moi l'entendit

Peut-être !... Eh bien ! je ne puis plus l'entendre.
Pardonne, hélas ! dans mon trouble fatal,
Je te parais injuste, ingrat ; mais j'aime !
Ah ! songe bien que pour l'amour extrême
Un souvenir est encore un rival.

PRIÈRE A LA NUIT.

Du jour sœur paisible et voilée,
Qui, sur la terre consolée
Versant le baume du repos,
Couronnes ta tête étoilée
D'un diadème de pavots,
O Nuit, pardonne si ma lyre,
Frémissant au gré du zéphyre
Parmi les saules de ces bords,
Ose un instant par ses accords
Troubler la paix de ton empire.
J'ai vu le disque étincelant
S'éteindre aux humides demeures,
Et le groupe léger des Heures
Suivre son char en se voilant.
Tout dort; et moi, seul, en silence,
Aux lueurs d'un pâle flambeau,
Devant ton trône je balance
Des supplians l'humble rameau.
Je n'invoque point ton mystère
Pour aller ravir à sa mère
Une vierge au cœur ingénu,
Qui, solitaire et sans défense,
Achève, le sein demi-nu,

Son dernier songe d'innocence.
Je ne vais point d'un seuil jaloux
Tenter la route détournée,
Et par un furtif hyménée
Venger, en dépit des verroux,
La jeune épouse condamnée
Au froid baiser d'un vieil époux.
Mes vœux sont purs. O Nuit sacrée!
Fais qu'un songe à l'aile dorée,
Avant le retour du soleil,
Vienne de l'image adorée
Enchanter mon heureux sommeil.
Pour toi, déité que j'implore,
Je veux sur le bord des ruisseaux
Unir le pâle sycomore
A l'if, ornement des tombeaux;
Jusques à l'aurore prochaine,
De l'amour charmant les douleurs,
Je veux à ton autel d'ébène
Consacrer un hymne et des fleurs.

LES REGRETS D'UN INFIDÈLE.

Oui, c'en est fait, Isore, un sentiment vainqueur
Triomphe du nœud qui nous lie !
Pauvre Isore ! j'ai vu Délie :
Délie a tous mes vœux, Délie a tout mon cœur.
Et, tandis que la nuit obscure
Protége, loin de toi, nos muets entretiens ;
Tandis que ma bouche parjure
Appelle des baisers qui ne sont plus les tiens,
Aux tremblantes lueurs d'une lampe affaiblie
Tu relis le dernier serment
De l'infidèle qui t'oublie ;
Tu songes à l'amour, et tu n'as plus d'amant !
Je suis déjà puni. Ta rivale a des charmes...
Eh bien ! ton souvenir est encor plus puissant.
Je te pleure en te trahissant :
La légère inconstance a donc aussi des larmes !

Jamais, hélas ! oh ! non, jamais
L'orgueilleuse beauté que malgré moi j'adore
N'aimera comme tu m'aimais ;
Je le sais, et pourtant je te fuis, pauvre Isore !

Ta confiance encore ajoute à mon malheur.
Parfois, sortant des bras de ta rivale heureuse,
Fatigué des transports d'une nuit amoureuse,
Je t'aborde, l'air vague, et le front sans couleur :

N'importe ! Loin de toi toute crainte est bannie ;
Tu ne soupçonnes pas l'infidèle insomnie
Qui sur mes traits changés imprime la pâleur ;
Seulement ta bouche m'accuse
De consumer ma vie au sein des longs travaux,
Et de consacrer à ma muse
L'heure où le doux sommeil balance ses pavots.
Je souris tristement à l'erreur qui t'abuse.
Mais lorsque tu me dis : « Je compte sur ta foi ;
Ne m'abandonne pas, je me confie à toi, »
Alors mon cœur succombe au trouble qui l'oppresse ;
Je sens l'aveu cruel s'échapper à moitié ;
Et toi, tu crois à ma tendresse,
Qui n'est plus que de la pitié.

Quand finira l'erreur dont tu jouis encore,
Combien de larmes vont couler !
Je plaindrai tes douleurs, et, sans les consoler,
Je répéterai : « Pauvre Isore !... »
Périsse, périsse le jour
Où la fière Délie usurpa ton empire !
Périssent ses attraits et son fatal sourire !
Périsse même son amour !
Qu'ai-je dit? Peut-être Délie
Un jour d'Isore en pleurs vengera l'abandon :
Oublié comme je t'oublie,
Je viendrai, douce Isore, implorer un pardon ;
Mais en vain : le dieu qui console,
Le temps aura donné ton cœur
A quelque autre amant moins frivole,
Et plus digne de son bonheur.

LE SORT D'UN AMANT.

J'ÉTAIS jeune, une Déesse
Des cieux pour moi descendit,
Souriant elle me dit :
« Je suis l'antique Sagesse. »
Son air de sincérité
Ajoutait encore aux graces
De sa douce austérité ;
Elle ajouta : « Suis mes traces ;
Je mène à la vérité. »
Je la suivis ; mais les belles
De moi détournaient les yeux.
« Ah ! redisait l'une d'elles,
Jeune sage est bientôt vieux. »
A ces mots, de ma Déesse
Je pris congé sans retard,
Et dis à l'enchanteresse :
« Prends pitié de ma vieillesse,
Rajeunis-moi d'un regard. »
Embrasé du feu lyrique,
J'osai jusque dans les cieux
Suivre l'aigle audacieux
En son essor pindarique.
Je vis les belles alors
Accueillir d'un ris perfide
Mes poétiques transports,

Et ces colombes de Gnide
S'enfuir devant mes accords.
Elles me disaient : « Compose
De plus gracieux écrits
Dont le baiser, dont la rose
Soient le sujet et le prix. »

A cette voix adorée
Je ne pus me refuser,
Et de ma lyre effleurée
Le chant n'eut que la durée
De la rose ou du baiser.

Maintenant que ma jeunesse
Traîne des jours sans désirs,
Et que l'abus des plaisirs
Me condamne à la sagesse :
Les belles, le front glacé,
Me regardent comme une ombre ;
Et pour elles, du passé
Les baisers, doux et sans nombre,
Semblent un songe effacé.
Les ingrates m'osent dire :
« Nous te répétions toujours
Que les travaux de la lyre
Usaient lentement tes jours. »

Plus que vous fidèle et tendre,
Cette lyre au monument
Avec moi voudra descendre ;
Mais qui de vous sur ma cendre
Viendra rêver un moment ?

LE DÉGUISEMENT.

L'AIRAIN neuf fois a frappé l'heure :
Loin d'une indiscrète demeure
Echappons-nous, seuls et sans bruit ;
Usant d'une innocente adresse,
Prends les voiles de la vieillesse
Pour tromper l'œil qui nous poursuit.
Telle on voit une main fidèle
Couvrir du chaume protecteur
La timide et pâle fraîcheur
De la tige aimable et nouvelle.
Défends à ces cheveux flottans
De trahir nos métamorphoses,
Et que l'hiver dise au printemps
De cacher ses lis et ses roses.
Retiens le tendre empressement
De ton pas qui se précipite,
Et chemine aussi lentement
Que ton ami quand il te quitte.
Sachons un moment contenir
Ce feu d'amour qui nous dévore :
Un moment, un moment encore,
Et l'imposture va finir.
Les baisers de la jeune Aurore

Ont veilli l'amant qu'elle adore,
Et les miens vont te rajeunir.
Mais, à cette enivrante image,
Ton bras encor plus tendrement
Presse le mien : un doux nuage
S'abaisse sur ton œil charmant ;
Déjà ton ame s'abandonne
Au bonheur que tu dois goûter ;
Et l'antique voile s'étonne
De sentir un cœur palpiter.

LE RETOUR.

Sur le chaume de ces demeures
Déjà le soir s'est abaissé.
Sortons de l'asyle où les heures
Comme des instans ont passé.
Souris, Amour, si la bergère,
Quittant la grotte bocagère,
En rapporte, selon mes vœux,
Un doux souvenir dans son ame,
Dans ses yeux une douce flamme,
Une feuille dans ses cheveux.

LA SOIRÉE.

J'ENTENDS la cloche de la nuit
Qui vers la cité nous rappelle ;
Le char léger qui nous conduit
Fend les airs : la route s'enfuit,
Le plaisir s'enfuit avec elle.
Des simples charmes du vallon
Aux pompeux ennuis du salon
Il faut passer, ma bien-aimée !
Pour nous vingt flambeaux éclatans
Vont remplacer dans peu d'instans
Le demi-jour de la ramée.
Nous allons, pour de froids discours,
Graves à la fois et frivoles,
Quitter ces entretiens si courts
Et qui renfermeront toujours
Plus de baisers que de paroles.
Mais, en dépit de tes atours,
Mon souvenir tendre et fidèle
Te reverra cent fois plus belle
Dans la parure des amours.
A cet odorant diadème,
Qui du front de celle que j'aime
Égale à peine la fraîcheur,

Je reconnaîtrai l'humble fleur
Dont j'ornai sa tête chérie
Avant de quitter la prairie
Qui fut témoin de mon bonheur.
Pardonne ; mais sur ton visage
Je chercherai le doux ravage,
Trace de nos plaisirs secrets ;
Et mon œil, qui sur tant d'attraits
Avec volupté se repose,
Voudra démêler dans tes traits
Une aimable métamorphose :
Car aux yeux ravis d'un amant
Le lis peut effacer la rose ;
Le coloris le plus charmant
Est la pâleur dont il est cause.

LE POÈTE MOURANT.

Le poète chantait : de sa lampe fidèle
S'éteignaient par degrés les rayons pâlissans ;
Et lui, prêt à mourir comme elle,
Exhalait ces tristes accens :

« La fleur de ma vie est fanée ;
Il fut rapide, mon destin !
De mon orageuse journée
Le soir toucha presque au matin.

« Il est sur un lointain rivage
Un arbre où le Plaisir habite avec la Mort.
Sous ses rameaux trompeurs malheureux qui s'endort !
Volupté des amours ! cet arbre est ton image.
Et moi, j'ai reposé sous le mortel ombrage ;
Voyageur imprudent, j'ai mérité mon sort.

« Brise-toi, lyre tant aimée !
Tu ne survivras point à mon dernier sommeil ;
Et tes hymnes sans renommée
Sous la tombe avec moi dormiront sans réveil.
Je ne paraîtrai pas devant le trône austère
Où la postérité, d'une inflexible voix,

Juge les gloires de la terre,
Comme l'Egypte, aux bords de son lac solitaire,
Jugeait les ombres de ses rois.

« Compagnons dispersés de mon triste voyage,
O mes amis ! ô vous qui me fûtes si chers !
De mes chants imparfaits recueillez l'héritage,
Et sauvez de l'oubli quelques-uns de mes vers.
Et vous par qui je meurs, vous à qui je pardonne,
Femmes ! vos traits encore à mon œil incertain
S'offrent comme un rayon d'automne,
Ou comme un songe du matin.
Doux fantômes ! venez, mon ombre vous demande
Un dernier souvenir de douleur et d'amour :
Au pied de mon cyprès effeuillez pour offrande
Les roses qui vivent un jour. »

Le poète chantait : quand la lyre fidèle
S'échappa tout à coup de sa débile main ;
Sa lampe mourut, et comme elle
Il s'éteignit le lendemain.

FIN DU PREMIER LIVRE.

ÉLÉGIES.

LIVRE DEUXIÈME.

ÉLÉGIES.

LIVRE DEUXIÈME.

COMBAT
D'HOMÈRE ET D'HÉSIODE.

C'ÉTAIT dans la Calcide. A ses festins funèbres
Ganictor, appelant tous les chantres célèbres,
Pleurait Amphidamas; et des jeux solennels
Achevaient d'apaiser les mânes paternels.
Trois fois la nuit sacrée a fait place à l'aurore,
Et le cirque poudreux vient de s'ouvrir encore.
Les lutteurs sont armés de leurs cestes pesans;
L'huile coule à flots d'or sur leurs membres luisans,
Cependant que, jaloux d'un glorieux salaire,
Les chars ont déployé leur course circulaire.

Mais les derniers rayons du troisième soleil
Vont d'un combat plus noble éclairer l'appareil:
Nouveaux Automédons! d'une main empressée
Sur les essieux brûlans jetez l'onde glacée;
Vers la crêche abondante emmenez les coursiers,
Et séchez vos sueurs aux flammes des foyers.
Que de ses longs efforts l'athlète enfin respire.

Et vous, peuple! écoutez : les maîtres de la lyre,
Hésiode encor jeune, Homère déjà vieux,
Se disputent le prix des chants harmonieux.
Du laurier d'Hippocrène une branche sacrée
S'agite dans la main du poète d'Ascrée;
En ces mots il commence, et ses nobles chansons
De la lyre jamais n'empruntèrent les sons.

HÉSIODE.

« Sur le mont des Neuf Sœurs je portais la houlette :
Elles vinrent un jour, au milieu des troupeaux,
Saluer le pasteur du doux nom de poète;
Je visitai leur temple et portai leurs bandeaux.

HOMÈRE.

« Une nuit, je rêvai que l'oiseau du tonnerre,
Vers les bords du Mélès se jouant avec moi,
M'emportait aux confins des cieux et de la terre,
Et me disait : La terre et les cieux sont à toi.

HÉSIODE.

« Filles de Mnémosyne, augustes immortelles,
O Muses! vous serez mes dernières amours.
Heureuse est la demeure où reposent vos ailes!
La palme et l'olivier l'ombrageront toujours.

HOMÈRE.

« Honneur au roi des Dieux! Autant le haut Gargare
Surpasse les rochers enfoncés dans la mer;
Autant l'Olympe altier surmonte le Tartare;
Autant parmi les Dieux domine Jupiter.

HÉSIODE.

« Les Muses, vers le soir, entrelaçant leur danse,
Couronnent l'Hélicon de leur groupe joyeux :
Ou, montant vers l'Olympe, elles vont en cadence

Savourer le nectar dans la coupe des Dieux.

HOMÈRE.

« Jupiter ne meurt point; le sang de l'hécatombe
Jamais ne rougira le marbre de sa tombe;
Sur sa tombe jamais les coursiers indomptés
N'iront briser les chars dans la lice emportés.

HÉSIODE.

« Et nous, mortels promis à l'empire des ombres,
Nous verrons avant peu le nocher des enfers,
Et les dormantes eaux du fleuve aux rives sombres,
Qui seul de son tribut n'enrichit point les mers.

HOMÈRE.

« Au terme inévitable à grands pas je m'avance :
Des travaux et des jours [1] tu chantas l'ordonnance;
Pour moi, faible vieillard que le temps a glacé,
Les travaux sont finis et les jours ont cessé.

HÉSIODE.

« Fils du Mélès! ta voix, prodige d'harmonie,
Est celle du vieux cygne aux sons mélodieux;
L'Olympe est ton domaine, et ton puissant génie
Pénètre librement dans le conseil des Dieux.
Et toutefois, des maux épuisant l'urne amère,
Mendiant repoussé de palais en palais,
Tu maudiras la vie et le jour où ta mère
Reçut l'embrassement de l'amoureux Mélès.

HOMÈRE.

« Pontife d'Hélicon! tes vers sont l'ambroisie
Que la charmante Hébé verse aux banquets du ciel;
Aux rives d'Olmius, la docte Poésie

1. *Les Travaux et les Jours*, poëme d'Hésiode.

A laissé sur ta bouche un rayon de son miel.
Redoute cependant les fêtes d'Ariane;
Crains l'amour, crains l'Eubée et ses flots ennemis !
Ta dernière heure est proche : invoqué par Diane,
Jupiter Néméen aux Parques t'a promis. »

Ils cessaient; mais la foule autour d'eux réunie
Se plut à prolonger ce combat d'harmonie.
Homère alors chanta, d'une sublime voix,
Les peuples immolés aux querelles des rois,
La Discorde attelant les coursiers de la Guerre,
L'Injure aux pieds d'airain foulant au loin la terre,
Et la Grèce, d'Achille embrassant les genoux.
Hésiode redit sur un mode plus doux
Le gai Printemps séchant les larmes des Hyades;
Les sept filles d'Atlas, les timides Pléïades
Sur le front du Taureau s'élevant dans les airs;
Le soleil en vainqueur parcourant l'univers,
Et les Mois, les Saisons, dans leur marche ordonnée,
Suivant à pas égaux la route de l'année.
Il rappelait à l'homme instruit par ses leçons
Les jours chéris des Dieux, les soins dus aux moissons,
Le prix du temps, les fruits de l'austère sagesse,
Et les dons renaissans de la Bonne Déesse.

Ganictor, né timide, et dans la paix nourri,
Aux belliqueux accords n'était point aguerri;
Il décerna la palme aux hymnes pacifiques :
Une noire brebis, deux trépieds magnifiques
Du prêtre d'Apollon payèrent les talens.
Homère, un vain laurier ceignit tes cheveux blancs !...

Le vainqueur, aux regards de la foule assemblée,
Du sang de la brebis dans le cirque immolée
Apaise avant le temps la Junon des enfers;
Et les riches trépieds aux Muses sont offerts.
Le vieillard se dérobe aux louanges stériles.
Un enfant de Samos guide ses pas débiles;
Et tous deux, sans regrets quittant ces bords ingrats,
Vont chercher des amis, qu'ils ne trouveront pas.

LA JEUNE ÉPOUSE.

Vierges, filles des mers, jeunes Océanides,
Écartez le Soleil de vos grottes humides.

Les sons de la cithare au bruit des coupes d'or
S'unissent ; et déjà la fille d'Elphédor,
Naïs, vierge au front pur, de roses couronnée,
Rêveuse s'est assise au banquet d'hyménée.
Toutefois, par moment, son regard inquiet
Mesurait le déclin du jour qui s'enfuyait.

« La nuit vient, disait-elle, et bientôt voici l'heure
Où doit s'ouvrir pour moi la nouvelle demeure.
Doux seuil ! toit paternel ! fleurs qu'arrosait ma main !
Mes yeux, sans vous trouver, vous chercheront demain.
Mon père, et vous mes sœurs, à qui je fus si chère !
Il faut nous séparer... O ma mère, ma mère !
L'inexorable hymen va m'imposer sa loi ;
Le baiser du réveil ne sera plus pour toi. »
Dans l'épaisseur des bois s'ouvrait l'enceinte agreste
Où jadis la Pudeur eut son autel modeste :
Un sentier peu connu, de mousse recouvert,
Conduisait au parvis de ce temple désert.
Là, tandis que Vesper cache encor son étoile,
La virginale épouse, abandonnant le voile

Dont le prêtre d'hymen a paré ses cheveux,
Vient à l'humble déesse offrir ses derniers vœux.

Les yeux baissés, au temple elle arrive en silence;
La tige d'un beau lis dans sa main se balance.
Sur l'autel, d'un lait pur elle épanche les flots,
Se prosterne, et sa voix laisse échapper ces mots :
« Sainte Pudeur ! accepte une dernière offrande.
Tu ne me verras plus enlacer ta guirlande,
Couronner tes autels de bandeaux et de fleurs ;
Je ne puis désormais te donner que des pleurs. »

Arrosant de ses pleurs le beau lis qu'elle effeuille,
La fille d'Elphédor un moment se recueille,
Imprime sur l'autel un baiser triste et doux,
Et lentement retourne au banquet de l'époux.
L'époux distrait, cherchant son épouse charmante,
Oubliait et la fête et la coupe écumante.
Il voit Naïs, et, l'œil étincelant d'amour,
Accuse de lenteur le char brillant du jour.
C'en est fait : dérobée aux larmes de sa mère,
Naïs... O chaste nuit! redouble ton mystère.
Tout est calme autour deux ; tout dort ; on n'entend plus
Que les soupirs mourans et les vagues refus.
Sainte Pudeur ! adieu : de ton culte jalouse,
Vénus, Vénus triomphe, et la vierge est épouse;
Et l'époux enflammé tremble que le soleil
Ne remonte avant l'heure à l'horizon vermeil.

Vierges, filles des mers, jeunes Océanides,
Retenez le soleil en vos grottes humides.

STÉSICHORE.

Pour la première fois du sort abandonnée,
Au parvis de Minerve Athènes prosternée
Accusait de ses maux Périclès et les Dieux.
Par les Dieux inspiré, le jeune Stésichore
S'avance ; et sous sa main le bouclier sonore
Remplace les accens du luth mélodieux.

Prêtant des sons plus fiers à l'Elégie en larmes,
Nobles Athéniens, il vous rappelle aux armes ;
Il chante les lauriers cueillis à Marathon,
Il chante ; et de Tyrtée on crut voir le génie
Guidant Lacédémone aux champs de Messénie,
Ou le dieu de Claros armé contre Python.

« Vainqueurs de Marathon ! quel trouble vous égare !
« Levez-vous, triomphez de Sparte et de Mégare ;
« Echappez à l'affront de leur joug odieux.
« Sparte et Mégare en vain jurent votre ruine ;
« Vainqueurs de Marathon ! vainqueurs de Salamine !
« Répondez-moi de vous, je vous réponds des Dieux.

« Les cruels ! si jamais ils touchent nos rivages,
« Malheur à nous ! suivis du deuil et des ravages,
« Ils briseront des morts les pieux monumens ;

« Et de nos fiers aïeux les cendres désolées,
« Sur nos fronts avilis retomberont mêlées
« Aux cendres des palais et des temples fumans.

« O Pudeur ! verras-tu la barbare licence
« Au pied de ta statue outrager l'innocence,
« Et souiller le pur sang des antiques héros !
« Athènes ! verras-tu nos vierges profanées
« Rougir au nom de mère, et pleurer condamnées
« A nourrir dans leurs flancs les fils de tes bourreaux !

« Ah ! de ces noirs destins que le fer nous préserve !
« Notre ville est encor la ville de Minerve :
« Athènes défendra les dieux de ses foyers ;
« Athènes aux vainqueurs ne sera point soumise !
« Doux flots de l'Ilissus ! fraîches eaux du Céphise !
« Vous n'abreuverez point leurs sauvages coursiers. »

Aux rapides accords du renaissant Tyrtée,
On dit que tout à coup de Minerve agitée
Tressaillirent la lance et le bouclier d'or.
Un aigle s'élança dans la plaine azurée,
Dispersa des vautours la troupe conjurée,
Et sur l'olive en fleurs reposa son essor.

A ce présage heureux, en agitant le glaive,
Dans sa force première Athènes se relève ;
Les braves sont armés de leurs longs javelots,
Ils partent, plus joyeux que ces brillans théores
Dont les groupes, mêlés aux chœurs des Canéphores,
Volaient, parés de fleurs, aux fêtes de Délos.

Les hymnes d'espérance et les chants de victoire,
Frappant de Sunium le vaste promotoire,
Retentirent au loin dans l'espace des airs;
Et les échos sacrés de l'enceinte divine
Entretinrent long-temps du nom de Salamine
Les échos des vallons, des rochers et des mers.

DANAÉ.

La nuit règne ; les vents assiègent en furie
La nef où Danaé va, dans la sombre mer,
Périr avec son fils, le fils de Jupiter !
Danaé de ses bras l'environne, et s'écrie :
« Nous ne reverrons plus les rivages d'Argos ;
Mon père nous condamne aux ombres éternelles.
Aimable et cher enfant, dors, bercé par les flots ;
Vagues, dormez ; dormez, souffrances maternelles !

« O mon fils ! tu ne crains ni le courroux des vents,
Ni la nuit sans clarté, ni la vague sonore ;
Ton doux et jeune cœur se rit des flots mouvans
Qui passent sur ton front sans le toucher encore.
Ah ! si tu comprenais nos dangers et nos maux,
Tu sentirais aussi mes alarmes mortelles.
Mais non... dors, mon enfant ; dors, bercé par les flots ;
Vagues, dormez ; dormez, souffrances maternelles !

« Tyndarides brillans, dont l'éclat toujours pur
Des turbulentes mers blanchit le noir azur,
O célestes gémeaux, que le nocher révère !
Ce fils, d'un sang divin, n'est-il pas votre frère !
De Danaé plaintive écoutez les sanglots :
Veillez sur nous, du haut des voûtes éternelles.

Et toi, dors, mon enfant; dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles!

« Cyclades, chastes sœurs, qui flottez sur la mer,
Et couronnez au loin les flots bruyans d'Egée!
Je me confie à vous : du fils de Jupiter
Attirez sur vos bords la barque protégée.
Sers une autre Latone, ô palmier de Délos!
Etends sur nous aussi tes feuilles immortelles.
Et toi, dors, mon enfant; dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles!

« N'ai-je point découvert sur les flots aplanis
Tes enfans balancés mollement dans leurs nids,
Fille du dieu des vents, tutélaire Alcyone?
N'ai-je pas entendu ta plainte monotone?
Au nom de ton Céix englouti dans les eaux,
Que la docile mer se calme sous tes ailes!
Et toi, dors, mon enfant; dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles!

« Déesse aux pieds d'albâtre, orageuse Thétis,
Du souverain des Dieux toi fille auguste et chère!
Tu sais, hélas! quels pleurs coûtent les jours d'un fils;
Mère, prête l'oreille aux plaintes d'une mère. »
Thétis entend sa voix, et dit : « Nymphes des eaux,
« Confiez leurs destins aux Cyclades fidèles!
« Et toi, dors jeune enfant; dors, bercé par les flots;
« Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles! »

HOMÈRE MENDIANT.

« Beau séjour où l'Hermus épand ses flots sacrés,
Ville chère à Junon, ville aux coteaux dorés,
Dont la haute Sardène et son ombrage antique
Couronnent les vallons et l'antre prophétique,
Cumes ! je te salue. Au sein profond des nuits,
Trois fois un heureux songe a flatté mes ennuis :
Tout songe vient des cieux ; et Jupiter sans doute
De tes remparts divins m'a fait prendre la route.
Seul avec cet enfant que Samos a nourri,
Depuis douze soleils, sans secours, sans abri,
Je me traîne à pas lents sur l'inculte rivage.
Quelques fruits dédaignés de la brute sauvage,
L'herbage impur vomi par le flot écumant,
De nos corps épuisés sont l'unique aliment.
Verra-t-on cet enfant, l'appui de ma misère,
Mourir à mes côtés en appelant sa mère?
Verra-t-on le vieillard, de rocher en rocher,
Errer tel qu'un vaisseau privé de son nocher ?
Mon guide m'a conduit au seuil de l'opulence :
Au nom de ce rameau qu'en ma main je balance,
Laissez-vous attendrir à mes tristes accens,
Portes d'airain ! tournez sur vos gonds gémissans ;
Et mon guide, ce soir, aux prochaines prairies,

Enlacera pour vous les guirlandes fleuries. »
Ainsi parle, accablé de ses cruels destins,
Un vieillard dont les yeux pour jamais sont éteints;
C'est Homère! A Lycus appartient cette enceinte
Où l'art des Doriens le dispute à Corinthe :
Pour les parvis des Dieux le marbre réservé
Soutient de son palais le portique élevé;
Cent vierges, qu'enfanta l'Inde voluptueuse,
Couvrent de mets choisis sa table fastueuse,
Et dans les coupes d'or épanchent en ruisseaux
Les vins délicieux de Chypre et de Naxos,
Jusqu'à l'heure où, lassé de la bruyante orgie,
Il s'endort aux doux sons des flûtes de Phrygie.

Le vieillard, sur le seuil, aux nombreux serviteurs
Atteste du foyer les Lares protecteurs,
Le nom de suppliant, son âge et sa misère.
De Lycus, qui déjà s'arme d'un front sévère,
Il s'approche, et, fidèle au signe accoutumé,
Baise humblement les bords du manteau parfumé :
« O Lycus! l'homme heureux, tel qu'un dieu sur la terre,
Des biens de l'indigence est le dépositaire;
Un favorable sort m'amène vers ces lieux :
L'étranger, tu le sais, vient de la part des Dieux;
Ne me dédaigne pas. La Prière, éplorée,
Du puissant Jupiter est la fille sacrée.
Ne me dédaigne pas, Lycus; mon seul trésor,
Cette lyre envers toi peut m'acquitter encor.
J'ai visité du Nil les campagnes fécondes;
J'ai traversé la terre et parcouru les ondes :
Les peuples m'entouraient : et les trépieds dorés

Furent souvent le prix de mes vers inspirés.
En écoutant mes vers, la docte Méonie
Croyait d'Apollon même entendre l'harmonie;
Et les vieillards charmés se levaient devant moi.
J'ai chanté pour les Dieux, je chanterai pour toi.
Puisse ma voix monter à la voûte étoilée!
Puisse de Jupiter la faveur signalée
De jours délicieux composer tes destins!
Que l'ambre le plus pur s'exhale à tes festins;
Que les Plaisirs, fixés dans tes belles demeures,
Précipitent pour toi les pas légers des Heures;
Que le char des moissons fatigue tes taureaux;
De tes saules nombreux que les souples rameaux
Ne suffisent qu'à peine à tresser les corbeilles
Qui rompent sous le poids des vendanges vermeilles!
Et moi, je reviendrai sous ces toits éclatans,
Ainsi que l'hirondelle au souffle du printemps,
Saluer de nouveau tes sonores portiques,
Et consacrer un hymne à tes dieux domestiques. »

« — Etranger, dit Lycus, porte ailleurs tes accords:
Fais entendre ton hymne au sombre dieu des morts;
Il t'attend. Aussi bien ta plainte m'importune;
J'eus toujours en horreur l'aspect de l'infortune. »
Triste, le cœur navré, le sublime vieillard
Au ciel qu'il ne voit plus lève encor son regard;
Il sort; mais près du seuil un instant il s'arrête:
« Que mes maux, ô Lycus! retombent sur ta tête!
Puissent les immortels, justement irrités,
Borner enfin le cours de tes prospérités!
Puisse ta dernière heure amener à ta porte

D'héritiers à l'œil sec une avide cohorte
Qui, dévorant tes biens, semble te reprocher
L'obole que la mort paie au fatal nocher!
Toi, ville sans pitié, sourde aux chants du poète,
Que pour tes murs ingrats la lyre soit muette!
Et qu'elle-même un jour la sévère Junon
Abandonne à l'oubli ta poussière sans nom! »
Aussitôt de l'enfant la main compatissante
Le guida vers les bords de la mer blanchissante;
Et, sur la grève assis, le vieillard en ces mots
Chanta son dernier chant, au bruit mourant des flots:

« O fleuve paternel! beau Mélès! doux rivage
Où Chritéis, ma mère, éleva mon jeune âge,
Quand Jupiter encor permettait à mes yeux
De voir les traits de l'homme et la clarté des cieux!
Frais vallons! bois sacrés! verdoyantes prairies!
Laissez, laissez du moins vos Nymphes attendries
Aux fidèles échos redire quelque jour
Votre Mélésigène exilé sans retour.
Et vous, dont je n'obtins pour ombrager ma tête
Qu'un stérile laurier, jouet de la tempête,
Muses, filles du ciel! recevez mes adieux.
Je ne chanterai plus les héros, ni les Dieux,
Ni les tours d'Ilion par les Grecs menacées,
Ni l'épouse d'Hector devant les portes Scées,
Ni d'Achille outragé l'inflexible repos,
Ni le fils de Laërte au loin battu des flots.
Déjà ma voix ressemble à la voix monotone
De la faible cigale aux premiers jours d'automne;
Déjà cessent pour moi les sons mélodieux:

Muses, filles du ciel ! recevez mes adieux. »

Homère ainsi chantait, quand le dieu de la lyre
Fit entendre ces mots au fond du sombre empire :
« O Parques, arrêtez ! L'arbitre souverain
Ravit les jours d'Homère à vos ciseaux d'airain. »
Il dit, et l'enleva dans le sein du nuage ;
Et l'enfant de Samos resta seul sur la plage.
Les Sirènes, dit-on, ces muses de la mer,
Recueillirent le chantre aimé de Jupiter ;
Et quand, la lyre en main, belles Achéloïdes [1],
Il charme de sa voix vos demeures humides,
Le nocher se dérobe à vos enchantemens ;
Thétis même, du fond des gouffres écumans,
L'écoute ; et, célébré par le divin Homère,
Le nom d'Achille encor fait soupirer sa mère.

1. Les Sirènes étaient filles du fleuve Achéloüs.

LES ADIEUX D'HÉLÈNE.

Tu dors, ô Ménélas ! et la liquide plaine
Balance le vaisseau qui doit ravir Hélène.
Sur les parquets de cèdre, effleurés en tremblant,
Elle posait dans l'ombre un pied furtif et lent;
Un obstacle imprévu l'arrête... elle frissonne...
Hélas ! ses mains touchaient le berceau d'Hermione.
Le ciel pour la punir lui gardait ces adieux.
« O ma jeune Hermione, ô fille aimable et chère !
Dit-elle, ma faveur te demandait aux Dieux;
Et je pars! et demain tu n'auras plus de mère ! »

A ces mots, l'œil baissé, toute entière à son deuil,
Du palais conjugal elle passe le seuil,
Et répète, en gagnant les rives écartées :
« O Pudeur ! où fuis-tu quand tu nous a quittées? »

Des astres de la nuit brillaient les feux naissans :
Hélène, à leurs clartés, contemple cette terre,
Ces prés, ces eaux, témoins de sa fuite adultère;
Et sa douleur s'exhale en ces tristes accens :
« Couvrez-vous d'un long deuil, odorantes prairies
Qu'au jour de mon hymen mes compagnes chéries,
La corbeille à la main, dépouillèrent de fleurs !

Péris, arbre sacré, qui fus l'arbre d'Hélène,
Péris! que des Autans l'impétueuse haleine
Sèche ton vert feuillage et fane tes couleurs!
Je ne reverrai plus ton fortuné rivage,
Bel Eurotas! adieu. Vous, cygnes de ces bords,
Dont un dieu pour ma mère emprunta le plumage!
Formez avant le temps d'harmonieux accords;
Que d'échos en échos votre chant se répète,
Et porte mes regrets aux nymphes du Taygète. »

Elle aperçoit alors ces platanes nombreux
Qui du long Céramique ornent le sein poudreux.
C'est là que devant elle une foule en extase
Oubliait pour la voir les combats du Gymnase;
C'est là que les vieillards se redisaient entre eux :
« Qu'elle est belle! et combien Ménélas est heureux! »
Plus loin, à ses regards, sur la haute colline,
De Minerve apparaît la demeure divine.
Elle rougit; baissant la tête sur son sein,
Elle tourne ses pas vers le temple prochain :
Ce temple est à Vénus, mais à Vénus armée [1].
Hélène alors s'arrête : interdite, alarmée,
Elle croit que déjà la déesse en fureur
De ses futurs destins lui présage l'horreur;
Elle croit, dans l'effroi dont son ame est saisie,
Voir les feux de l'autel s'élancer vers l'Asie.
Soudain Pâris accourt, d'espérance enflammé;
Autour de lui s'exhale un nuage embaumé :
« Viens, tout est prêt; Thétis a reçu mon offrande,

1. Dénomination de Vénus chez les Spartiates.

Le zéphyr nous appelle, et la mer te demande.
Viens, ô ma belle amante, ô fille de Léda !
Vénus veille sur nous des hauteurs de l'Ida,
Des mortels ni des Dieux ne crains plus la colère :
Vénus est ma déesse, et Priam est mon père. »
Il dit : la triste Hélène, en soupirant tout bas,
De son nouvel époux suit lentement les pas,
Non sans redire, au bruit des ondes agitées :
« O Pudeur ! où fuis-tu, quand tu nous as quittées ? »

LE DÉPART D'ESCHYLE.

N'EMPORTANT que sa lyre et ses dieux domestiques,
Seul, debout sur la poupe, et les yeux sur les flots,
Eschyle abandonnait les rivages attiques,
Et son chagrin profond s'exhalait en ces mots :

« Quoi! le jeune Sophocle a vaincu son vieux maître !
L'Athénien léger, lui décernant le prix,
Dans mon dernier ouvrage hésite à reconnaître
La chaleur et l'éclat de mes premiers écrits.

Comme si la vieillesse éteignait la pensée,
Il ne juge mes vers que sur mes cheveux blancs !
Ne se souvient-il plus que la neige glacée
Couronne quelquefois les cratères brûlans !

L'aigle ne vieillit pas. A la voûte éternelle
Il porte encor la foudre au déclin de ses ans;
Et Jupiter, versant le nectar sur son aile,
Repose encor sur lui des regards complaisans.

O mon jeune rival! je pardonne à ta gloire.
En passant devant moi tu baissas le regard :
Modeste, tu semblais, confus de ta victoire,
Rougir sous tes lauriers de l'affront du vieillard.

La Muse te dota des trésors du poète :
On dit que d'Apollon cette divine sœur
Couronna ton berceau des abeilles d'Hymète,
Et voulut de tes chants présager la douceur.

Accomplis tes destins : triomphe dans l'Attique.
Pour moi, je pars ; je vais sur des bords plus heureux,
De Cécrops au tombeau foulant la terre antique,
Chercher dans Ptolémée un hôte généreux [1].

Quelques succès encore attendent ma vieillesse.
Non, je ne verrai point mes affronts impunis :
L'Egypte vengera les mépris de la Grèce ;
Athènes trouvera ses juges dans Tanis.

Tel un coursier, vaincu dans les jeux d'Olympie,
Fuit le jour, et languit dans un triste lien ;
Mais bientôt son ardeur, un instant assoupie,
Retrouve la victoire au cirque Pythien.

En un cirque nouveau comme lui je m'élance :
Je veux par un triomphe effacer un revers.
Recueille-toi, ma lyre ! et ne sors du silence
Que pour vaincre en beauté les plus beaux de mes vers.

Ressouviens-toi du jour si cher à Melpomène,
Du jour où, créateur de mon art épuré,

1. D'autres disent qu'il se retira en Sicile à la cour d'Hiéron. J'en ai laissé l'honneur à Ptolémée.

Sur un tertre épineux je cueillis non sans peine
Le laurier frêle encor par Thespis effleuré.

Melpomène, à ma voix, du cothurne chaussée,
Pour le manteau royal dépouilla ses lambeaux ;
Et le chœur, mesurant sa marche cadencée,
Asservit la parole à ses retours égaux.

N'en doutons plus : Minerve abandonne sa ville ;
Minerve a trop long-temps protégé des ingrats.
Ils m'ont banni du sol que j'ai rendu fertile,
Et pourtant mon rival sans moi ne serait pas.

O lyre ! que ta voix contre Athènes s'élève.
C'est toi que sans pudeur elle ose humilier,
Toi qui fus dans mes mains la compagne du glaive,
Toi qui mêlas tes sons au bruit du bouclier !

Ah ! je devais la fuir quand sa lâche furie
Enveloppa mes jours de piéges odieux,
M'accusant d'outrager les dieux et la patrie,
Alors que je chantais la patrie et les dieux.

Plaine de Marathon ! Salamine ! Platée !
Des plus fiers combattans quand je marchais l'égal !
Pensiez-vous qu'on verrait une foule irritée
Me traîner en coupable au pied d'un tribunal !

Il fallut attester les libations pures
Dont j'arrosai l'autel, dans le jour fortuné

Qui décora mon sein de deux larges blessures.
J'évoquai Marathon, et sortis couronné.

O consolant départ ! ô fortuné voyage !
Le monarque du Nil me garde son appui ;
L'héritier de Lagus, espoir de mon vieil âge,
Bénira les destins qui me donnent à lui.

Son palais est un temple où les sages du monde
Viennent dans tous les temps, viennent de tous les lieux
Interroger d'Isis la sagesse profonde,
Et, mortels, assister aux mystères des Dieux.

Tu pourras avec nous, déesse du cothurne,
Des rois qui ne sont plus visiter le séjour,
Evoquer leur poussière, et du fond de son urne
Forcer quelque ombre illustre à remonter un jour.

Eternels monumens de grandeur inégale,
Nous verrons de la mort ces palais éclatans
Où du royal orgueil la pompe sépulcrale,
Ne pouvant fuir la mort, veut triompher du temps.

Du trépas et du temps les sublimes pensées
Laisseront dans mon ame un fécond souvenir,
Et devront, quelque jour, en beaux vers cadencées,
Du milieu des tombeaux voler vers l'avenir.

Glisse, léger vaisseau ! frappez, rames agiles !
Cordages, redoublez vos sifflemens aigus !

Zéphirs, gonflez le sein de vos voiles mobiles !
Portez-moi sans retard près du fils de Lagus. »

A ces chants prolongés sur la vague sonore,
Le rapide vaisseau fuit plus prompt sur les flots
Que la poupe dorée où le brillant Théore
Voguait, paré de fleurs, aux fêtes de Délos.

Il a touché la rive. Un fidèle message
Annonce le poète au monarque enchanté :
Il se lève : il accourt, et vient sur son passage
Tendre au vieillard la main de l'hospitalité.

On vit, durant trois jours, sur ces rives fécondes,
Par des chants, par des jeux, les transports signalés,
Comme au temps où du Nil les paternelles ondes
Ramènent l'abondance aux peuples consolés.

LA NÉRÉIDE.

Quittez pour l'Océan la source Aganippide,
Muses ! chantez Caltha, la blanche Néréide.

Vierge encor, de Doris et l'amour et l'espoir,
Des filles de Doris elle était la plus belle.
Thétis l'aimait, Thétis se plaisait à la voir ;
Les grands dieux de la mer s'empressaient autour d'elle,
Les Nymphes l'admiraient ; les Tritons complaisans
A ses pieds, chaque jour, apportaient leurs présens :
Même on dit qu'une fois le pasteur de Nérée,
Pour elle répétant la chanson désirée,
Oublia de veiller sur ses phoques pesans.

Quittez pour l'Océan la source Aganippide,
Muses ! chantez Caltha, la blanche Néréide.

Monarque aux flèches d'or, que révère Délos !
A l'heure où tes coursiers se plongent dans les flots,
Tu la vis, tu l'aimas ; et la Nymphe charmante
T'apparaissait, les nuits, sur la vague écumante.

Sur la vague, une nuit, dans le calme des airs,
Des oiseaux de Thétis écoutant les concerts,

Elle vit un nocher, dont la barque sans voiles
Voguait légèrement au rayon des étoiles,
Tandis que l'aviron, de son bruit mesuré,
Accompagnait ce chant par l'amour inspiré :
« Accours, hôte léger de la plaine liquide !
De mes filets tendus ne crains plus les réseaux,
Ni l'hameçon qui flotte à la ligne perfide :
Typhis est amoureux d'une fille des eaux ;
Amoureux sans espoir ! De quel œil verrait-elle
Un simple nautonnier chérir une immortelle ?
Je n'ose de son nom charmer l'écho des mers,
De peur qn'en se jouant Zéphire sur son aile
Ne le porte à Doris ; et mon cœur le recèle,
Caché comme la perle au sein des flots amers. »

Quittez pour l'Océan la source Aganippide,
Muses ! chantez Caltha, la blanche Néréide.

Chaste Nymphe ! ta voix fit entendre ces mots :
« Jeune et beau nautonnier, que ton cœur se rassure.
Du chasseur de Vénus tu connais l'aventure.
Lorsque Diane, un jour, s'égara vers Lathmos,
Un pasteur dénoua sa pudique ceinture.
Le nautonnier doit plaire à la fille des eaux :
Les Dieux eurent souvent des mortels pour rivaux ;
Et peut-être, ô Typhis ! la beauté qui t'est chère
A l'azuré Glaucus en secret te préfère. »
Une main sur la poupe, elle tint ces discours ;
Et cependant la barque avait suivi son cours ;
Et Typhis, s'inclinant sur la rame agitée,
Abordait en silence à la dune écartée.

« O Déesse ! a-t-il dit, que vos pas immortels
Daignent toucher le seuil de mon humble cabane,
Dès demain ce séjour ne sera plus profane ;
Je veux en votre honneur y dresser des autels. »
Elle cède... O surprise ! ô piège inévitable !
Typhis est Apollon : de son front radieux
La splendeur éblouit la Néréide aimable,
Et le cri virginal retentit jusqu'aux cieux.
Doris l'entend ; Doris, par sa fille implorée,
Assiste, mais trop tard, la pudeur éplorée.
Le Dieu cherche la Nymphe ; il ne voit qu'une fleur,
Fleur triste, et des regrets infortuné symbole.
Il décore du moins de sa vive couleur
L'épouse d'un moment que sa pitié console,
Et le nom de SOUCI rappelle sa douleur.
N'éclairant qu'à-demi les célestes campagnes,
A la terre, trois jours, il voila ses rayons ;
Et, trois jours, dc Caltha les plaintives compagnes
Mêlèrent leurs soupirs aux voix des Alcyons.

Quittez pour l'Océan la source Aganippide,
Muses ! pleurez Caltha, la blanche Néréide.

LES DERNIERS MOMENS
DE VIRGILE.

Seul, loin de son pays, au fond d'une chaumière,
Près de fermer ses yeux à la douce lumière,
Virgile prit sa lyre, et sa touchante voix
Se fit entendre, hélas ! pour la dernière fois :

« Noble Auguste ! sans moi poursuis ton beau voyage.
Le mien est terminé. Je succombe avant l'âge ;
Et déjà de la mort le trouble avant-coureur
Fait tressaillir mon sein d'une vague terreur.
En vain tu m'as rendu le doux sol de mes pères,
Je n'en jouirai pas ; et des mains étrangères
Déposeront ma cendre en des champs ignorés.
Charmante Parthénope ! heureux bords ! monts sacrés !
Vous que je choisissais pour dernière patrie !
O ! sous vos frais coteaux à la pente fleurie
Combien ma cendre un jour eût dormi mollement !
Les Nymphes de vos bords sur l'humble monument,
Le soir, eussent posé leur couronne champêtre,
Et plus d'un voyageur l'eût visité peut-être.
Adieu, séjour natal, terre où je fus nourri !
Adieu, toit paternel, héritage chéri !
Humble Mantoue ! adieu. Que Mars enfin pardonne

A tes champs trop voisins de la triste Crémone !

Vous que j'ai tant aimés, je ne vous verrai plus,
Tibulle, Horace, Ovide, et toi, tendre Gallus !
Songez à moi ; plaignez mon destin trop rapide.
Trois fois à vos banquets laissez ma place vide ;
Que vos coupes, trois fois, épanchent de leurs bords
La libation sainte aux déesses des morts ;
Et, pour prix de vos soins et de votre tendresse,
Je dirai vos beaux vers aux chantres de la Grèce.
Plus malheureux, je meurs, à ma gloire arraché,
Et mon plus digne ouvrage est à peine ébauché ! »

Il reprend, à ces mots, l'immortelle Enéide ;
Et d'instant en instant son regard plus rigide
D'une froide ordonnance accuse la langueur :
« Faible étude ! a-t-il dit, esquisse sans vigueur,
Périssez ! A mon nom vous feriez trop d'outrage,
Et je lègue au bûcher mon imparfait ouvrage.
Approchez, Almédon [1], et recueillez mes vœux.
Quand je ne serai plus, jetez au sein des feux
Ces timides essais, fruits d'un talent novice,
Et dites : « Aux Neufs Sœurs j'offre ce sacrifice. »

Tel est son vœu suprême et son dernier accent.
Il s'endort ; et du jour le rayon renaissant
Ne viendra point rouvrir sa pesante paupière.
Bientôt, de vastes feux éclairant la chaumière,
Almédon, trop fidèle aux souhaits d'un mourant,

1. Quelques traditions donnent ce nom au dernier hôte de Virgile.

Embrase et le sapin et le cèdre odorant.
Belle Énéide ! adieu ; c'en est fait. Mais que dis-je !
La flamme tourbillonne et s'éteint par prodige.
De ce prodige heureux, quatre fois accompli,
Le vieillard fut frappé : d'un saint effroi rempli,
Il reconnut des cieux la volonté propice ;
Et, dès-lors affranchi d'un fatal sacrifice,
Il transmit aux Romains avec un soin pieux
Ce poëme immortel protégé par les Dieux.

LE BUCHER DE LA LYRE.

A la fière Cléis tes chants ont pu déplaire ;
Elle a maudit tes chants, ô Lyre des amours !
Il faut qu'un sacrifice apaise sa colère :
Tu dois périr ; adieu, Lyre, adieu pour toujours !

« O nymphes des coteaux, Oréades légères,
Venez ; venez aussi, déités des forêts !
Apportez les parfums des plantes bocagères,
Quelques lauriers, un myrte, et de jeunes cyprès.

« Les Dieux aiment les fleurs qui parent la victime ;
Couronne-toi de fleurs une dernière fois,
Lyre ! au suprême instant que ta voix se ranime. »
Et la Lyre en ces mots fit entendre sa voix :

« Toi que j'ai consolé, songes-y bien, dit-elle,
« Les Dieux, les justes Dieux punissent les ingrats.
« L'amour vit peu d'instans, la gloire est immortelle :
« Quelque jour, mais en vain, tu me regretteras.

« A tes doigts répondaient mes cordes poétiques ;
« Je m'éveillais pour toi dans le calme des nuits :
« J'aurais fait plus encor ; sous les cyprès antiques,
« L'Élégie en tes vers eût pleuré ses ennuis.

« Vers les bords du Mélès, pour toi du Méonide
« J'eusse été recueillir quelque chant commencé,
« Ou chercher à Céos du touchant Simonide
« Les nobles vers, perdus dans la nuit du passé.

« J'ouvrirais à tes pas la grotte accoutumée
« Où rêvait Théocrite, où ses chants tous les soirs
« Retentissaient, plus purs que l'huile parfumée
« Dont l'or, dans Sicyone, inonde les pressoirs.

« Un jour je sommeillais dans le bois d'Aonie :
« La Muse me toucha d'un magique rameau,
« Et d'un mode inconnu m'enseigna l'harmonie;
« Mais j'emporte avec moi mes secrets au tombeau. »

Elle a cessé. Les feux, qu'allume le zéphire,
A travers les parfums emportent ses adieux;
Et toutefois, dit-on, des cendres de la Lyre
S'exhala jusqu'au soir un son mélodieux.

CHANTS ÉLÉGIAQUES.

LIVRE TROISIÈME.

CHANTS ÉLÉGIAQUES.

LIVRE TROISIÈME.

LA SULAMITE.

« O vierges de Sion ! ô mes douces compagnes !
Ne l'avez-vous pas vu descendre des montagnes,
Brillant comme un rayon de l'astre du matin !
Dites-moi sur quel bord, vers quel sommet lointain
Ses chameaux vont paissant une herbe parfumée ?
Sont-ils sous les palmiers de la verte Idumée,
Ou sous le frais abri des rochers de Sanir ?
Mais, hélas ! si long-temps qui peut le retenir ?
Délices de mes jours ! loin de toi mon image
A-t-elle fui, pareille au mobile nuage ?
Ai-je cessé déjà d'être belle à tes yeux ?
Oh ! reviens : j'ai cueilli des fruits délicieux ;
Tout est pour toi. Reviens ; que ton bras me soutienne,
Que ma main tendrement frémisse dans la tienne.
Versez des fleurs : je veux jusques à son retour
Reposer sur des fleurs, car je languis d'amour.
Non, non, n'espérez pas que long-temps je sommeille ;
Pour moi plus de repos : je dors, et mon cœur veille.
Mon œil appesanti, lentement soulevé,

A cherché mon amant et ne l'a point trouvé. »

Elle dit, et s'endort. Vers la plaine odorante,
Non moins prompt que le daim cherchant la biche errante,
Voilà que, l'œil ardent, accourt le bien-aimé !
Son sourire est céleste et son souffle embaumé.

LE BIEN-AIMÉ.

« Jeunes vierges ! au nom de la biche légère,
Laissez-la reposer sur la molle fougère.
Ne la réveillez pas ! sans doute en ce moment
Un songe heureux lui peint le retour de l'amant :
Son front rougit, son sein palpite... elle s'éveille.
Epouse de mon cœur ! de ta bouche vermeille
Ma bouche a quelque temps respiré la fraîcheur :
Que ton haleine est douce, épouse de mon cœur !
Au voyageur, errant depuis l'aube naissante,
Moins douce est d'Engaddi la grappe jaunissante.
Ton corps souple est rival du jeune et beau palmier ;
Tes yeux voluptueux sont les yeux du ramier,
Et l'émail de tes dents est plus blanc que la laine
De l'agneau qu'a baigné la limpide fontaine. »

LA SULAMITE.

« O plaisir ineffable ! ô pur ravissement !
Que la voix de l'époux retentit doucement !
Que sa parole aimable a d'empire et de charmes !
Arrêtez-vous, mes pleurs ! Fuyez, sombres alarmes !
Fuyez, épargnez-moi, souffles des aquilons !
Je suis la fleur des champs et le lis des vallons. »

LE BIEN-AIMÉ.

« Des autans orageux ne crains plus la furie,
Mon amante, ma sœur, ma colombe chérie !

Tes regards et ta voix enivrent ton époux;
Car ta voix est sonore et tes regards sont doux. »

LA SULAMITE.

« Mon amant est pour moi l'ormeau de la colline. »

LE BIEN-AIMÉ.

« Mon amante a l'éclat de la cité divine.
Comme un cèdre au-dessus de l'aride buisson,
Tu brilles au milieu des filles de Sion. »

LA SULAMITE.

« Comme l'humble arbrisseau rentre dans la bruyère
Quand le pin jusqu'aux cieux lève sa tête altière,
Les enfans d'Israël s'abaissent devant toi.
Tes rameaux caressans se sont penchés vers moi;
J'ai dormi sous ton ombre, et ma lèvre amoureuse
A goûté de tes fruits la fraîcheur savoureuse.
Revenez, chants d'amour! mes lugubres concerts
N'iront plus désormais attrister nos déserts.
O vierges de Sion! ô mes douces compagnes!
J'ai vu le bien-aimé descendre des montagnes. »

DAVID

PLEURANT SAUL ET JONATHAS.

CAMPAGNES d'Israël! terre délicieuse,
Des regards du Seigneur si long-temps orgueilleuse!
Attristez-vous, pleurez Saül et Jonathas.
Gelboé! couvre-toi des ombres du trépas.
Puisse pour toi le ciel, avare de rosées,
Ne rafraîchir jamais tes cimes embrasées!
De Saül, de son fils, garde le souvenir,
Et raconte leur chute aux siècles à venir.

Harpe fidèle, ô toi dont les sons prophétiques
Tempéraient de Saül les accès frénétiques,
Rappelle-moi ce jour de trouble et de douleur
Où l'altier Philistin trompa notre valeur;
Où, dérobée aux vœux de la sainte vallée,
Du dieu des nations l'arche fut exilée;
Jour fatal, où Saül, en son farouche ennui,
Vit l'esprit du Très-Haut se retirer de lui.

Il alla consulter l'horrible Pythonisse.
Evoqué du tombeau par un noir maléfice,
Samuel apparut, et de la même voix

Qui sur le trône assis faisait pâlir les rois :
« Tremble, tremble, ô Saül ! ton dernier jour se lève ;
Le glaive doit frapper qui régna par le glaive.
Dieu s'indigne du meurtre et de la trahison ;
Malheur à toi ! malheur à toute ta maison ! »

Tandis qu'épouvanté de la voix du prophète,
A l'exil, à la mort il dévouait ma tête,
Ce dieu qui sur le Nil, de son bras paternel,
Protégea le berceau du fils de Jocabel,
Ce dieu qui, m'inspirant une audace intrépide,
Fit tomber Goliath sous ma fronde rapide,
Daignait me réserver pour ses vastes desseins,
Et détournait de moi le fer des assassins.

Mais Saül, même injuste, était encor mon père.
Souvent avec sa fille, épouse aimable et chère,
J'allais me prosterner au tombeau de Rachel.
Le chêne du Thabor et les monts de Bethel
M'entendirent souvent, durant la nuit entière,
Elever jusqu'aux cieux ma fervente prière ;
Hélas ! et le soleil au milieu de son cours
Me retrouvait encore, et je priais toujours.

Cependant je partis, et, d'une marche lente,
Traversai de Pharan l'immensité brûlante,
Ephraïm et Silo, Séir et Bethzamé.
Tantôt pâle, abattu, par la soif consumé,
Je me traînais, la nuit, sur des sables stériles,
Aux tigres du désert disputant leurs asiles ;

Tantôt, assis au bord des torrens irrités,
Je comparais ma vie à leurs flots agités.

Oh! que n'ai-je perdu la lumière céleste,
Avant que Jonathas, percé du coup funeste,
Tombât comme la palme atteinte dans sa fleur!
Jonathas, seul ami qui fût selon mon cœur,
Des vierges d'Israël ta mort flétrit les charmes;
La maison de Saül est la maison des larmes;
Et moi, comme Rachel, traînant au loin mes pas,
J'ai dit: « Ils ne sont plus, ne me consolez pas. »

Peuple, cher à mon cœur, qu'un long regret consume,
De vos honneurs cruels épargnez l'amertume.
Il est d'autres devoirs: que dans tout Israël
Par des gémissemens, par un deuil solennel,
La désolation soit neuf jours signalée,
Et durant ces neuf jours l'arche sainte voilée.
Vos princes ont vécu; venez, et, l'œil en pleurs,
A leur tombe récente apportons nos douleurs.

De ta couronne auguste Israël me décore,
O Saül! de ton sang elle est fumante encore.
A ton fils étaient dus ce sceptre et ce bandeau;
Mais il n'est plus de rois dans la nuit du tombeau.
Héritage fatal! douloureux diadême
Qu'autrefois dans Rama Dieu me légua lui-même!
Fallait-il que David te payât d'un tel prix?...
Que n'habité-je encor la terre des proscrits!

Campagnes d'Israël ! terre délicieuse,
Des regards du Seigneur si long-temps orgueilleuse !
Attristez-vous, pleurez Saül et Jonathas.
Gelboé ! couvre-toi des ombres du trépas.
Puisse pour toi le ciel, avare de rosées,
Ne rafraîchir jamais tes cimes embrasées !
De Saül, de son fils, garde le souvenir,
Et raconte leur chute aux siècles à venir.

L'ARABE

AU TOMBEAU DE SON COURSIER.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvans.

O voyageur ! partage ma tristesse ;
Mêle tes cris à mes cris superflus.
Il est tombé le roi de la vitesse !
L'air des combats ne le réveille plus.
Il est tombé dans l'éclat de sa course :
Le trait fatal a tremblé sur son flanc ;
Et les flots noirs de son généreux sang
Ont altéré le cristal de la source.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvans.

Du meurtrier j'ai puni l'insolence ;
Sa tête horrible aussitôt a roulé :
J'ai de son sang abreuvé cette lance,
Et sous mes pieds je l'ai long-temps foulé.
Puis, contemplant mon coursier sans haleine,
Morne et pensif, je l'appelai trois fois ;

En vain, hélas!... il fut sourd à ma voix !
Et j'élevai sa tombe dans la plaine.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvans.

Depuis ce jour, tourment de ma mémoire,
Nul doux soleil sur ma tête n'a lui :
Mort au plaisir, insensible à la gloire,
Dans le désert, je traîne un long ennui.
Cette Arabie, autrefois tant aimée,
N'est plus pour moi qu'un immense tombeau;
On me voit fuir le sentier du chameau,
L'arbre d'encens et la plaine embaumée.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvans.

Quand du midi le rayon nous dévore,
Il me guidait vers l'arbre hospitalier;
A mes côtés il combattait le More,
Et sa poitrine était mon bouclier.
De mes travaux compagnon intrépide!
Fier, et debout dès le réveil du jour,
Au rendez-vous et de guerre et d'amour,
Tu m'emportais comme l'éclair rapide.

Mais, noble ami, plus léger que les vents,
Tu dors couché sous les sables mouvans.

Tu vis souvent cette jeune Azéide,

Trésor d'amour, miracle de beauté;
Tu fus vanté de sa bouche perfide;
Ton cou nerveux de sa main fut flatté.
Moins douce était la timide gazelle;
Des verts palmiers elle avait la fraîcheur...
Un beau Persan me déroba son cœur;
Elle partit!... tu me restas fidèle.

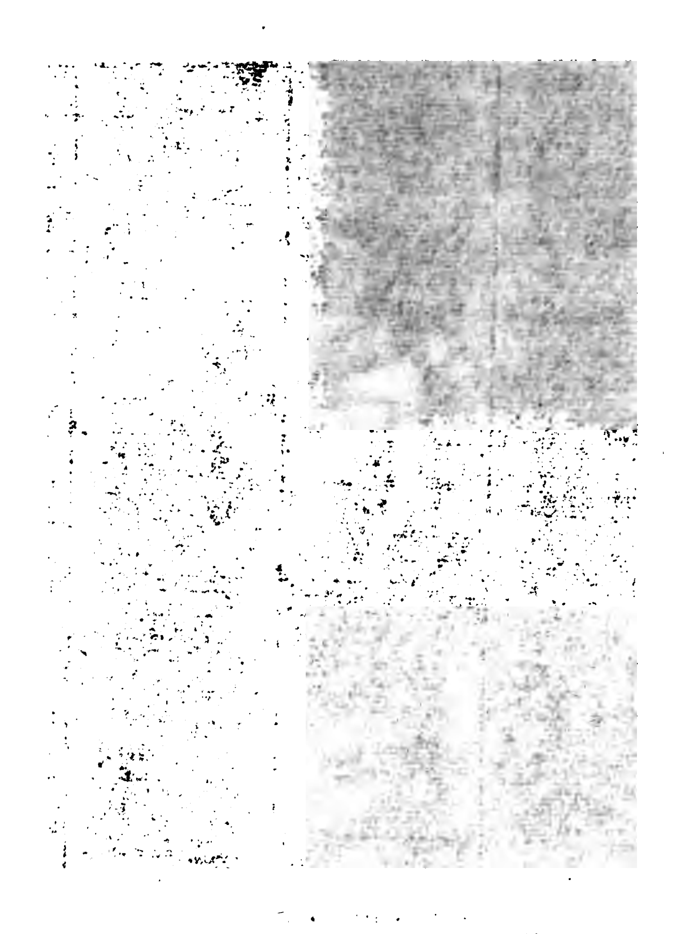
Mais, noble ami, plus léger que les vents,
Tu dors couché sous les sables mouvans.



LE MANCENILLIER.

Chants élégiaques.

Publié par Furne, à Paris.



LE MANCENILLIER [1].

« Qu'il serait doux le baiser de ta bouche,
O Zarina!... Je t'aime, et je suis roi. »
Ainsi parlait le chef au cœur farouche
A Zarina qui pâlissait d'effroi.

« — Fier Nélusko ! Zarina te révère ;
Mais Zéphaldi lui seul est tout pour moi. »
Jetant sur elle un regard de colère,
Il répéta : « Je t'aime, et je suis roi. »

Puis affectant un visage tranquille :
« O Zarina ! ce soir je t'attendrai
Dans le bocage, au couchant de notre île. »
Et Zarina répondit : « J'y serai. »

Il s'éloigna. L'insulaire tremblante
Alla s'asseoir sous le mancenillier,
Et commença, d'une voix faible et lente,
Ce chant lugubre, et qui fut le dernier :

1. Le Mancenillier, arbre des Antilles, faisait, dit-on, passer du sommeil à la mort quiconque reposait sous son ombre. On ajoute, je ne sais sur quel témoignage, que ce genre de mort était précédé de sensations délicieuses.

« Viens, Nélusko ! La feuille balancée
« Frémit au loin sous les vents en courroux.
« Ta nuit d'amour sera triste et glacée,
« Et mon sommeil sera paisible et doux.

« O charme pur ! ô voluptés nouvelles !
« Esprit de l'air, est-ce toi que j'entends?
« Viens-tu déjà m'emporter sur tes ailes
« Vers les bosquets de l'éternel printemps?

« Je t'ai gardé le baiser de ma bouche,
« Mon jeune ami ! viens te rejoindre à moi
« Dans ce séjour où le maître farouche
« Ne dira plus : Je t'aime, et je suis roi. »

Elle disait. Déjà sur sa paupière
Le long sommeil descendait lentement;
Lorsque, à grands pas traversant la bruyère,
Soudain parut Zéphaldi son amant.

Il la cherchait. O terreur ! sous l'ombrage
A peine il vit sa belle Zarina,
Qu'il reconnut le funeste feuillage,
Et que d'horreur tout son cœur frissonna.

Il la saisit sous l'arbre solitaire,
Et dans ses bras l'emportant plein d'effroi :
« O Zarina ! pâle, qu'allais-tu faire?
— Me dérober aux poursuites d'un roi. »

Le lendemain la pierre accoutumée

Avait reçu leur serment nuptial;
Et l'humble toit de la hutte enfumée
Faisait envie au pavillon royal.

A leur passage en tumulte on s'élance;
Et Zéphaldi répétait en chemin :
« J'ai la zagaie, et la flèche et la lance,
Et tout rival périra de ma main. »

Le roi présent dévore la menace;
Son ame altière est contrainte à fléchir.
Tel un torrent frémit, écume et passe
Au pied d'un mont qu'il ne saurait franchir.

LE PHÉNIX.

Sous les pas du chameau des sables de Libye
En poudreux tourbillons s'élèvent jusqu'au ciel :
Les peuples sont venus ; car l'oiseau d'Arabie
S'élance, après dix jours, du tombeau paternel.
Avant que le Soleil, vaste flambeau du monde,
Atteigne, plus ardent, son zénith enflammé,
Le beau Phénix, éclos de la cendre féconde,
Ira porter son père au bûcher parfumé.
Le temple du Soleil découvre son portique ;
Et l'Arabe en ces mots commence le cantique :

« Phénix, amour du ciel, écoute nos accens ;
Phénix, amour du ciel, porte-lui notre encens.

« Apparais, noble oiseau, père et fils de toi-même !
Montre-nous de ton front l'étoilé diadême,
Ton cou doré, ton bec d'émeraude et d'azur,
Ton aile où, diaprant l'albâtre le plus pur,
Le brillant incarnat nuance ton plumage,
De la pourpre d'Anir éblouissante image.
Que le rapide éclair s'échappe de tes yeux ;
Qu'il brille ce regard, qui, des champs du tonnerre,
Traverse en un instant l'immensité des lieux,
Et voit ramper l'insecte aux bornes de la terre.

« Phénix, amour du ciel, écoute nos accens;
Phénix, amour du ciel, porte-lui notre encens.

« De tes ans merveilleux l'étonnant témoignage
Par la voix des vieillards fut transmis d'âge en âge.
Cinq fois l'astre pompeux qui dispense le jour
De ta centième année éclaire le retour:
Beau Phénix! ah! dis-nous quel jour te vit éclore.
Es-tu né d'un rayon de la vermeille Aurore?
Des dieux le souffle pur a-t-il, du haut des airs,
Semé ton germe heureux au sein de nos déserts?
Ou, quand régnaient au loin les ténèbres profondes,
Reposais-tu déjà dans le berceau des mondes?

« Phénix, amour du ciel, écoute nos accens;
Phénix, amour du ciel, porte-lui notre encens.

« Depuis l'heure où ton vol tranquille et solitaire
Se balance au milieu des globes éclatans,
Oh! combien de mortels ont passé sur la terre,
Nomades engloutis dans les déserts du temps!
Las d'errer sans espoir, caravane oubliée,
En des sables mouvans sans ruisseaux et sans fleurs
Ils ont enfin trouvé le terme des douleurs,
Et leur tente d'un jour pour jamais s'est pliée.

« Phénix, amour du ciel, écoute nos accens;
Phénix, amour du ciel, porte-lui notre encens.

« Recommande au soleil les trésors de nos plaines:
Qu'il mûrisse la datte et ses sucs nourriciers,

Des troupeaux de Cédar épaississe les laines,
Donne aux chameaux la force et l'audace aux coursiers,
Et détourne des vents les mortelles haleines ;
Qu'à l'approche du soir il dirige vers nous
Le voyageur errant aux plages étrangères ;
Qu'il colore au matin de ses feux les plus doux
Le berceau de nos fils, la tombe de nos pères !

LA GAZELLE.

Du beau chasseur amante désolée,
Zora plaintive, aux rivages persans,
Errait un soir, et ses tristes accens
Retentissaient du mont à la vallée.
Sous les rameaux d'un cèdre verdoyant,
Elle aperçoit la Gazelle tremblante
Qui se débat sur la terre sanglante,
Et lève encor ses yeux vers l'Orient.

Zora soupire : « Hélas ! hélas ! dit-elle,
Toutes les deux aurions-nous même sort ?
Du beau chasseur le trait donne la mort,
Et, comme moi, tu meurs, blanche Gazelle !
Un jour, timide et le front suppliant,
Il vint, et dit : « Zora, ma bien-aimée,
Tes yeux sont doux ; ton haleine embaumée
A la fraîcheur des brises d'Orient. »

Je l'écoutai : mon ame toute entière
S'abandonnait à ses trompeurs accens.
Je le suivis sous l'arbre de l'encens,
Et je sentis se fermer ma paupière.
Le lendemain, le cruel m'oubliant
Portait ailleurs ses promesses volages ;

Le jour d'après il déserta nos plages,
Et pour l'Europe il quitta l'Orient.

J'adoucirai le mal qui te dévore,
Jeune Gazelle ! Aux plaines d'Ispahan
Les végétaux, richesse du Persan,
Pour te guérir, s'empresseront d'éclore.
Viens avec moi dans le vallon riant ;
Viens avec moi, tu seras ma compagne ;
Et, chaque jour, pour toi sur la montagne
J'irai cueillir le baume d'Orient.

Quand toutefois l'inflexible Arimane
Aura marqué le dernier de mes jours,
Se racontant mes funestes amours,
On me plaindra dans la tribu persane.
Sous les rameaux d'un cèdre verdoyant
J'irai mourir ; et toi, blanche Gazelle,
Tu dormiras jusqu'à l'aube nouvelle
Sur mon tombeau placé vers l'Orient.

LE TOMBEAU

DU POÈTE PERSAN.

« Ta voix, Zaïde, est celle du Zéphyre ;
D'un charme pur elle enivre mes sens :
Mais apprends-moi quelle savante lyre
De ces beaux vers enfanta les accens.
O non, jamais roses de poésie,
Trésors charmans de grace et de fraîcheur,
De tels parfums n'embaumèrent l'Asie ;
Ton baiser même aurait moins de douceur.

— De Bénamar cet hymne fut l'ouvrage,
Noble sultan ! Chantre de la valeur,
Il fit briller la consolante image
Du jour sans fin dans un monde meilleur.
Ses chants perdus furent sans récompense :
Il s'en alla vers les sables d'Iran
Avec sa fille, étoile d'innocence,
Toucher la lyre au bruit de l'ouragan.

— Fidèle émir ! prends ma noire cavale ;
Ses pieds légers sont l'aile de l'oiseau.
Vole au désert, plus prompt que la rafale ;
A Bénamar va porter cet anneau.

Oui, j'en atteste et la nuit et ses voiles :
De mes bienfaits je prétends le combler ;
Du firmament les nombreuses étoiles
A ses trésors ne pourront s'égaler.

Que sur tes pas sa fille consolée
Vienne avec lui former d'heureux concerts !
Loin des regards cette palme isolée
A trop long-temps fleuri pour les déserts. »
L'émir, pressant la cavale légère,
Part comme un trait qui s'élance et qui fuit ;
Et sur sa route une jeune étrangère,
Pâle et charmante, apparut vers la nuit.

« O voyageur qui, seul et sans retraite,
Cours, égaré dans les sables d'Iran !
Que cherches-tu ? — Je cherche le poète,
Ce Bénamar, la gloire du sultan.
— O voyageur ! Bénamar fut mon père ;
Il a cessé de vivre et de souffrir :
Ces hauts cyprès ombragent sa poussière,
Et près de lui j'achève de mourir.

— Fleur de beauté ! que ton éclat renaisse ;
Viens, sors enfin de ton obscurité ;
Viens, et pour toi que rayonne sans cesse
L'astre éclatant de la prospérité !
— Tu vois la tombe où veille ma tristesse :
Tel est mon cœur ; il ne peut se rouvrir.
Mon père est mort ; seul il fut ma richesse,
Pauvre il vécut, pauvre je veux mourir. »

Et, défaillante, elle embrasse en silence
Le sol funèbre, objet de tous ses vœux ;
Et du cyprès que la brise balance
L'ombre se mêle au noir de ses cheveux.
Sa voix mourante à son luth solitaire
Confie encore un chant délicieux ;
Mais ce doux chant, commencé sur la terre,
Devait, hélas ! s'achever dans les cieux.

LA COLOMBE.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

Tes yeux se sont fermés à la clarté du jour,
Ta douce vie, hélas! pour moi s'est exhalée.
Quittant mon jeune ami, du fond de sa vallée
Tu venais m'apporter des nouvelles d'amour.
Le chasseur te perça de la flèche mortelle;
Je te vis sur mon sein tomber en palpitant;
Et, m'offrant le billet teint du sang de ton aile,
Tu voulus me servir jusqu'au dernier instant.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

Non, je ne verrai plus les flots du lac d'azur
Se rider effleurés de tes ailes rapides;
Je ne te verrai plus, près des saules humides,
Lisser ton blanc plumage aux rayons d'un jour pur.
En vain tu dérobais à l'épine sauvage
La laine, sous ton bec arrondie en berceau,
Tu ne seras point mère; et l'imparfait ouvrage
Tombera, dispersé, dans le cours du ruisseau.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

Cependant que dirai-je au ramier, ton ami,
Quand ce soir il viendra chercher sa bien-aimée?...
Qu'entends-je? un vol agile a froissé la ramée,
Et la feuille mouvante a mollement frémi.
C'est lui! Déjà son chant est le chant du veuvage.
Fuis, beau ramier! J'ai vu le chasseur inhumain,
Fuis! échappe à ses traits dans l'ombre du nuage :
Ta Colombe est absente, et reviendra demain.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

L'infortuné! demain il saura son malheur.
Deux jours, n'attendant plus, mais appelant encore,
Il redira sa plainte; et, la troisième aurore,
Laissant tomber son aile, il mourra de douleur.
Alors je te rendrai ta compagne fidèle,
Beau ramier! Ce tombeau se rouvrira pour toi.
Réunis à jamais, tu dormiras près d'elle,
Comme un jour mon ami dormira près de moi.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

LE PAUVRE NÈGRE.

Ravi naguère aux côtes de Guinée,
Le pauvre Nègre, accablé de ses maux,
Pleurait un jour sa triste destinée,
Et de soupirs accompagnait ces mots :
« Qu'ai-je donc fait au dieu de la nature,
Pour qu'il m'impose esclavage et douleur ?
Ne suis-je pas aussi sa créature ?
Est-ce forfait que ma noire couleur ?

« Comme le blanc, dont la rigueur m'oppresse,
N'étais-je pas formé pour le bonheur ?
J'aimais Nelzi ; seule, elle eut ma tendresse,
Et son regard faisait battre mon cœur.
Heureux époux, j'allais devenir père.
O cher enfant, gage de notre amour,
Respires-tu pour consoler ta mère ?
As-tu péri sans connaître le jour ?

« Je ne pourrai te bercer dans ta couche,
Enfant aimé, que n'ont point vu mes yeux !
Ni te sourire, en pressant sur ta bouche
De l'oranger les fruits délicieux ;
Ni t'enseigner, dès ta robuste enfance,
L'art d'assoupir un serpent venimeux,

Ou de surprendre un lion sans défense,
Ou de plonger sous les flots écumeux !

« O jamais plus je ne verrai l'ombrage
Des bananiers que je plantais pour toi ;
Ni l'antre sombre où, par un jour d'orage,
O ma Nelzi ! je te dis : « Sois à moi ! »
Ni ma cabane, à mon cœur toujours chère,
Qu'en ses vieux ans mon père me transmit ;
Ni le ruisseau de la roche où ma mère
Du grand sommeil dans mes bras s'endormit !

« Un soir (c'était à cette même source)
Je reposais sous le vert citronnier :
Les blancs cruels revinrent de leur course :
A mon réveil, j'étais leur prisonnier.
Je résistais : l'un d'eux fit sur ma tête
Tomber les coups de la verge de fer.
Désespéré, j'invoquai la tempête ;
Et je pleurais en regardant la mer. »

Comme il chantait sa chanson d'esclavage,
Le négrier [1] sur ces bords descendit
Un habitant de son lointain rivage.
Zabbi l'appelle, et, l'embrassant, lui dit :
« De ma Nelzi, frère, quelle nouvelle ? »
L'autre se tait, mais il montre les cieux.
« Je t'entends : morte. Et l'enfant ? — Mort comme elle.
— Bien. » Et la joie éclata dans ses yeux.

1. Vaisseau destiné à la traite des Nègres.

Deux jours entiers, jetant sa nourriture,
Il haleta sous un ciel embrasé ;
Et, du matin jusqu'à la nuit obscure,
De ses sueurs le sol fut arrosé.
Vers le retour de la troisième aurore,
La verge en main, le maître reparut :
« Lève-toi ! — Non ; je puis dormir encore ;
Je deviens libre. » Et sur l'heure il mourut.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER LIVRE.

NOTES.

LA CHUTE DES FEUILLES.

PAGE 48.

Sa mère peu de temps, hélas!
Visita la pierre isolée.

Cette Élégie, qui, dans le temps, a obtenu le prix à l'Académie des Jeux-Floraux de Toulouse, a subi quelques changemens. Voici la première version :

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste, et mourant à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans:
« Bois que j'aime! adieu... je succombe.
Ton deuil m'avertit de mon sort;
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure,
Tu m'as dit: « Les feuilles des bois
« A tes yeux jauniront encore;
« Mais c'est pour la dernière fois.
« L'éternel cyprès se balance;
« Déja sur ta tête en silence
« Il incline ses longs rameaux:

« Ta jeunesse sera flétrie
« Avant l'herbe de la prairie,
« Avant le pampre des coteaux. »
Et je meurs! de leur froide haleine
M'ont touché les sombres antans;
Et j'ai vu, comme une ombre vaine,
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère:
Couvre, hélas! ce triste chemin;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais si mon amante voilée
Au détour de la sombre allée
Venait pleurer quand le jour fuit;
Éveille par un léger bruit
Mon ombre un instant consolée. »

Il dit, s'éloigne... et, sans retour,
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe...
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée;
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

Quoique plusieurs personnes aient paru préférer cette version, je me suis reproché, en l'examinant, de n'avoir amené qu'un simple pâtre au tombeau de l'infortuné jeune homme, qui, près de sa dernière heure, songeait d'avance *au deuil de sa mère.* J'ai cru devoir restituer au sujet une circonstance trop naturelle pour qu'il fût permis de la supprimer.

LE BOIS DÉTRUIT.

PAGE 57.

Ronsard a composé, sur ce même sujet, une pièce où l'on trouve du nombre, de l'élévation, d'heureuses formes poétiques, et enfin les traces d'un véritable talent, égaré par système dans une fausse route.

Cherche de l'œil l'asile accoutumé,
Ne le voit plus, se tait, soupire, et passe.

Rien ne convient mieux à l'Élégie que le souvenir de ce qui n'est plus. C'est ainsi que la méditation se plaît au milieu des ruines. Nous devons à ce sentiment si naturel et si profond deux poëmes élégiaques, modèles en notre langue : *la Journée des Morts* et *la Chartreuse de Paris*, par M. de Fontanes.

COMBAT
D'HOMÈRE ET D'HÉSIODE.

PAGE 80.

Varron, Plutarque, Philostrate, Erasme et quelques autres, prétendent qu'Homère et Hésiode furent contemporains. Leur combat dans la Calcide est d'invention moderne; mais l'idée en

est heureuse et poétique. Cette pièce, interprétée par Barnès, est postérieure à l'empire d'Adrien, puisqu'il y est fait mention de l'oracle rendu à cet empereur.

Du laurier d'Hippocrène une branche sacrée
S'agite dans la main du poète d'Ascrée;
En ces mots il commence, et ses nobles chansons
De la lyre jamais n'empruntèrent les sons.

Dans un de ses poèmes (*la Théogonie*) Hésiode se représente ainsi, chantant ses vers, une branche de laurier à la main. Il dit, en parlant des Muses :

Καί μοι σκῆπτρον ἔδον, δάφνης ἐριθηλέος ὄζον,
Δρέψασθαι, θειητόν.

ΘΕΟΓΟΝΙΑ, *v.* 30.

PAGE 80.

Sur le mont des Neuf Sœurs, je portais la houlette;
Elles vinrent, un jour, au milieu des troupeaux,
Saluer le pasteur du doux nom de poète;
Je visitai leur temple, et portai leurs bandeaux.

Αἵ νύ ποθ' Ἡσιόδον καλὴν ἐδίδαξαν ἀοιδὴν
Ἄρνας ποιμαίνονθ' Ἑλικῶνος ὕπο ζαθέοιο.

ΘΕΟΓ., *v.* 22.

PAGE 81.

Jupiter ne meurt point : le sang de l'hécatombe
Jamais ne rougira le marbre de sa tombe;
Sur sa tombe jamais les coursiers indomptés
N'iront briser les chars dans la lice emportés.

Ces quatre vers sont imités du chant d'Homère dans sa lutte avec Hésiode.

PAGE 82.

Redoute cependant les fêtes d'Ariane;

Crains l'Amour, crains l'Eubée et ses flots ennemis !
Ta dernière heure est proche : invoqué par Diane,
Jupiter Néméen aux Parques t'a promis.

La prêtresse de Delphes avait adressé à Hésiode cette prédiction que je place ici dans la bouche d'Homère. Elle ne tarda pas à s'accomplir. Des jeunes gens, soupçonnant Hésiode d'avoir séduit leur sœur, le tuèrent sur les rivages de l'Eubée, consacrés autrefois à Jupiter Néméen. On célébrait alors la fête d'Ariane.

PAGE 82.

Ganictor, né timide, etc.

Je me suis borné à un très-petit nombre d'imitations; les autres circonstances m'appartiennent. J'ai surtout cherché à conserver aux deux interlocuteurs le caractère de style qui les distingue. Il règne, dans le cours de leur dialogue, une philosophie mêlée de quelque tristesse; car des chants consacrés à une fête funèbre devaient naturellement rentrer dans le domaine de l'Élégie.

DANAÉ.

PAGE 89.

Danaé était fille d'Acrisius, qui, effrayée par un oracle, l'exposa sur les flots avec le fils qu'elle avait eu de Jupiter. Un de nos plus savans philologues, M. Boissonnade, a traduit et commenté le court passage où Simonide exprime les angoisses de cette malheureuse mère. Les nouvelles leçons qu'il adopte sont parfaitement conformes à l'esprit du texte, et sa traduction se distingue par une douce et élégante simplicité.

HOMÈRE MENDIANT.

PAGE 91.

Le jeune et malheureux André Chénier, ravi avant le temps à l'espoir des Muses, et qui, né sous le beau ciel de la Grèce, paraît souvent, dans sa poésie, en avoir ressenti l'influence, a fait un petit poème intitulé l'*Aveugle*, dans lequel il a peint Homère jeté par des marchands sur le rivage de Sicos. Le chantre de l'*Odyssée* demande encore l'hospitalité; mais elle ne lui est point refusée, car il ne frappe point à la porte d'un palais.

Le lecteur ne sera pas fâché de trouver ici quelques fragmens de cette pièce, d'autant plus précieuse qu'elle est inédite [1].

« Dieu, dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute,
« O Sminthée-Apollon, je périrai sans doute,
« Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant. »

C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,
Et près des bois marchait, faible, et sur une pierre
S'asseyait. Trois pasteurs, enfans de cette terre,
Le suivaient, accourus aux abois turbulens
Des molosses, gardiens de leurs troupeaux bêlans.
. . . .

Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,
Se trouble, et tend déja les mains à la prière.
« Ne crains point, disent-ils, malheureux étranger;
« (Si plutôt sous un corps terrestre et passager
« Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce,

[1] Ces fragmens étaient inédits alors : depuis, la pièce dont ils font partie a été publiée dans le recueil des poésies d'André Chénier, imprimé chez MM. Baudouin. (*Note de l'Éditeur.*)

« Tant une grace auguste ennoblit ta vieillesse !
« Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,
« Les humains, près de qui les flots t'ont amené,
« Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures.
« Les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures.
« Ta voix noble et touchante est un bienfait des dieux ;
« Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux.

« — Enfans, car votre voix est enfantine et tendre,
« Vos discours sont prudens, plus qu'on n'eût dû l'attendre ;
« Mais, toujours soupçonneux, l'indigent étranger
« Croit qu'on rit de ses maux et qu'on veut l'outrager.
« Ne me comparez point à la troupe immortelle :
« Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,
« Voyez, est-ce le front d'un habitant des cieux ?
« Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux !
« Si vous en savez un pauvre, errant, misérable,
« C'est à celui-là seul que je suis comparable ;
« Et pourtant je n'ai point, comme fit Thomyris,
« Des chansons à Phébus voulut ravir le prix ;
« Ni, livré comme OEdipe à la noire Euménide,
« Je n'ai puni sur moi l'inceste parricide ;
« Mais les dieux tout-puissans gardaient à mon déclin
« Les ténèbres, l'exil, l'indigence et la faim.

« — Prends ; et puisse bientôt changer ta destinée !
« Disent-ils. » Et tirant ce que, pour leur journée,
Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisans,
Ils versent à l'envi, sur ses genoux pesans,
Le pain de pur froment, les olives huileuses,
Le fromage et l'amande, et les figues mielleuses ;
Et du pain à son chien, entre ses pieds gisant
Tout hors d'haleine encore, humide et languissant,
Qui, malgré les rameurs, se lançant à la nage,
L'avait loin du vaisseau rejoint sur le rivage.

« — Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer.
« Je vous salue, enfans venus de Jupiter.
« Heureux sont les parens qui tels vous firent naître !
« Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître ;

« Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois.
« Vos visages sont doux, car douce est votre voix.
« Qu'aimable est la vertu que la grace environne!
« Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone,
« Alors qu'ayant des yeux je traversai les flots;
« Car jadis, abordant à la sainte Délos,
« Je vis, près d'Apollon, à son autel de pierre,
« Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.
« Vous croîtrez, comme lui, grands, féconds, révérés,
« Puisque les malheureux sont par vous honorés.
« Le plus âgé de vous aura vu treize années:
« A peine, mes enfans, vos mères étaient nées,
« Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,
« Toi, le plus grand de tous, je me confie à toi.
« Prends soin du vieil aveugle. — O sage magnanime!
« Comment, et d'où viens-tu? car l'onde *maritime*
« Mugit de toute part sur nos bords orageux.

« — Des marchands de Cymé m'avaient pris avec eux.
« J'allais voir, m'éloignant des rives de Carie
« Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie
« Et des dieux moins jaloux, et de moins tristes jours;
« Car jusques à la mort nous espérons toujours.
« Mais pauvre, et n'ayant rien pour payer mon passage,
« Ils m'ont, je ne sais où, jeté sur le rivage.

« — Harmonieux vieillard, tu n'as donc point chanté?
« Quelques sons de ta voix auraient tout acheté.

« — Enfans, du rossignol la voix pure et légère
« N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire,
« Et les riches grossiers, avares, insolens,
« N'ont pas une ame ouverte à sentir les talens.
« Guidé par ce bâton, sur l'arène glissante,
« Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante,
« J'allais; et j'écoutais le bêlement lointain
« De troupeaux agitant leurs sonnettes d'airain.
« Puis j'ai pris cette lyre, et les cordes mobiles
« Ont encor résonné sous mes vieux doigts débiles.
« Je voulais des grands dieux implorer la bonté,

« Et surtout Jupiter, dieu d'hospitalité,
« Lorsque d'énormes chiens, à la voix formidable,
« Sont venus m'assaillir ; et j'étais misérable,
« Si vous (car c'était vous), avant qu'ils m'eussent pris,
« N'eussiez armé pour moi les pierres et les cris.
« — Mon père, il est donc vrai ! tout est devenu pire ;
« Car jadis, aux accens d'une éloquente lyre
« Les tigres et les loups, vaincus, humiliés,
« D'un chanteur comme toi vinrent baiser les pieds.
. . . .

« Viens, suis-nous à la ville ; elle est toute voisine,
« Et chérit les amis de la muse divine.
« Un siége aux clous d'argent te place à nos festins ;
« Et là les mets choisis, le miel et les bons vins,
« Sous la colonne où pend une lyre d'ivoire,
« Te feront de tes maux oublier la mémoire ;
« Et si, dans le chemin, rhapsode ingénieux,
« Tu veux nous accorder tes chants dignes des cieux,
« Nous dirons qu'Apollon, pour charmer les oreilles,
« T'a lui-même dicté de si douces merveilles.

« — Oui, je le veux ; marchons. Mais où m'entraînez-vous ?
« Enfans du vieil aveugle, en quel lieu sommes-nous ?
« — Sicos est l'île heureuse où nous vivons, mon père.

« — Salut, belle Sicos, deux fois hospitalière !
« Car sur ses bords heureux je suis déja venu,
« Amis, je la connais. Vos pères m'ont connu :
« Ils croissaient comme vous ; mes yeux s'ouvraient encore
« Au soleil, au printemps, aux roses de l'aurore ;
« J'étais jeune et vaillant. Aux danses des guerriers,
« A la course, aux combats, j'ai paru des premiers.
« J'ai vu Corinthe, Argos, et Crète et les cent villes,
« Et du fleuve Égyptus les rivages fertiles ;
« Mais la terre et la mer, et l'âge et les malheurs,
« Ont épuisé ce corps fatigué de douleurs.
« La voix me reste. Ainsi la cigale innocente,
« Sur un arbuste assise, et se console et chante.
« Commençons par les dieux : Souverain Jupiter ;

« Soleil, qui vois, entends, connais tout; et toi mer,
« Fleuves, terre, et noirs dieux des vengeances trop lentes,
« Salut! Venez à moi de l'Olympe habitantes,
« Muses! Vous savez tout, vous déesses; et nous
« Mortels ne savons rien qui ne vienne de vous. »
. . . .

Ainsi le grand vieillard, en images hardies,
Déployait le tissu des saintes mélodies.
Les trois enfans, émus à son auguste aspect,
Admiraient, d'un regard de joie et de respect,
De sa bouche abonder les paroles divines,
Comme en hiver la neige au sommet des collines.
Et partout accourus, dansant sur son chemin,
Hommes, femmes, enfans, les rameaux à la main,
Et vierges et guerriers, jeunes fleurs de la ville,
Chantaient : « Viens dans nos murs, viens habiter notre île;
« Viens, prophète éloquent, aveugle harmonieux,
« Convive du nectar, disciple aimé des dieux;
« Des jeux, tous les cinq ans, rendront saint et prospère
« Le jour où nous avons reçu le grand HOMÈRE. »

On a vu que mon plan diffère beaucoup de celui d'André Chénier; j'ai fait entrer dans ma pièce plusieurs fragmens d'hymnes qu'on attribue à Homère lui-même : elle forme, pour ainsi dire, la suite du Combat d'Homère et d'Hésiode, placé en tête de ce livre. Le vieillard aveugle, victime d'une injustice, a quitté les rivages de la Calcide :

Un enfant de Samos guide ses pas débiles :
Et tous deux, sans regrets, quittant ces bords ingrats,
Vont chercher des amis, qu'ils ne trouveront pas.

L'oracle contenu dans ce dernier vers est accompli. Homère arrive dans l'Éolide, accompagné de l'enfant de Samos. Il porte le rameau des supplians, et implore en vain, aux portes du riche, le bienfait de l'hospitalité.

La fiction qui termine mon Élégie s'accorde avec le vague des

traditions au sujet de ce grand poète, si long-temps privé d'un asile, et dont tant de cités se disputèrent le berceau et la tombe. Sa dernière journée sur la terre devait être mystérieuse comme sa naissance. Il était d'ailleurs assez naturel de faire proclamer par Apollon l'immortalité d'Homère, et de confier aux harmonieuses Sirènes, fille du fleuve Achéloüs, le divin fils du fleuve Mélès.

LES ADIEUX D'HÉLÈNE.

PAGE 96.

O Pudeur! où fuis-tu quand tu nous as quittées?

Ce vers est imité de Sapho :

Παρθενία, παρθενία, ποῖ με λίπουσα οἴχῃ;

PAGE 97.

Pâris, arbre sacré, qui fus l'arbre d'Hélène!

Dans l'*Épithalame d'Hélène*, composition pleine de grace et de suavité, Théocrite fait dire au platane :

Ἑλένας φυτὸν εἰμί.

Coluthus, auteur d'un poème grec sur l'enlèvement d'Hélène, a trouvé bon d'épargner à l'amant de cette princesse les frais de la séduction. La prévenante Hélène conjure Pâris de l'enlever et de la conduire à Troie; il y consent de fort bonne grace. Cette inconvenance n'est rachetée qu'à demi par les plaintes intéressantes d'Hermione redemandant sa mère :

Παῖδες, πῆ με λίπουσα...

Je ne sais toutefois s'il ne valait pas mieux laisser Hermione

dans son berceau, que de la montrer déjà grande et tenant des discours suivis. C'est vieillir gratuitement Hélène, qui n'en est pas plus raisonnable.

LA NÉRÉIDE.

PAGE 104.

Un poète allemand (Merthghen) a composé une idylle sur cette métamorphose d'une nymphe en souci : je n'en ai rien imité; mais, pour m'inspirer, j'ai relu l'*Élégie dans le goût ancien* sur la mort d'une jeune Tarentine, production remarquable d'André Chénier. Les vers suivans, tirés d'un autre de ses ouvrages, semblent, selon l'expression de M. de Châteaubriand, « être échappés « à un poète grec, tant ils sont pleins du goût de l'antiquité. »

Accours, jeune Chromis; je t'aime et je suis belle,
Blanche comme Diane et légère comme elle,
Comme elle grande et fière; et les bergers, le soir,
Lorsque, les yeux baissés, je passe sans les voir,
Doutent si je ne suis qu'une simple mortelle,
Et, me suivant des yeux, disent: « Comme elle est belle!
« Néère, ne va point te confier aux flots,
« De peur d'être déesse, et que les matelots
« N'invoquent au milieu de la tourmente amère
« La blanche Galatée et la blanche Néère. »

La *Jeune Captive*, ode du même auteur, a toutes les couleurs de l'Élégie. Elle est dans la mémoire du petit nombre de personnes qui lisent encore des vers.

LE BUCHER DE LA LYRE.

PAGE 111.

Ou chercher à Céos du touchant Simonide
Les nobles vers, perdus dans la nuit du passé.

Simonide, traité avec un peu de rigueur par Quintilien, excellait dans la peinture des affections douloureuses. Catulle disait : *Mœstius lacrymis Simonideis.*

Elle a cessé. Les feux, qu'allume le zéphire,
A travers les parfums emportent ses adieux ;
Et toutefois, dit-on, des cendres de la Lyre
S'exhala jusqu'au soir un bruit mélodieux.

La lyre du poète, condamnée au bûcher en expiation de ses accords indiscrets, et chantant elle-même son hymne funèbre, n'offrait-elle pas une composition assez neuve par sa forme antique ? Il m'a semblé que la poésie ne reproduirait pas sans quelque charme les derniers adieux d'une lyre, *novissima verba.*

LA SULAMITE.

PAGE 115.

Cette Élégie est tirée du *Cantique des Cantiques*, pastorale charmante attribuée à Salomon, et imitée par Voltaire, avec la piquante originalité qui caractérise les plus légères productions

de ce talent supérieur. J'espère que mes lecteurs voudront bien oublier un instant l'imitation de Voltaire, et ne comparer la mienne qu'à l'original.

L'ARABE

AU TOMBEAU DE SON COURSIER.

PAGE 122.

On connaît l'attachement des Arabes pour leurs chevaux, et les services que leur rendent ces sobres et rapides compagnons d'une vie errante et belliqueuse.

C'est le cheval arabe qui est représenté dans ce passage sublime du livre de Job.

Numquid præbebis equo fortitudinem, aut circum dabis collo ejus hinnitum?

Numquid suscitatis eum quasi locustas? Gloria narium ejus terror.

Terram ungulâ fodit, exultat audacter : in occursum pergit armatis.

Contemnit pavorem, nec cedit gladio.

Super ipsum sonabit pharetra, vibrabit hasta et clypeus.

Fervens et fremens, sorbet terram, nec reputat tubæ sonare clangorem.

Ubi audierit buccinam, dicit vah! Procul odoratur bellum, exhortationem ducum et ululatum exercitûs.

Dans la tragédie d'*Abufar*, où le respectable Ducis a si bien peint les mœurs du désert, Pharan parle ainsi de son coursier fidèle :

J'ai nourri de ma main ce coursier généreux
Qui devance les vents, ou qui vole avec eux ;

Que pour l'Arabe exprès la Nature a fait naître ;
L'ami, le compagnon, la gloire de son maître,
En tout temps, en tout lieu lui prêtant son appui ;
Qui couche sous sa tente et combat avec lui.

LE PHÉNIX.

PAGE 128.

Les traditions rapportent que la naissance de cet oiseau merveilleux était une fête en Arabie. Il vivait environ cinq cents ans. Dès qu'il avait cessé de vivre, sortait de lui un autre phénix, qui emportait le corps de son père dans une boule de myrrhe, et l'allait déposer sur l'autel du Soleil, à Héliopolis.

Ovide et Claudien lui ont consacré de beaux vers. Pline et Tacite, et le décrivant, affirment son existence : ce qu'il y a d'incontestable, c'est le mérite de leur description.

Ce sujet, qui n'est pas celui d'une Élégie proprement dite, se rattache du moins au genre élégiaque par plusieurs détails et par par sa teinte générale. Ce qui constitue l'Élégie, c'est le ton plus encore que le sujet.

LE TOMBEAU

DU POÈTE PERSAN.

PAGE 133.

J'ai puisé ce sujet et plusieurs de ses détails dans un intéressant article de M. Malte-Brun. Le morceau qu'il rapporte sur Ferdousi, poète persan, est extrait d'un recueil de poésies publié en allemand par madame Helmina de Chézy, que ses belles imitations des poètes orientaux avaient déjà fait connaître.

FIN DES NOTES.

TRADUCTION

DE QUELQUES ODES D'ANACRÉON.

TRADUCTION

DE QUELQUES ODES D'ANACRÉON.

LES VOEUX,

ODE VINGTIÈME D'ANACRÉON.

Niobé, par l'ordre des dieux,
Devint rocher : de Philomèle
La triste sœur fendit les cieux,
Changée en rapide hirondelle.
Amour le sait ; j'aimerais mieux
Devenir le miroir fidèle
Qui souvent attire vos yeux,
L'heureux vêtement qui vous presse,
Le flot discret qui vous caresse,
Ou ce réseau de pourpre et d'or
Qui trahit le double trésor
De votre gorge enchanteresse.
Collier, je tiendrais embrassé
Les contours de ce cou d'albâtre ;
Cothurne, je serais pressé
Du pied charmant que j'idolâtre.

LA CIGALE[1],

ODE QUARANTE-TROISIÈME D'ANACRÉON.

Quel heureux et brillant destin,
Cigale aimable, est ton partage !
Sous le dôme d'un vert feuillage,
Tu bois les parfums du matin,
Et ta voix charme le bocage.
Pour toi les trésors des saisons
A l'envi s'empressent d'éclore :
Le laboureur t'aime et t'honore,
Car tu respectes ses moissons.
Ton aspect réjouit la vue :
Il chasse les sombres autans ;
La messagère du printemps
En tous lieux est la bienvenue.
Chère à Phébus, chère aux Neuf Sœurs,
De leur divine mélodie
Ils t'enseignèrent les douceurs.
Jamais la triste maladie,
Jamais la vieillesse engourdie
N'oseront approcher de toi ;
Prudente élève de Cybèle,

1. On contestera sans doute à la cigale cette nature presque divine que l'antiquité se plaisait à lui attribuer ; mais personne ne pourra contester à son panégyriste le charme qu'il a su répandre sur ces idées fabuleuses, charme toujours affaibli, même dans une traduction fidèle.

Dans une jeunesse immortelle
Des ans tu sais braver la loi.
Ton corps léger, noble cigale,
Semble n'appartenir qu'aux cieux :
Que s'en faut-il, fille des dieux,
Que des dieux tu ne sois l'égale ?

LES TRAITS DE L'AMOUR[1],

ODE QUARANTE-CINQUIÈME D'ANACRÉON.

Requis par la troupe sacrée,
Aux antres de Lemnos, un jour
Le noir époux de Cythérée
Forgeait les flèches de l'Amour.

Vénus, tendre et compatissante,
Pour adoucir un peu leurs coups,
Les trempait de sa main charmante
Dans les flots du miel le plus doux.

Mais dans un perfide breuvage
Son fils les plongeait à son tour...
Hélas! causer trouble et dommage,
C'est le passe-temps de l'Amour.

Mars, des combats et des alarmes
Auprès de Vénus respirait.
Il raillait l'Amour sur ses armes
Que le Zéphire emporterait.

1. Cette ode et l'éloge de *la Rose* ne sont donnés que comme des imitations. J'ai traduit avec plus de fidélité celles qu'on a lues précédemment : *les Vœux et la Cigale*.

« Ces traits-là valent mieux que d'autres,
Dit le fripon ; gageons ici
Qu'ils sont plus pesans que les vôtres ;
Tenez, jugez de celui-ci. »

Mars, en riant de son délire,
Reçoit la flèche de l'enfant :
Vénus sourit, le dieu soupire
Auprès de l'Amour triomphant.

« Reprends ta flèche meurtrière,
Amour, de grace, reprends-la...,
— Non, dit l'Amour, elle est légère !
Le Zéphire l'emportera ! »

LA ROSE,

ODE CINQUANTE-TROISIÈME D'ANACRÉON.

La rose, doux présent des cieux,
Semble sourire à la nature;
De la terre aimable parure,
La rose est le souffle des dieux.

Vénus la reçoit ou la donne;
Les Muses en parent leurs fronts;
Et, l'entrelaçant en festons,
Les Graces en font leur couronne.

Heureux celui qui la moissonne!
Fidèle image du plaisir,
Quoique l'épine l'environne,
On aime encore à la cueillir.

Charme de tout ce qui respire,
Vierges, elle orne votre sein;
Poète, elle ombrage ta lyre;
Buveur, elle embaume ton vin.

Partout la rose: elle colore
Des nymphes les bras demi-nus;
La rose est aux doigts de l'Aurore,
La rose est au front de Vénus.

Quand elle a perdu sa jeunesse
Et son empire du matin,
Par son odorante vieillesse
Elle prolonge son destin.

On nous raconte que Cybèle,
Lorsque Vénus reçut le jour,
Embellit son nouveau séjour,
Et créa la rose pour elle.

Les dieux cultivent cette fleur ;
De son nectar Bacchus l'arrose,
Et ce nectar donne à la rose
Et ses parfums et sa couleur.

POÉSIES LÉGÈRES.

POÉSIES LÉGÈRES.

LE DÉJEUNER.

Mes chers amis, certes, je fais grand cas
Du sage auteur de la Gastronomie ;
Mais j'avoûrai que le meilleur repas
Est un repas auprès de son amie :
Et c'est le seul dont il ne parle pas !
Un peu friand, je sers à ma manière
Le dieu joufflu du joyeux La Reynière,
Chapon doré ! succulente perdrix !
Dindonneau tendre, au brillant coloris !
Mets enchanteurs, que l'odorat dévore !
Vous manger seul a sans doute son prix :
Mangés à deux, vous valez mieux encore.
Je prise fort tout plaisir clandestin.
Or, vous saurez qu'il est de par le monde
Jeune beauté qui n'est brune ni blonde,
Dont les cheveux, d'un séduisant châtain,
Vont se jouant sur le plus beau satin.
Si vous voyez nymphe aimable et lutine,
Au doux regard, au sourire malin,
O mes amis ! vous direz : C'est Florine.

Dans ma retraite elle doit, ce matin,
Venir s'asseoir à mon humble festin.
Durant la nuit, cette image riante
Préoccupait mon ame impatiente.
Avant que l'aube eût coloré les cieux,
Le froid sommeil avait fui de mes yeux,
Et j'accusais l'horloge vigilante
De s'endormir dans sa marche trop lente.

Du déjeuner commençons les apprêts.
D'un rien l'amour fait une grande affaire.
Plaçons ici le fruit qu'elle préfère.
Que ces rideaux, complaisans et discrets,
D'un jour douteux protègent nos secrets.
Notre couvert, de la gauche à la droite,
A lui tout seul remplit la table étroite,
Tant mieux! mes pieds, comme au hasard placés,
Seront aux siens mollement enlacés.
Mais tout est prêt : un poète sait être
Tout à la fois et serviteur et maître ;
Sans nul valet, il n'est point asservi
A bien payer pour être mal servi.

Quel bruit charmant vient frapper mon oreille?
On a frappé... C'est elle! heureux moment!
Elle paraît aux yeux de son amant,
Plus belle encor qu'elle n'était la veille.
Par un baiser, savouré lentement,
J'ai salué mon aimable convive.
Le cœur lui bat : inquiète et craintive,

Elle tremblait qu'un regard curieux
N'eût épié ses pas mystérieux :
Je la rassure. Elle entre : je détache
Le nœud jaloux du chapeau qui la cache.
Vingt mots confus et jamais achevés
Sont sur sa bouche au passage enlevés...
Je vois Florine et je ne vois plus qu'elle.
Sans le vouloir on peut, en pareil cas,
Pour la convive oublier le repas.
Malignement elle me le rappelle ;
Tandis qu'Amour, souriant à l'écart,
Du doux festin jure d'avoir sa part.

Certain auteur qu'à bon droit on renomme,
Qui de la table a chanté les appas,
Du déjeuner rimerait tous les plats ;
Mais un amant n'est point un gastronome.

Le temps s'enfuit : d'un regard amoureux,
J'ose implorer un moment plus heureux...
Elle dit non, d'une voix faible et douce ;
Son œil m'attire, et sa main me repousse.
De ses refus s'augmente mon ardeur.
Belle d'amour, plus belle de candeur,
Presque à regret à mes vœux elle cède,
Et ses transports sont voilés de pudeur.
Mais aux transports le calme enfin succède ;
Il faut passer du silence aux discours :
Des voluptés nécessaire intermède,
Un peu d'esprit vient à notre secours ;

Un peu d'esprit ne nuit point aux amours.

Florine alors m'ordonne avec tendresse
De célébrer l'amour et son ivresse :
« Y penses-tu, lui dis-je? moi, rimer!
Auprès de toi je ne sais rien qu'aimer.
A tes genoux j'ai déposé ma lyre.
Rêves de gloire ont des charmes pour nous ;
Mais, je le sens, délire pour délire,
Rêves d'amour sont encor les plus doux. »

Je vois bientôt ses jolis doigts de rose
Eparpiller et mes vers et ma prose.
Qu'avec plaisir mon aimable lutin,
Bouleversant mon grec et mon latin,
Parvient enfin au tiroir solitaire
Où ses billets vont se réfugier !
Elle aperçoit celui que le premier
Sa main traça loin des yeux de sa mère.
Elle sourit voyant de ses cheveux
Enveloppés dans la même romance
Qui l'accusait de son indifférence,
Et soupirait mes timides aveux.

J'entends sonner l'heure qui la rappelle.
Elle va fuir... mon bonheur avec elle !
« Demeure encor... — Je ne puis ; il est tard... »
Un long baiser, le baiser du départ
Vient m'embraser de son humide flamme.
D'un pas furtif elle sort sans témoin ;

Elle s'éloigne, elle emporte mon ame ;
Et mon adieu la suit encor de loin.
Je rentre, et, seul avec ma rêverie,
Des voluptés dont mon cœur s'enivra
Je me retrce une image chérie...
En soupirant, je dis : « Elle était là ! »

DIALOGUE

ENTRE

LA RIME ET LA RAISON.

LA RAISON.

Quel heureux sort, ma sœur, aujourd'hui nous rassemble?
On nous rencontre, hélas ! si rarement ensemble.
Dans nos communs destins quel fatal changement !
N'occupant autrefois qu'un même logement,
Chez Racine et Boileau nous vivions d'ordinaire;
Nous ne nous quittions pas : maintenant, au contraire,
Ce n'est que le hasard qui nous peut réunir.

LA RIME.

J'ai tant à faire, aussi ! je n'y saurais tenir.
A toute heure, en tous lieux, on m'assiége, on m'obsède;
Aux importunités il faut bien que je cède;
Enfin, petits et grands, chacun court après moi.
Non, je ne puis, ma sœur, suffire à mon emploi,
Visiter tous les sots : la fatigue est trop grande.
Tant bien que mal pourtant il faut que je me rende
Chez nos auteurs du jour, chez mille beaux esprits
Faisant couplets, quatrains, et bouquets à Chloris,
Petits vers anodins, madrigaux à la glace...
Ma foi, sans vanité, j'y tiens fort bien ma place.

LA RAISON.

Régnez chez ces auteurs : ah ! je vous le permets;

Vous avez le champ libre, on ne m'y voit jamais.

LA RIME.

Vos beaux discours chez eux ne feraient pas fortune;
Peut-être pourriez-vous leur paraître importune.
J'y suis, c'est bien assez ; et moi-même, entre nous,
Je ne suis pas toujours exacte au rendez-vous.
Mais, ma sœur, à présent, que faites-vous?

LA RAISON.

J'ennuie.

LA RIME.

Pourquoi me quittiez-vous? le ciel vous a punie.

LA RAISON.

C'est votre faute, hélas ! Du matin jusqu'au soir,
Lorsque je disais blanc, vous me répondiez noir;
A chaque instant c'étaient nouvelles brouilleries.
Un beau jour, lasse enfin de vos tracasseries,
Je partis, m'exposant aux injures des sots:
Peut-on jamais trop cher acheter le repos !
Vous courûtes le monde en franche aventurière;
Moi, pour vous imiter je me sentis trop fière :
Vous avez fait fortune avec quelques appas;
Mais pour moi je fus sage, et ne réussis pas.

LA RIME.

On vous boude partout, partout je fais merveilles;
Avec un double son je frappe les oreilles,
Et l'on dit que l'oreille est le chemin du cœur.
On vous connaît si peu, que j'en ai vu, ma sœur,
Qui me prenaient pour vous : jugez de la méprise !
Vous plaisez peu sans moi.

LA RAISON.

Sans moi l'on vous méprise.

LA RIME.

Un peu plus de justice et point tant de mépris,
Chère sœur ; comme vous on peut avoir son prix.
Repassons nos défauts, jugeons-nous l'une et l'autre :
Vous me direz mon fait, je vous dirai le vôtre.

LA RAISON.

Parlez, je vous écoute en un calme profond.

LA RIME.

C'est vous qui commencez, je ne vais qu'en second,
C'est l'usage.

LA RAISON.

Eh bien donc, il faut vous satisfaire.
Je parle sans aigreur, écoutez sans colère :
Dans les petits propos vous êtes assez bien,
Mais un peu monotone en un grave entretien.
On dit aussi (peut-être a-t-on voulu médire)
Que trop souvent, ma sœur, vous parlez sans rien dire.
Vous exprimez à peine en vingt mots superflus
Ce que moi je dirais en quatre tout au plus ;
Et votre double son, dans sa chute pareille,
Revient incessamment tyranniser l'oreille :
Ainsi du balancier le bruit assoupissant
A mouvemens égaux frappe l'air gémissant.
Chacun du premier mot prévoit votre pensée ;
On termine aisément la phrase commencée ;
Et cette phrase enfin, dût-elle me braver,
Une fois entamée, il faut bien l'achever ;
Il faut absolument, pour la rendre complète,
Placer à tout hasard votre folle épithète.
Vous faites bien du mal, et sans vous en douter.

LA RIME.

Avez-vous dit, ma sœur? voulez-vous m'écouter?
Vous avez l'air sévère, et même un peu farouche:
Ce n'est que pour gronder que vous ouvrez la bouche.
Vous parlez sèchement, avec austérité,
Et ce n'est point ainsi que plaît la vérité.
Vous êtes prude au moins: ce ton philosophique
Est fort beau, mais peut-être un peu soporifique.
Lorsqu'elle fait bâiller, la raison même a tort:
Que servent vos sermons? Entend-on quand on dort?
N'est-il que des pavots à cueillir sur vos traces?
Un vieux sage l'a dit: sacrifiez aux Graces.

LA RAISON.

Vos utiles conseils, ma sœur, seront suivis.

LA RIME.

Moi, je veux profiter un jour de vos avis,
Et ma reconnaissance...

LA RAISON.

Oh! comptez sur la mienne.

(Après un silence.)

Malgré tous vos défauts, il faut que j'en convienne,
Je vous aimais pourtant comme une tendre sœur.

LA RIME.

Ah! je vous chérissais aussi de tout mon cœur.

LA RAISON.

Souvent je vous ai vue, avec art balancée,
Dans les bornes du vers resserrer ma pensée,
Et dans le souvenir imprimer mes discours.

LA RIME.

Votre discernement m'était d'un grand secours.

LA RAISON.

Par vous mon moindre mot, prenant quelque importance,
Passait de bouche en bouche, et devenait sentence.

LA RIME.

Graces à la vigueur que chacun vous connaît,
On souffrait ma faiblesse, et l'on me pardonnait.

LA RAISON.

M'en croirez-vous, ma sœur? oublions des vétilles.
Le trouble fit toujours le malheur des familles.
Sans la bonne union point de prospérité.

LA RIME.

Si nous rétablissions notre communauté!
Si nous faisions dresser contrat en bonne forme!

LA RAISON.

Votre avis est fort sage: aussi je m'y conforme.

LA RIME.

Eh bien, suivez-moi donc, ma sœur, sans plus tarder,
Allons chercher quelqu'un qui nous puisse accorder.

PLAISIR ET PEINE.

En même temps Plaisir et Peine
Naquirent au divin séjour :
De Cythère l'aimable reine
A ces jumeaux donna le jour.
Le dieu qui lance le tonnerre
Leur départit des attributs :
Il donna des ailes au frère
Pour la sœur il n'en resta plus.

« Qui me conduira sur la terre,
Dit-elle au monarque des dieux,
Moi, qui ne puis, comme mon frère,
Franchir l'espace radieux ? »
Il répond : « Bannis tes alarmes,
Descends sur l'aile du Plaisir ;
Les blessures que font tes armes,
Il prendra soin de les guérir. »

Voilà donc que Peine et son frère
Viennent nous imposer des lois ;
Sitôt qu'ils ont touché la terre,
Ils font usage de leurs droits.
Peine avec soin cachait son arme
Sous l'aile de son protecteur :

12.

Quand l'une arrachait une larme,
L'autre accordait une faveur.

Et du Plaisir quittant les ailes,
Peine veut seule voyager,
Plaisir est caressé des belles,
Peine... aucun ne veut s'en charger.
Elle vient, malgré sa colère,
Le reprendre pour conducteur,
Et celui qui loge le frère
Doit avec lui loger la sœur.

A M. DE PARNY,

EN LUI ENVOYANT LE POÈME DE L'AMOUR MATERNEL.

A TOI ! très-aimable païen,
Demi-sacré, demi-profane ;
Bon poète, mauvais chrétien,
Qu'Apollon sauve, et que Dieu damne !
Chante Satan et Belzébut,
Caresse l'Amour et sa mère ;
A la Vertu, matrone austère,
Je consacre un chaste tribut.
Mes vers n'ont rien qui scandalise :
Dans l'oratoire de Vénus
On répète tes *oremus* ;
Tu plaisantes, je moralise.
Nous avons chacun notre emploi ;
Ainsi, dans la même famille,
J'édifîrai la mère, et toi
Tu feras soupirer la fille.
Tu célèbres la volupté,
Moi, la tendresse maternelle :
Ma part est la vie éternelle,
La tienne, l'immortalité.

LE CHOIX DE DIANE.

Vénus à Diane en colère
Enleva le bel Adonis:
Trop jeune encore pour la mère,
Il devint compagnon du fils.

Cet enfant, cher à la déesse,
Ressemblait au sien traits pour traits;
Même âge, même air de simplesse:
C'était l'Amour, aux ailes près.

Un jour, dans un sombre bocage,
Diane errant, son arc en main,
Près de Vénus sous le feuillage
Voit bondir le couple enfantin...

Mais quoi! deux ailes sont écloses,
Et soudain Vénus a deux fils:
« Choisis, dit-elle, si tu l'oses;
L'un est l'Amour, l'autre Adonis. »

Diane balance: elle est sage,
Elle tremble de s'engager.
Laisser Adonis, quel dommage!
Mais prendre l'Amour, quel danger!

Le rusé, feignant l'innocence,
A la faveur du demi-jour,
Trompa Diane et sa prudence :
Elle choisit, et prit l'Amour.

Adieu projets, adieu sagesse !
L'Amour est déjà dans son cœur.
A cette erreur de la déesse
Endymion dut son bonheur.

LA FAUVETTE.

Dans les bois l'amoureux Myrtil
Avait pris Fauvette légère :
« Aimable oiseau, lui disait-il,
Je te destine à ma bergère.
Pour prix du don que j'aurai fait,
Que de baisers !... Si ma Lucette
M'en donne deux pour un bouquet,
J'en aurai dix pour la Fauvette. »

La Fauvette dans le vallon
A laissé son ami fidèle,
Et fait tant que de sa prison
Elle s'échappe à tire-d'aile.
« Ah ! dit le berger désolé,
Adieu les baisers de Lucette !
Tout mon bonheur s'est envolé
Sur les ailes de la Fauvette. »

Myrtil retourne au bois voisin,
Pleurant la perte qu'il a faite ;
Soit par hasard, soit à dessein,
Dans le bois se trouvait Lucette.
Sensible à ce gage de foi,
Elle sortit de sa retraite,
En lui disant : « Console-toi,
Tu n'as perdu que la Fauvette. »

A MADAME ***,

QUI M'ENGAGEAIT A LUI LIRE UN DISCOURS EN VERS

SUR

L'INDÉPENDANCE DE L'HOMME DE LETTRES.

Après le bien qu'en mes vers j'ai chanté,
Il est encore une autre *indépendance*,
Que l'on ne peut, quoi qu'on ait de prudence,
Garder long-temps auprès de la beauté.
Aussi j'éprouve une terreur profonde :
En ces momens solitaires et doux,
Lire en secret la première avec vous,
C'est, je le sens, exposer la seconde.

LA RÉSOLUTION.

« D'AIMER d'amour ne ferai la folie.
Douce amitié vaut mieux qu'amour léger.
Las ! tôt ou tard un amant nous oublie,
Mais un ami jamais ne peut changer.

Ainsi chantait la jeune et tendre Laure.
Lysis l'entend sans se décourager :
Espoir d'amour vient lui sourire encore,
Car Laure est femme, et Laure peut changer.

D'amitié simple empruntant le langage,
Sous l'innocence il cacha le danger ;
Baiser d'amour d'amitié fut le gage :
Plus ne restait que les noms à changer.

VERS
ÉCRITS SUR L'ALBUM DE MADAME ***,
A SON DÉPART.

Sous les regards de Lutèce enchantée,
Elle brillait, la reine du printemps!
Un jour, hélas! elle fut transplantée,
Et nos bosquets la pleurèrent long-temps.
Mais de la fleur il reste quelque chose;
Son doux parfum charme encor ce séjour,
Et tout cœur tendre aux lieux où fut la rose
Ne peut passer sans y rêver d'amour.

LA LOI DE NATURE.

Dans ces bois, Lise en vain me jure
Qu'elle m'aimera constamment:
O bonheur! ta douce imposture
N'est que le rêve d'un moment;
Et, comme aux lois du changement
Tout est soumis dans la nature,
Ces bois changeront de verdure,
Et Lise changera d'amant.

ÉPITAPHE DE***.

Ici dort une amante à son amant ravie :
Le ciel vers lui la rappela.
Graces, vertus, jeunesse, et mon cœur, et ma vie,
Tout est là.

ÉPITAPHE D'UN ENFANT.

Sous ce champêtre monument
Repose une fille encor chère,
Elle n'a vécu qu'un moment :
Plaignez sa mère.

DIZAINS ET HUITAINS.

J'ai réuni sous ce titre quelques pièces du même rhythme et de la même étendue. Ce genre de petit poëme, d'un tour aimable, a le mérite d'encadrer avec précision une idée gracieuse ou piquante. J'ai cherché à m'y rapprocher de l'épigramme des anciens, qui renferme presque toujours un sentiment délicat ou une pensée ingénieuse, et qui empruntait souvent le voile léger de l'allégorie. On reconnaîtra plusieurs imitations.

DIZAINS ET HUITAINS.

PLAISIR ET BONHEUR.

Naïf encor, quand d'amour ce vint l'âge,
Je rencontrai deux jumeaux sous l'ombrage :
L'un se nommait Bonheur, l'autre Plaisir.
Plaisir entre eux m'ordonna de choisir ;
Je le choisis : je ne vis pas son aile.
Il s'envola cet aimable infidèle !
Bonheur me dit : « Tu me reconnaîtras
« Une autre fois ; ton erreur est commune :
« Mais va, Bonheur n'eut jamais de rancune ;
« Près de Zulmé tu me retrouveras.

LE CHOIX DU PLUS TENDRE.

Trois pastoureaux se racontaient leurs goûts
Sur le baiser. Lubin, d'un ton folâtre :
« Pour moi, la bouche est ce que j'idolâtre ;
C'est du baiser le trône le plus doux,
J'en fais l'aveu. — Sein de rose et d'albâtre,
Disait Myrtil, a pour moi plus d'appas.
— Moi, j'aime mieux, dit à son tour Lycas,
Simple baiser sur la main que j'adore ;
Car c'est, hélas ! de tous ceux que j'implore,
Le seul qu'Églé ne me refuse pas. »

LA POMME.

Le Créateur, pour rappeler à l'homme
Ce qui perdit le pauvre genre humain,
Faisant deux parts de la fatale pomme,
Où vous voyez l'appliqua de sa main.
Pomme d'amour que le désir soulève,
Fruit tentateur dont nos yeux sont ravis,
Sur votre sein, filles aimables d'Ève,
Du bon Adam séduit encor les fils.

L'OISELEUR.

Un oiseleur, timide jouvenceau,
Allait guettant les hôtes du bocage.
Il en vit un perché sur un ormeau,
Beau, mais trompeur; séduisant, mais volage:
C'était l'Amour. Il s'enfuit. Quel dommage!
Le jouvenceau va conter sa douleur
Au vieux berger: « Mon enfant, dit le sage,
Ce bel oiseau n'est qu'oiseau de passage;
Il reviendra bientôt, pour ton malheur!
Et c'est l'oiseau qui prendra l'oiseleur. »

LA VÉRITÉ.

Fille du ciel, une vierge inconnue,
Timide et chaste, et pourtant toujours nue,
A notre encens: Vérité, c'est son nom.
Chacun poursuit cette belle ingénue;
De temps en temps on croit la saisir... non,
Telle faveur n'est jamais obtenue:
Et les amans de cette autre Junon,
Comme Ixion n'embrassent que la nue.

LA PRÉFÉRENCE.

Pour ses méfaits et certain stratagême,
Avec l'Olympe Amour était brouillé :
Des attributs de son pouvoir suprême
En plein conseil Amour fut dépouillé.
Vénus supplie, et Jupiter compose :
« Eh bien, dit-il, parmi ses attributs
Il peut choisir ; mais, de crainte d'abus,
D'un seulement je permets qu'il dispose. »
Que reprit-il ? ses ailes ? son flambeau ?
Son carquois ? Non : il reprit son bandeau.

LE FLEUVE D'OUBLI.

Onde fâcheuse, onde malavisée,
Dont le murmure assoupit l'Élysée,
Et qui, sans choix, engloutis dans tes eaux
Le souvenir et des biens et des maux,
Retire-toi ; ta faveur inhumaine
Ne sera point l'objet de mon désir ;
Et je renonce à l'oubli de la peine
Qu'il faut payer par l'oubli du plaisir.

LA TENDRE INQUIÉTUDE.

Flambeau des nuits ! ta clarté douce et pure
Brillait aux cieux, plus belle qu'un beau jour :
Tout reposait dans toute la nature ;
Laure et Delmon veillaient seuls pour l'amour.
Delmon disait : « Par cet astre, je jure
De t'adorer, de n'adorer que toi.
— Ah ! s'écria Laure pleine d'effroi,
N'atteste point sa lumière infidèle ;
Du changement elle subit la loi...
Si ton amour allait changer comme elle ! »

LE PHÉNIX ET LA COLOMBE.

Sur le bûcher je consume mon être.
— Un feu plus doux me consume à mon tour.
— Je ne meurs pas, ou je meurs pour renaître.
— Je vis bien moins, mais je vis pour l'amour.
— Jupiter m'aime. — Et Vénus me caresse.
— Ma dignité... — Vaut-elle mon bonheur ?
— Je suis au monde unique en mon espèce.
— Pauvre immortel ! je vous plains de bon cœur.

SERMENS D'AMOUR.

POURQUOI faut-il, innocente Zulma,
Qu'amant heureux devienne amant volage?
Le tien te fuit : l'amour qui l'enflamma
S'en est allé plus léger qu'un nuage.
De son bonheur quand l'ingrat fut certain,
A ses regards tu cessas d'être belle.
Il te jurait une ardeur éternelle...
L'éternité ne dura qu'un matin.

LES QUATRE AGES DE LA FEMME.

QUATRE bijoux sont le présent fidèle
Dont Providence a doté chaque belle
Pour signaler sa bienvenue au jour :
Boîte aux bonbons se montre la première ;
Un peu plus tard, boîte aux billets d'amour ;
Puis, boîte au rouge, adroite auxiliaire.
Mais l'âge vient : quand beauté douairière
A renvoyé son miroir à Vénus,
Non sans regrets, sa tendresse dernière
S'ensevelit dans la boîte aux *agnus*.

LA DÉFAITE.

Pour divertir le céleste séjour,
De son amant Cythérée, un beau jour,
Prit et l'armure et la marche hardie.
Pallas rougit, croit qu'on la parodie,
Offre cartel à la mère d'Amour,
Et veut aux dieux donner la tragédie.
Cyprine alors en ces mots l'éluda :
« Oubliez-vous votre déconvenue?
Dans notre lutte au pied du mont Ida,
Je vous vainquis, et pourtant j'étais nue. »

L'AMOUR LABOUREUR.

On dit qu'un jour le dieu par qui l'on aime,
Las à la fin de nuire et de blesser,
Devers Paphos se mêla d'exercer
L'art bienfaisant qu'inventa Triptolème :
« O Jupiter, dit-il, dans ce sillon
Qu'un germe heureux croisse et se développe,
Ou cette main soumet à l'aiguillon
Le blanc taureau qui séduisit Europe. »

LA FEMME.

Douce monnaie, un tant soit peu légère,
Marquée au coin des volages amours,
C'est aux comptoirs de Gnide et de Cythère.
Que le Plaisir l'échange tous les jours.
En son commerce elle est d'un grand usage.
Quoiqu'à l'or pur petit grain d'alliage
Toujours s'y mêle, on la reçoit toujours :
De mains en mains constamment elle passe,
Et parmi nous ne cesse d'avoir cours
Que lorsqu'enfin son empreinte s'efface.

LA DIFFÉRENCE.

Comme Diane Amour a ses chasseurs :
Ce point diffère entre la double armée,
Que l'une attend sous la verte ramée
Les jeunes daims, l'autre les jeunes cœurs.
Chasseur adroit que chez Diane on prise
Au son du cor proclame ses exploits :
En ses filets quand la proie est surprise,
De son triomphe il étourdit les bois ;
Mais, quand la sienne est réduite aux abois,
Chasseur d'Amour ne doit sonner la prise.

L'AMOUR NAUTONNIER.

Minerve au loin fit sur terre un voyage,
Eut froid accueil, car elle ennuyait fort.
Voilà qu'un soir (c'était un soir d'orage)
Fleuve agité l'arrête à son passage.
Un nautonnier s'offre à la mettre à bord:
Mais ce pilote est l'ami du naufrage;
Et le fripon, riant de son ouvrage,
Fait échouer Minerve tout d'abord.

LA MARCHANDE D'AMOURS
ET LE JEUNE PASSANT.

— Venez, passant; que je vous accommode.
Achetez-moi de ces oiseaux si doux
Qu'on nomme *Amours*. Voici l'Amour jaloux,
L'Amour timide. — Ils ont passé de mode.
— L'Amour grondeur. — Je le laisse aux époux.
— L'Amour paisible. — Il n'est pas de mon âge.
— L'Amour heureux. — Jour et nuit il s'endort.
Mais, dites-moi, n'auriez-vous point en cage
L'Amour constant? — De vieillesse il est mort.
— Sauve qui peut! je prends l'Amour volage.

VÉNUS PUNIE.

« Ainsi toujours pour tendre vos filets
Quitterez-vous le radieux palais?
Disait naguère Aphrodite à Diane.
—Pour mes filets, quoi! Vénus me condamne!
Vulcain aussi tendit un jour les siens:
Nos passe-temps sont de même nature;
Mais votre époux, ma belle, j'en conviens,
Plus fin que moi, fit meilleure capture. »

LA FANTAISIE.

Plaisir un jour, échappé de Cythère,
Courait les champs: ce petit volontaire,
Vrai papillon difficile à saisir,
De tous les dieux est le moins sédentaire.
En son absence, Inconstance et Désir,
Dans les bosquets se trouvant de loisir,
Burent ensemble amoureuse ambroisie.
Il en naquit nouvelle déité,
Vive et légère, aimable enfant gâté:
Beauté l'adore: elle a nom *Fantaisie*.

LES ABEILLES D'AMOUR.

Volage essaim, les abeilles de Gnide,
Dans les bosquets de ce riant séjour,
Vont composant un miel doux, mais perfide,
Et qui jamais ne se garde qu'un jour.
Fleur de souci, d'amertume arrosée,
Est le nectar de ces filles du ciel,
Et trop souvent, pour détremper leur miel,
Pleurs douloureux leur servent de rosée.

BALLADES.

La ballade, telle qu'on la chante encore dans les montagnes d'Écosse, n'a, comme l'on sait, aucun rapport avec les *ballades* que Marot *fit fleurir*.

Cette sorte de composition, si connue des peuples du Nord, semble parmi nous tout-à-fait abandonnée; on la retrouve à peine dans un petit nombre de nos anciennes romances. Pourquoi ne pas tenter de rajeunir quelques genres vieillis, quand ils ont de la grace et du charme? Sommes-nous trop riches, et trop variés?

BALLADES.

LA FIANCÉE.

Le soir brunissait la clairière ;
L'oiseau se taisait dans les bois ;
Et la cloche de la prière
Tintait pour la dernière fois.
Au sein de la forêt obscure,
Seul et perdu loin du sentier,
J'errais encore à l'aventure,
N'entendant plus dans la nature
Que le pas de mon destrier.

Quand soudain s'offrit à ma vue
Une bergère du coteau :
« Quelle est, lui dis-je, l'avenue
Qui peut ramener au château ?
— Suivez le long de la fougère,
A la gauche du coudrier. »
Elle était jeune, la bergère :
Sa voix était douce et légère ;
Et j'arrêtai mon destrier.

« Mais toi, pastourelle, à cette heure
Où vas-tu? Le ciel est si noir!
Reste un moment; vers ta demeure
Je te reconduirai ce soir.
A mes côtés, viens prendre place
Sous la feuille du coudrier.
Qu'auprès de toi je m'y délasse,
Et qu'à ses rameaux j'entrelace
Les rênes de mon destrier.

— Oh! non pas, je suis fiancée:
Dans huit jours Roch m'épousera. »
Et sa main dans ma main pressée
Tout doucement se retira.
« Pauvre Lise! poursuivit-elle.
— Je veux, lui dis-je, me prier
Aux noces de la pastourelle,
Et diriger vers la chapelle
La course de mon destrier.

— Venez, repartit la bergère;
Mais vous me plaindrez. — Et pourquoi?
— J'avais un tendre ami... Son père
Lui défend de songer à moi.
— De tes jours, triste pastourelle,
Que ce jour n'est-il le dernier! »
Je plaignis sa peine cruelle,
Et, pensif, je m'éloignai d'elle,
Ralentissant mon destrier.

Au chaste rendez-vous fidèle,
Je reviens le huitième jour,
Portant à l'épouse nouvelle
La croix d'or, présent du retour.
« Où trouver Lise la bergère?
Dis-je à l'ermite hospitalier,
— Pas bien loin, dit le solitaire,
Pas bien loin. — Où donc? — Sous la terre
Que foule votre destrier. »

LE FESTIN DE LA CHATELAINE.

« Patre, dis-moi, qui réside en l'enceinte
De ce manoir dont si haute est la tour?
Parlait ainsi, venant de Terre-Sainte
Le bel Yvain, chevalier troubadour.
« Est-ce manoir à sire de Ravenne?
— Bien vous échoit, dit le pâtre en riant,
Car au châtel n'est que la châtelaine;
Le châtelain voyage en Orient. »
Yvain répond : « N'ai qu'Hermose en idée.
Foi fut promise et foi sera gardée :
Belle à miracle aurait de moi souci,
Que, refusant, lui dirais : Grand merci! »

Cor va sonnant : haut pont-levis s'abaisse :
Yvain d'abord introduit par le nain,
Présenté fut à la belle maîtresse.
« — Hermose ! ô ciel ! — Yvain ! mon cher Yvain !...
De ton trépas nouvelle trop certaine
Conclut hymen qui pour moi fut tourment;
Mais, doux ami, du sire de Ravenne
Femme ne suis que de nom seulement.
A ton penser fidèle suis restée :
Vierge candide étais quand m'as quittée;
Ciel m'est témoin que suis encore ainsi. »
Pour lors Yvain s'écria : Grand merci!

Heure s'écoule, et festin se dispose ;
Pompeux était comme festin royal.
Sur siége d'or, établi près d'Hermose,
D'amour brûlait desireux commensal.
« Temps n'est venu, dit tendrement la dame :
Dès que beffroi va tinter *Angelus*,
A toi serai, chère ame de mon ame,
A toi serai ; ne m'en défendrai plus.
Veux boire avant coupe dont le breuvage
Prévient remords, et tristesse soulage... »
Yvain répond : « J'entends... Vais boire aussi,
Vais boire à toi ; me diras : Grand merci ! »

Et, de ses mains prenant coupe odorante,
Comme elle Yvain but vermeille liqueur ;
Puis noir brouillard couvrit sa vue errante,
Puis tout à coup froid passa dans son cœur.
De son Hermose ainsi défaillait l'ame ;
Elle sourit, et dit, non sans effort :
« T'avisais bien, Yvain, que tel dictame
Calmait douleur et prévenait remord.
A mon époux, à toi mourrai fidèle. »
Chaste baiser lors est donné par elle ;
Fut le premier, fut le dernier aussi.
Mort leur advint, et dirent : Grand merci !

L'ORPHELIN[1].

Un printemps, dans Ermenonville,
Près de la tombe où fut Rousseau,
Vers les bords du lac immobile
J'aperçus un autre tombeau.
Sur la pierre attachant ma vue,
A l'ombre du vert peuplier,
Je lus cette histoire inconnue,
Que mon cœur ne peut oublier :

« Alors que du sein de sa mère
L'enfant de Rousseau fut ravi,
Un billet, scellé par un père,
De ces tristes mots fut suivi :
« Sa naissance est infortunée ;
« Ce billet doit la découvrir,
« Le jour de sa vingtième année ;
« Et puisse-t-on ne pas l'ouvrir ! »

Afin d'échapper à lui-même,
Rousseau cherche à tromper son cœur ;

1. Un tombeau inconnu, trouvé à Ermenonville, et la découverte d'un prétendu fils de Rousseau, ont attiré quelques instans l'attention. Et rattachant l'une à l'autre ces deux circonstances, j'ai cherché à les rendre plus intéressantes.

Par cet ingénieux blasphème,
Il s'applaudit de son erreur :
« Enfant ! j'ai dû te méconnaître.
« Ils sont nombreux les fils ingrats !
« Je t'épargne un crime peut-être,
« En te rejetant de mes bras.

« Tout ce que j'aimais m'abandonne;
« Toi-même aurais pu me trahir.
« Pour prix du jour que je te donne,
« Ils te diraient de me haïr.
« Tu ne maudiras que ma cendre. »
Et lorsque l'éternel sommeil
Sur sa paupière allait descendre,
Il ne chercha que le soleil.

Mais enfin du billet sinistre
Quand le temps vint briser le sceau,
Des autels le pieux ministre
Lut : « Émile, fils de Rousseau. »
De son sort il fallut instruire
L'orphelin, que depuis, dit-on,
Jamais on ne revit sourire...
Malheureux ! il savait son nom.

« De la demeure hospitalière
Gardant le simple habit de lin,
Il dit : « J'irai chercher mon père ;
Trop long-temps je fus orphelin. »
Et sous les peupliers paisibles
Cherchant qui put l'abandonner,

Sur ces dépouilles insensibles
Il pleura : c'était pardonner !

« Je l'entrevis ce jeune Émile !
Parcourant d'un pas inquiet
Cette solitude tranquille,
Devant les hommes il fuyait.
Une longue mélancolie
Consuma lentement son cœur :
Souvent il relisait *Julie* ;
Souvent il la nommait sa sœur.

« Si la pervenche solitaire
Se présentait sur son chemin,
Il disait : « O fleur de mon père !
« Viens reposer contre mon sein. »
Se levant, sitôt que dans l'ombre
Paraissait l'aube au front vermeil,
Il répétait d'une voix sombre :
« Et moi, j'aime aussi le soleil. »

« Un jour, plus matinal encore,
Près de son père il vint s'asseoir :
Tel il s'assit avant l'aurore,
Tel on le retrouva le soir.
Sur la tombe où dorment ses cendres
On lit ces mots presque effacés :
« Arrêtez-vous ici, cœurs tendres !
« Mortels indifférens, passez. »

LA FEUILLE DU CHÊNE[1].

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Je vous dirai l'histoire qu'autrefois,
En revenant de la cité prochaine,
Mon père, un soir, me conta dans les bois :
(O mes amis, que Dieu vous garde un père !
Le mien n'est plus.) — De la terre étrangère,
Seul dans la nuit, et pâle de frayeur,
S'en revenait un riche voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Un meurtrier sort du taillis voisin.
O voyageur ! ta perte est trop certaine ;
Ta femme est veuve et ton fils orphelin.
« Traître, a-t-il dit, nous sommes seuls dans l'ombre,
Mais près de nous vois-tu ce chêne sombre ?
Il est témoin : au tribunal vengeur
Il redira la mort du voyageur ! »

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

1. Cette aventure rappelle un conte ancien, sur les grues qui firent reconnaître le meurtrier du poète Ibicus.

Le meurtrier dépouilla l'inconnu ;
Il emporta dans sa maison lointaine
Cet or sanglant, par le crime obtenu.
Près d'une épouse industrieuse et sage,
Il oublia le chêne et son feuillage ;
Et seulement, une fois, la rougeur
Couvrit ses traits, au nom du voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Un jour enfin, assis tranquillement
Sous la ramée, au bord d'une fontaine,
Il s'abreuvait d'un laitage écumant.
Soudain le vent fraîchit ; avant l'automne,
Au sein des airs la feuille tourbillonne ;
Sur le laitage elle tombe... O terreur !
C'était ta feuille, arbre du voyageur !

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Le meurtrier devint pâle et tremblant ;
La verte feuille et la claire fontaine,
Et le lait pur, tout lui parut sanglant.
Il se trahit, on l'écoute, on l'enchaîne ;
Devant le juge en tumulte on l'entraîne ;
Tout se révèle, et l'échafaud vengeur
Apaise enfin le sang du voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

HARALD

AUX LONGS CHEVEUX.

DANS la Norwège, Harald aux longs cheveux
S'en revenait de la côte africaine.
Du haut des monts, une flèche soudaine
Vint en sifflant percer son bras nerveux,
Près du torrent où la fille étrangère
Pleurait, assise au tombeau de sa mère.

La vierge en pleurs d'Harald aux longs cheveux
Entend le cri, s'approche et le rassure;
L'eau du torrent a lavé sa blessure;
Un baume utile est offert à ses vœux:
« Noble inconnu, dit la fille étrangère,
Reposez-vous au tombeau de ma mère.

« Beauté charmante! Harald aux longs cheveux
Est las enfin de servir une ingrate;
Je veux braver la fille du Sarmate:
Pars avec moi, je comblerai tes vœux;
Dans mon palais régnera l'étrangère,
Oui; je le jure au tombeau de sa mère. »

Elle répond: « Harald aux longs cheveux!

Sans t'avoir vu j'aimais déjà ta gloire.
Tes traits long-temps vivront dans ma mémoire :
Mais mon vieux père est assez malheureux...
Dans ton pays, ajouta l'étrangère,
Puis-je emporter le tombeau de ma mère ! »

Non sans douleur, Harald aux longs cheveux
Se sépara de la beauté plaintive ;
Et ses soupirs se perdaient sur la rive,
Mêlés au bruit du torrent écumeux.
Il disparut ; et la fille étrangère
Vint se rasseoir au tombeau de sa mère.

Depuis ce jour, d'Harald aux longs cheveux
Au fond du cœur elle garda l'image.
Elle séchait ainsi qu'un vert feuillage
Touché, la nuit, par le souffle orageux
Il fut un soir où la fille étrangère
Ne revint plus du tombeau de sa mère !

LA BACHELETTE.

Au temps passé, l'innocente Loïse
Du beau Vindal s'enamoura, dit-on.
Vindal en guerre était plein de franchise,
Mais en amour cauteleux et félon.

Heureux à peine, il lui dit : « Bachelette,
Vais dans Beaucaire à superbe tournoi :
Tôt reviendrai te rapporter aigrette
De chevaliers désarçonnés par moi. »

Il dit, revêt son armure luisante,
Prend son épée, et sa lance, et son cor ;
Loïse en pleurs pour gage lui présente
L'écharpe blanche, et les bracelets d'or.

Il part. Bientôt dans le bois solitaire
Il rencontra, sur un blanc palefroi,
La belle Irène, en chemin pour Beaucaire ;
Et dans son cœur il sentit doux émoi.

« Heur vous advienne, aimable voyageuse !
Dit-il alors, retenant son coursier.
Feuillage est sombre, et nuée orageuse ;
S'il vous complaît, serai votre écuyer.

— Oui bien, répond la cavalière émue ;
Mais vais sans doute avec trop de lenteur.
— Vais lentement aussi, belle inconnue,
Car, depuis peu, suis blessé vers le cœur.

— Blessé ! répond l'aventureuse dame :
Ciel m'est témoin, voudrais vous secourir.
— Ne tient qu'à vous ; possédez vrai dictame ;
Qui m'a blessé bien saurait me guérir. »

A ce propos, détournant son visage,
Rougit la dame, ou feignit de rougir ;
Et du parler tous deux perdant l'usage,
De temps en temps étouffaient un soupir.

A quelques pas, la jeune Violette
Suivait sa dame, et rêvant s'en allait,
Non sans redire, en chevauchant seulette :
« Que l'étranger n'a-t-il page ou varlet ! »

Nuit déjà close, à Beaucaire ils entrèrent ;
Mais, ne logeant dans le même manoir,
Bien à regret, las ! ils se séparèrent,
Et tendrement se dirent : « Au revoir ! »

Le lendemain, quand s'ouvrit la carrière,
Irène, auprès de ses nobles parens,
Riche d'atours, non loin de la barrière,
Pour le tournoi prit place aux premiers rangs.

Du fier Vindal le triomphe s'apprête ;

De l'espérance il a pris la couleur :
Victorieux, aux pieds de sa conquête
Il vient poser le prix de la valeur.

Puis, à voix basse, il dit : « Vindal réclame
Prix plus charmant, couronne de vainqueur.
Onc ne saurai-je où fleurit vrai dictame
Que réservez à blessure du cœur ?

—Beau paladin, tôt le saurez, » dit-elle.
Et revenant, le soir, au vieux château,
Sur son passage, au pied de la tourelle,
Elle aperçut modeste jouvenceau.

« Noble beauté, dit-il avec simplesse,
Recevez-moi comme page ou varlet ;
Pour vous servir aurai zèle et prestesse,
Et de grand cœur aimerai qui vous plaît.

— Ce soir, ami, porteras ma livrée.
Suis libérale à qui bien m'a servi. »
Le jouvenceau fait dès-lors son entrée,
Et Violette en a le cœur ravi.

Se rajustant, tout bas elle répète :
« Ciel est propice à dévote oraison,
Au revenir plus ne serai seulette,
Voyage est court avec beau compagnon.

—Çà, dit Irène, es-tu discret, mon page ?
— C'est loi d'honneur, et devoir de féal,

— Veux bien t'en croire, et te donne message
Pour chevalier qui porte nom Vindal.

Dire lui faut qu'à minuit vrai dictame
Devers la tour doit fleurir ; puis encor
Que, de sa part, Irène lui réclame
Echarpe blanche avec bracelets d'or. »

Le page alors va remplir son message.
Vindal troublé ne le reconnut pas.
Morne et pensif, s'en retournait le page,
Quand une fleur s'offrit devant ses pas.

Pauvre Loïse ! hélas ! la fleur fatale
Dans ta pensée a déjà son emploi ;
Et cependant ton altière rivale
Attend le page, et ce page c'est toi.

Pour abréger sa trop longue veillée,
L'heureux Vindal monta son coursier noir,
Et parcourut la lande dépouillée,
En écoutant l'horloge du manoir.

La blanche lune argentait la fougère,
Quand douze fois le sombre airain sonna.
Vindal, plus prompt que la flèche légère,
Volait... Soudain son coursier frissonna.

Sous l'éperon qui l'attaque et le presse
Il se défend ; l'œil et l'oreille au guet,
Les crins au vent, il recule, il se dresse,

Et l'air frémit de son souffle inquiet.

« Quoi ! dit son maître : ô mon fidèle Ébène,
Qu'ai vu cent fois dans le sentier d'honneur
Sans tressaillir braver lance inhumaine,
En frissonnant me conduis au bonheur ! »

D'un saut léger Vindal touche l'arène,
Gagne la tour, regarde fixement...
Et devant lui voit le page d'Irène,
Sur le gazon, couché sans mouvement.

Incline-toi vers sa bouche muette,
Amant d'Irène ! approche, approche encor.
Reconnais-tu la douce bachelette,
L'écharpe blanche et les bracelets d'or?

Il s'étendit sur la terre sauvage,
Et d'un frisson tout son corps fut transi.
Il dit trois fois : « Tu dors long-temps, beau page ! »
Au point du jour, Vindal dormait aussi.

ROMANCES.

ROMANCES.

LE PREMIER BARON CHRÉTIEN.

Au temps passé, la jeune Aldine
Était un miracle d'Amour :
Chevaliers de haute origine
A l'envi lui faisaient la cour.
Il en est un à qui tout cède :
De la croix il fut le soutien.

Que Dieu soit en aide
Au premier baron chrétien !

Il n'est plus au printemps de l'âge ;
Mais ses honorables travaux
Lui font obtenir l'avantage
Sur ses plus aimables rivaux.
L'un d'eux que la fureur possède
Lui dispute un si doux lien.

Que Dieu soit en aide
Au premier baron chrétien !

Cependant le combat s'apprête :
Dans le préau, les deux guerriers,
La lance au poing, le casque en tête,
Montent leurs brillans destriers.
Au premier choc le baron cède ;
Il perd l'étrier, son soutien...

Dieu n'est plus en aide
Au premier baron chrétien.

Du baron ramassant la lance,
Un page, instruit à ses leçons,
Sur le coursier soudain s'élance,
Et s'affermit dans les arçons.
« En rien, dit-il, je ne te cède,
Chevalier ! mon nom vaut le tien ;

Et je viens à l'aide
Du premier baron chrétien. »

Du jeune page la victoire
Couronne la vaillante ardeur,
Et le baron, couvert de gloire,
Triómphe par ambassadeur.
En vain l'indulgence intercède ;
Aldine s'aperçoit fort bien

Qu'il faut un peu d'aide
Au premier baron chrétien.

Eh ! qu'importe ! En dépit de l'âge,

Le baron a fixé son choix :
« Il est vaillant ce jeune page !
Se disait-elle toutefois ;
Trop heureux celui qui possède
Un aussi fidèle soutien :

Dieu le laisse en aide
Au premier baron chrétien ! »

Déjà le son de la guitare
Se mêle au chant du ménestrel ;
Déjà le temple se prépare :
Les deux époux sont à l'autel.
Le page que l'amour possède
Disait à part : « Je voudrais bien

Revenir à l'aide
Du premier baron chrétien. »

Il s'accomplit, le vœu du page :
Le baron partit un beau jour
Pour un lointain pélerinage,
Et l'hymen fit place à l'amour.
Aldine est sage : mais tout cède
A l'espoir d'un tendre lien ;

Page fut en aide
Au premier baron chrétien.

LE REFRAIN DU VIEUX TEMPS,

OU

L'ADIEU DE LA JOUVENCELLE.

Il faut partir; l'amour en vain murmure.
En Orient vont flotter nos drapeaux.
Sors à ma voix des langueurs du repos;
Je veux moi-même attacher ton armure.
L'honneur t'appelle; il te répètera:
Fais ce que dois; advienne que pourra!

Grave mon nom sur le fer de ta lance,
Et de ta dame accepte le portrait;
Il est sans art; mais c'est moi trait pour trait:
Art du pinceau vaut moins que ressemblance.
Dans les dangers il te protégera:
Fais ce que dois; advienne que pourra.

Du vieux refrain garde bien souvenance;
C'est le refrain de tout preux chevalier.
Ce cri de guerre était leur bouclier,
Et maintenait leur noble contenance.
Gloire est promise à qui répétera:
Fais ce que dois; advienne que pourra.

Si la beauté de quelque orientale
Te rend jaloux des droits de son sultan,
Contre ton sein posée en talisman,
Que mon image écarte ma rivale.
Reste fidèle à qui te le sera :
Fais ce que dois ; advienne que pourra.

J'appris naguère, aux feuilles d'une rose,
L'art de connaître un infidèle amant ;
Mais j'aime mieux en croire ton serment.
Pour trop savoir, trop souvent l'on s'expose.
A tout hasard ton cœur me restera :
Fais ce que dois ; advienne que pourra.

LE BEAU LOÏS[1].

Aux bords de Seine errait le beau Loïs:
Isis un jour vit sa grace enfantine,
Et lui donna deux bouquets de maïs,
Plus un baiser de sa bouche divine.

A son retour, que fit le beau Loïs?
Naïvement il remit à son père
Les deux bouquets de l'immortelle Isis;
Mais il garda le baiser pour sa mère.

De ces bouquets le père de Loïs
Sema les grains sur le fécond rivage;
Et désormais, savourant le maïs,
L'homme à ses pieds foula le gland sauvage.

Certain Druïde, envieux de Loïs,
A l'innocent qui le nommait son père
Fit expier le don sacré d'Isis,
Et l'immola, sans pitié pour sa mère!

Or, une fleur, pâle comme Loïs,
De son beau sang sur l'heure vint éclore,
Et de son nom prit le doux nom de lis;
Fleur il était, et fleur il est encore.

1. Je dois le sujet de cette pièce à l'auteur de *Paul et Virginie*, et des *Études sur la Nature:* je voudrais aussi lui avoir emprunté le charme de son talent.

LA FLEUR DU SOUVENIR.

On m'a conté qu'en Helvétie,
Louise, une fleur à la main,
Avec Lisbeth, sa douce amie,
Un jour s'était mise en chemin;
« Bon ermite assis sur la pierre,
Disait-elle, dans ta prière
Souviens-toi
De moi. »

Advint qu'en sa route orageuse
Je ne sais quel pressentiment
Troubla la belle voyageuse,
Qui soupira profondément :
« Hélas ! dit-elle à son amie,
Avant toi si je perds la vie,
Souviens-toi
De moi. »

Soudain l'avalanche sauvage
Roule et l'entraîne dans son sein.
Jetant alors sur le rivage
La fleur qu'elle tenait en main :
« Adieu, dit-elle, mon amie ;
Garde bien cette fleur chérie ;
Souviens-toi
De moi. »

Lisbeth veut suivre son amie :
Au trépas elle veut courir ;
Mais on la retient à la vie :
Vivre, ah ! pour elle c'est mourir.
Elle garda la fleur fidèle,
Et, depuis, cette fleur s'appelle :
« *Souviens-toi*
De moi. »

PRIEZ POUR MOI[1].

Dans la solitaire bourgade,
Rêvant à ses maux tristement,
Languissait un pauvre malade
D'un long mal qui va consumant.
Il disait : « Gens de la chaumière,
Voici l'heure de la prière
Et les tintemens du beffroi :
Vous qui priez, priez pour moi. »

Mais quand vous verrez la cascade
Se couvrir de sombres rameaux,
Vous direz : « Le jeune malade
Est délivré de tous ses maux ! »
Lors revenez sur cette rive
Chanter la complainte naïve ;
Et quand tintera le beffroi,
Vous qui priez, priez pour moi.

Quand à la haine, à l'imposture,
J'opposais mes mœurs et le temps,
D'une vie honorable et pure
Le terme approche, je l'attends.

1. Millevoye a composé cette romance à Neuilly, huit jours avant sa mort.

Il fut court mon pélerinage !
Je meurs au printemps de mon âge,
Mais du sort je subis la loi :
Vous qui priez, priez pour moi.

Ma compagne, ma seule amie,
Digne objet d'un constant amour !
Je t'avais consacré ma vie,
Hélas ! et je ne vis qu'un jour.
Plaignez-la, gens de la chaumière,
Lorsqu'à l'heure de la prière
Elle viendra sous le beffroi
Vous dire aussi : « Priez pour moi. »

DIALOGUES

DE LUCIEN.

DIALOGUES
DE LUCIEN.

DIALOGUE PREMIER.

DIOGÈNE, POLLUX.

DIOGÈNE.

Obtenant un congé pour retourner au monde,
Puisque tu dois demain du Styx repasser l'onde,
O Pollux, va trouver mon disciple chéri,
Ménippe le frondeur. Son séjour favori
Est sur le Cranion, à Corinthe, au lycée.
Il écoute en riant la dispute insensée
De ces grammairiens acharnés sur des mots,
De ces rhéteurs pédans, admirés par les sots.
« Ménippe, diras-tu, Diogène t'engage
A venir aux enfers rire encor davantage:
Viens; tu verras les grands abaissés, méconnus,
Les satrapes traités comme des parvenus,
Les rois, qu'on ne distingue, en leur chute profonde,
Qu'aux regrets plus amers des vanités du monde:
Viens; nous pourrons alors faire éclater au mieux
L'inextinguible rire usité chez les dieux. »
Tu voudras bien, Pollux, lui tenir ce langage.

Qu'il songe à se munir, pour le cours du voyage,
De pois chiches ; enfin, qu'il cherche son régal
Dans le souper d'Hécate ou dans un œuf lustral.

POLLUX.

Je n'y manquerai pas : mais d'abord, Diogène,
Retrace-moi ses traits, que je connais à peine.

DIOGÈNE.

Un vieillard au front chauve, au manteau délabré,
Qui, des couleurs d'Iris par lambeaux diapré,
Offre un échantillon de toutes les étoffes.
Il rit des charlatans, voire des philosophes.

POLLUX.

D'achever le portrait épargne-toi le soin.

DIOGÈNE.

Ces philosophes-là d'un conseil ont besoin :
Veux-tu le leur donner de ma part ?

POLLUX.

C'est possible.

DIOGÈNE.

Dis-leur de tempérer leur humeur irascible,
Et qu'ils n'enseignent plus aux jeunes écrivains
Les fades quolibets, les syllogismes vains.
Trop long-temps on a vu leurs obscurs protocoles
D'un labeur puéril fatiguer nos écoles.

POLLUX.

De ma judiciaire ils penseront fort mal.

DIOGÈNE.

Eh ! qu'ils s'en aillent donc au séjour infernal !

POLLUX.

Je leur rapporterai tes paroles expresses.

DIOGÈNE.

Quant aux riches, dis-leur : « Pour doubler vos richesses,
Usuriers sans pudeur, vous tourmentez votre or.
Que vous sert d'amasser un immense trésor?
Une obole suffit pour passer l'onde noire.

POLLUX.

C'est assez ; tu verras que j'ai bonne mémoire.

DIOGÈNE.

Tu diras à Mégille, à ce Corinthien,
Que ses beaux cheveux blonds seront comptés pour rien.
Répète également au nerveux Damoxène
Que, malgré sa fraîcheur, et ses grands yeux d'ébène,
Et son maintien d'athlète, et ses bras vigoureux,
La mort doit le changer en squelette poudreux.

POLLUX.

L'avis est dur.

DIOGÈNE.

Du moins tu peux à la misère
Annoncer de son sort le changement prospère :
Comme dans Sparte, ici tout partage est égal ;
Mais Sparte a bien déchu.

POLLUX.

Ne m'en dis point de mal :
Je défends ma patrie.

DIOGÈNE.

Elle a des lois fort sages.
Ne va pas toutefois oublier tes messages.

DIALOGUE II.

CARON, MERCURE, MENIPPE, CHARMOLÉE, LAMPICHUS, DAMASIAS, CRATON, UN PHILOSOPHE, DIFFÉRENS MORTS.

CARON.

Sachez donc quel péril mon refus vous évite;
Pour vous contenir tous ma barque est trop petite;
Usée, elle fait eau presque de toutes parts.
Voulez-vous chavirer? courez-en les hasards;
Mais, certes, tant de monde, avec ce lourd bagage,
Ne peut à l'autre bord arriver sans naufrage.
Se sauver en nageant sera l'unique espoir;
Encore pour nager faudra-t-il le savoir!

LES MORTS.

Comment faire?

CARON.

Ecoutez : il faut sur ma nacelle
Monter nus. Toi, Mercure, au pied de cette échelle
Veille attentivement, examine-les bien,
Et que de leur bagage ils ne conservent rien.

MERCURE.

Mais quel est celui-ci qui montre tant d'audace?

MÉNIPPE.

Ménippe. Tiens, voilà mon bâton, ma besace;

C'est tout mon luxe : au monde aussi bien j'ai laissé
Mon cynique manteau, de mille trous percé.

MERCURE.

Monte, brave Ménippe, et te place à la poupe.
Assis près du pilote, inspecte cette troupe ;
Maintiens-y l'ordre. Eh, mais ! quel est ce beau garçon ?

CHARMOLÉE.

Mégare est mon pays, Charmolée est mon nom.
On m'aimait, on vantait ma molle chevelure,
Le charme de mes yeux, l'éclat de ma figure.

MERCURE.

Laisse là tes cheveux, ta figure et tes yeux,
Et tes airs féminins... Fort bien, te voilà mieux.
Quel autre mort, vêtu de la pourpre suprême,
Cache son front altier sous l'or du diadême ?

LAMPICHUS.

C'est le roi des Gélons, c'est Lampichus.

MERCURE.

Allons,
Quitte cet appareil, monarque des Gélons.

LAMPICHUS.

Un roi ne va point nu, ce n'est pas la coutume.

MERCURE.

Un roi, non ; mais d'un mort c'est assez le costume.
Ote ces ornemens.

LAMPICHUS.

Tu le veux, j'y souscris.

MERCURE.

C'est peu ; dépouille encor ton orgueil, tes mépris :
S'ils te suivaient, leur poids enfoncerait la barque.

LAMPICHUS.

Que je conserve au moins mon manteau de monarque,
Mon diadême...

MERCURE.

Non; renonce à tout cela.

LAMPICHUS.

J'y consens. Est-ce tout?

MERCURE.

Pas encor. Laisse là
Ton farouche délire et ta rage cruelle.

LAMPICHUS.

Pour le coup, je suis nu.

MERCURE.

Monte, Caron t'appelle.
Comment te nommes-tu, toi, l'homme au corps épais?

DAMASIAS.

Damasias l'athlète.

MERCURE.

Oui, je te reconnais.

DAMASIAS.

Mercure, reçois-moi; je suis nu.

MERCURE.

Tu plaisantes.
Défais-toi de ta graisse et de tes chairs pesantes,
Ou la barque est à fond. Crois-moi, dépose aussi
Tes couronnes d'athlète et ton diplôme.

DAMASIAS.

Ainsi,
Je ne pèse pas plus que le mort le plus mince.

MERCURE.

Monte. Toi, fier Craton, quitte tes airs de prince:

Laisse là tes trésors, le rang de tes aïeux,
Tes services payés de titres glorieux,
L'amour d'un peuple entier que ton trépas afflige,
Et ce vaste tombeau qu'à ta gloire on érige.
Tout cela pèse.

CRATON.

Hélas ! faut-il y renoncer !..
Consentons, puisque rien ne peut m'en dispenser.

MERCURE.

Quoi, guerrier ! tout couvert encor de ton armure,
Tu viens nous apporter un trophée !

LE GUERRIER.

Oui, Mercure.
J'obtins, victorieux, ce prix de mes hauts faits.

MERCURE.

Jette là ton trophée : ici règne la paix.
Mais quel est ce penseur à l'air grave et rigide?
Dans ses sourcils froncés la vanité réside,
Et jusques à ses pieds sa robe va flottant.

MÉNIPPE.

Ah ! c'est un philosophe ainsi qu'il en est tant :
Disons mieux, c'est un fourbe ; et tiens, pour preuve unique,
Sans plus tarder fais-lui dépouiller sa tunique.
Tu verras.

MERCURE.

Avant tout dépouille l'air pédant.
O Jupiter ! combien d'amour-propre impudent,
De faux goût, d'ignorance et de forfanterie !
De sots raisonnemens quelle longue série !
Quel amour de dispute et d'altercations !
Quoi ! vous vous permettez aussi les passions,

Philosophe !... Je vois l'envie et la colère,
La luxure hypocrite et cherchant le mystère,
Et mille autres défauts que tu voudrais cacher,
Mais dont à l'heure même il faut te détacher,
Car pour tout l'attirail dont ton ame est si vaine
Un navire à trois ponts ne suffirait qu'à peine.

LE PHILOSOPHE.

J'obéirai.

MÉNIPPE.

Crois-moi, Mercure, exige aussi
Qu'on coupe cette barbe au poil roux et durci.
Sa profonde épaisseur la rend d'un poids énorme.

MERCURE.

C'est fort bien dit. Allons, il faut que l'on réforme
Cette barbe.

LE PHILOSOPHE.

Quel est le barbier des enfers ?

MERCURE.

C'est... Ménippe, au besoin : il est des plus experts.
La hache de Caron...

MÉNIPPE.

Non, Mercure : une scie.

MERCURE.

La hache suffira.

MÉNIPPE, après avoir coupé la barbe du philosophe.

Ta mine est adoucie ;
Mais un reste d'orgueil vient encor se nicher
Dans ces sourcils épais, que je vais arracher.

MERCURE.

Est-ce fait ?... Maintenant entre dans la nacelle.
Mais quoi ! ta lâcheté tout à coup se décèle :

Tu pleures, philosophe, à l'aspect du trépas !

MÉNIPPE.

Qu'est-ce qu'il tient encor sous le pli de son bras ?

MERCURE.

Vois.

MÉNIPPE.

La flagornerie. Il en fit grand usage.

LE PHILOSOPHE.

Renonce aussi, Ménippe, à ton libre langage,
A ton esprit fantasque, à tes propos mordans ;
Cynique, cesse enfin de nous montrer les dents.

MERCURE.

Non, Ménippe ; ta verve, à loisir exercée,
Saura nous réjouir pendant la traversée.

(Un orateur se présente.)

Orateur, abandonne et ces tours trop hardis,
Et cette période aux membres arrondis,
Et la similitude et la froide antithèse ;
Que ton style aux grands mots un peu moins se complaise ;
Parle pour qu'on t'entende, et d'un ton moins pompeux
Au barbarisme enfin renonce, si tu peux.

L'ORATEUR.

J'abjure tout cela.

MERCURE

J'en ai bien de la joie.
Entre, et partons. Qu'aux vents la voile se déploie,
Levez l'ancre, et voguons vers le bord opposé.
Tout pleure : toi, surtout, philosophe rasé !

LE PHILOSOPHE.

Oui, je pleure la mort de mon ame immortelle.

MÉNIPPE.

Son ame ne vaut pas que l'on s'occupe d'elle.
Il pleure les festins, et l'instant où, la nuit,
De l'impure débauche il gagnait le réduit.
Il n'ira plus aux sots vendre son ignorance;
Il ne mentira plus avec pleine assurance:
C'est là son désespoir.

LE PHILOSOPHE.

Et toi, Ménippe, toi,
Jamais contre la mort n'as-tu murmuré?

MÉNIPPE.

Moi,
Qui vins au-devant d'elle en joyeux volontaire!

MERCURE.

Mais quel bruit jusqu'à nous arrive de la terre?
Pleure-t-on Lampichus? Non pas: on le maudit.
Sa ville dans la joie à sa mort applaudit,
Et sa veuve insultée a vu ses fils naguères
Lapidés par les fils dont il tua les pères.
De Craton cependant l'éloge prononcé
Attendrit tout un peuple, à l'entendre empressé.
On couronne de fleurs sa mère triomphante;
En foule on reconduit l'orateur Diophante.
Moins illustre, et pourtant chéri dans sa cité,
Damasias l'athlète est aussi regretté.
Cher Ménippe, et pour toi tout est muet!

MÉNIPPE.

Mercure,
Tu te trompes: attends que la nuit plus obscure
Ait des chiens dévorans entouré mes lambeaux;
Attends que pour moi seul la troupe des corbeaux,

Arrivée en tumulte et des monts et des plaines,
Ouvre un vivant cercueil à mes dépouilles vaines.

MERCURE.

C'est parler comme il faut. Mais nous touchons les bords;
Je vous quitte. Je vais rassembler d'autres morts.
Au tribunal suprême il est temps de vous rendre.

MÉNIPPE.

Fort bien, Mercure, adieu. Minos doit nous attendre,
Allons, et qu'il nous juge!... Eh quoi! vous balancez?
De supplices cruels seriez-vous menacés?
Là-dessus, par bonheur je suis sans défiance,
Et mon Minos à moi n'est que ma conscience.

DIALOGUE III.

TERPSION, PLUTON.

TERPSION.

A trente ans faut-il donc que je meure, tandis
Que Thucrite est vivant après quatre-vingt-dix?

PLUTON.

Pourquoi pas? Il ne veut le trépas de personne:
Tu souhaitais le sien; même l'on te soupçonne...

TERPSION.

Ce vieux Thucrite, assis trop long-temps au banquet,
Devait laisser la place à quiconque en manquait.

PLUTON.

Ce sont là de tes lois, Terpsion! A t'entendre,
Tout mortel qui vieillit au lieu de rien prétendre,
Doit quitter la partie, et pour derniers adieux,
Laisser son héritage au plus insidieux.
La Parque inexorable autrement en ordonne.

TERPSION.

Sa méthode, après tout, ne me paraît pas bonne.
Je voudrais qu'on mourût dans l'ordre régulier,
Et qu'enfin le plus vieux fût atteint le premier.
Au jour qui luit pour nous quels nœuds encor retiennent
Ce sépulcre mouvant que quatre bras soutiennent,
Ce vieillard de qui l'œil ne voit plus son trésor,

Dont l'oreille est fermée au bruit même de l'or,
Et dont l'unique dent, qui se ronge ébranlée,
Répand l'infecte odeur, de sa bouche exhalée?
Mais voir avant le temps la jeunesse mourir,
C'est voir le cep en fleur sur l'ormeau se flétrir;
C'est d'un fleuve rapide, enchaîné dans sa course,
Voir les flots étonnés remonter vers leur source.
Encor si l'on pouvait prévoir ces contre-temps,
On saurait épargner de précieux instans;
Mais, comme dit fort bien le proverbe vulgaire,
Les chars traînent les bœufs, tout marche en sens contraire.

PLUTON.

Non : tout va bien. Pourquoi, spéculant sur la mort,
Enchaîné bassement au pied d'un coffre-fort,
De tout riche vieillard se créer légataire?
S'il advient que parfois le vieillard vous enterre,
On se moque de vous, on le venge; et je vois
Le rire et les brocards escorter vos convois.
Mais j'oubliais, parmi vos inventions neuves,
Les hommages rendus aux vieux attraits des veuves,
Des veuves sans enfans! Quant aux autres, salut.
Plus d'une, toutefois, fit tant qu'elle vous plut :
Ses enfans rebutés flattaient votre espérance
Du prix de tant d'amour et de persévérance!
Le testament se fait : que vous laisse-t-on? Rien;
La nature a ses droits, les enfans ont leur bien.

TERPSION.

Je me suis en cadeaux ruiné pour Thucrite.
Il faisait le mourant, et vivait, l'hypocrite!
Mais fallait-il laisser mes rivaux complaisans
Par l'éclat de leurs dons surpasser mes présens?

Je ne me consolais qu'en songeant aux rentrées.
De mes possessions déjà bien assurées
Je disposais d'avance : à de nouveaux fermiers
J'accordais mon domaine, en doublant les loyers.
J'en perdis le repos. Le trouble, l'insomnie,
Ont sans doute avancé le terme de ma vie :
Je suis mort, et je sais, pour comble de tourment,
Que Thucrite riait à mon enterrement.

PLUTON.

Bien, Thucrite ! long-temps puisses-tu vivre encore
Pour conduire au tombeau ces flatteurs que j'abhorre !

TERPSION.

Quel bonheur si la mort commençait par choisir
Chariadès !

PLUTON.

Je puis t'en donner le plaisir :
Mélanthe doit le suivre et toute l'assemblée.

TERPSION.

Thucrite ! vis long-temps. Mon ame est consolée.

DIALOGUE IV.

CARON, MÉNIPPE, MERCURE.

CARON, à Ménippe.

Ne pense pas, coquin, me frustrer de mes droits.

MÉNIPPE.

Si je n'étais pas mort, il me tuerait, je crois,

CARON.

Paie.

MÉNIPPE.

Eh mais, je n'ai rien!

CARON.

Quoi! pas même une obole?

MÉNIPPE.

Non, d'honneur; et je puis t'en donner ma parole.

CARON.

N'importe? tu païras, ou tu diras pourquoi.
Par Pluton, tu païras, ou je t'égorge.

MÉNIPPE.

Et moi,
Je fends par la moitié ton crâne sans cervelle.

CARON.

Passer *gratis!* parbleu! l'aventure est nouvelle.

MÉNIPPE.

Mercure est mon patron; il saura te payer.

MERCURE.

Je ferais à ce compte un excellent métier !
Conduire tous ces morts, et payer leur passage !

CARON.

Je ne te quitte pas.

MÉNIPPE.

C'est un parti fort sage.
Mets ta nacelle à bord et me garde à loisir,
Caron, je ne veux pas t'enlever ce plaisir.

CARON.

Tu savais que toute ombre apporte au noir empire
Son obole?

MÉNIPPE.

Cela t'est bien facile à dire :
Mais il fallait l'avoir. Doit-on par pauvreté
Obtenir les honneurs de l'immortalité?

CARON.

Quoi ! tu serais le seul, parmi la race humaine,
Qui passerait pour rien !

MÉNIPPE.

N'ai-je pas pris la peine
De pomper, de ramer?

CARON.

Ramer, pomper est bon ;
S'acquitter est meilleur. Paie.

MÉNIPPE.

Eh bien ! vieux barbon,
Remets-moi sur la terre : aussi bien ta présence
Du ténébreux séjour me dégoûte d'avance.

CARON.

Si je m'en avisais, Minos ferait beau bruit.

(Touchant la besace de Ménippe.)

Qu'as-tu là ?

MÉNIPPE.

Des lapins, un gâteau noir, mal cuit,
Reste d'un grand festin célébré pour Hécate.
Dans mes provisions si quelque mets te flatte,
Accepte.

CARON, à Mercure.

Sur quel bord as-tu pris ce fou-là ?
Pendant tout le trajet, l'insolent persifla,
Nargua ses compagnons et rit de leurs alarmes,
Chantant à plein gosier quand tout versait des larmes.

MERCURE.

Tu ne sais pas, Caron, qui tu vois en ces lieux ?
Le plus libre mortel qui vécut sous les cieux,
Ménippe, un philosophe.

CARON.

Il n'a pas fait fortune.
Qu'il vienne une autre fois !

MÉNIPPE.

Mon cher, c'est assez d'une.

DIALOGUE V.

CNÉMON, DAMNIPPE.

CNÉMON.

« Le faon timide a pris le lion rugissant. »

DAMNIPPE.

Pourquoi ce vieux proverbe et cet air menaçant ?

CNÉMON.

En cherchant à tromper, je suis trompé moi-même.
Je frustre de mes biens les héritiers que j'aime,
Et je les vois passer en des mains que je hais.

DAMNIPPE.

Poursuis

CNÉMON.

D'Hermolaüs, au gré de mes souhaits,
Je voyais décliner la vieillesse avancée.
Un projet lumineux me vint à la pensée :
De tous mes biens par legs je l'investis un jour,
Afin de mériter un généreux retour.

DAMNIPPE.

Que fit-il ?

CNÉMON.

Je ne sais ce qu'il aurait pu faire :
Mais je suis mort ; il vit, unique légataire.

Passant un certain soir sous un vieux toit brisé,
De son faîte croulant je péris écrasé.
Comme le loup des mers Hermolaüs dévore
L'appât et l'hameçon.....

DAMNIPPE.

Et le pêcheur encore.
Dans tes propres filets il t'a pris.

CNÉMON.

C'est le mot.
Je suis dupe; et, ma foi, qui dit dupe dit sot.

DIALOGUE VI.

MÉNIPPE, ÉAQUE, PYTHAGORE, SOCRATE, EMPÉDOCLE.

MÉNIPPE.

Je t'en conjure, au nom des sombres déités,
Fais-moi voir des enfers les curiosités,
Éaque !

ÉAQUE.

Il en est tant! Voici d'abord Cerbère :
Tu le connais ; il est tant soit peu ton confrère.
Voilà le vieux nocher qui t'a mis sur ces bords :
Déjà les flots brûlans du fleuve, effroi des morts,
Ont frappé tes regards.

MÉNIPPE.

Oui. J'ai vu le Monarque,
Et la triple Furie avec la triple Parque :
Mais je voudrais bien voir les héros d'autrefois.

ÉAQUE.

Rien n'est plus aisé. Tiens, voici le roi des rois,
Achille, Idoménée, Ulysse, Diomède,
Ajax, et ces guerriers que la Grèce possède,
Ou du moins possédait.

MÉNIPPE.

Toi qui, par tes accords,

En fis des immortels, tes immortels sont morts,
Grand Homère ! Rouvrant tes paupières débiles,
Vois le *crâne amolli* [1] de ces corps immobiles ;
Vil objet de risée... Éaque, et ces deux-ci ?

ÉAQUE.

C'est Cyrus et Midas. Non loin tu vois aussi
Crésus, Sardanapale, et plus haut, vers la droite,
Ce Xerxès...

MÉNIPPE.

L'insensé ! sa fraude maladroite
Aux flots de l'Hellespont voulait donner des fers,
Et voguer sous les monts ainsi que sur les mers.
Vois ce Sardanapale et ce Crésus ! De grace,
Souffre qu'un bon soufflet appliqué sur leur face...

ÉAQUE.

N'en fais rien. Tu mettrais leur vieux crâne en débris.

MÉNIPPE.

Eh bien ! qu'un autre affront signale mon mépris.

ÉAQUE.

Suis-moi plutôt. Je dois te faire voir encore
Les philosophes. Tiens, j'aperçois Pythagore.

MÉNIPPE, à Pythagore.

Bonjour, Phébus, Euphorbe, ou tout autre...

PYTHAGORE.

Bonjour,
Ménippe.

MÉNIPPE.

Aurais-tu donc au terrestre séjour
Laissé ta cuisse d'or ?

1. Expression dont se sert Ulysse dans l'*Odyssée*.

PYTHAGORE.

Oui... Dans cette besace
N'est-il rien à manger?

MÉNIPPE.

Rien qui te satisfasse ;
Des fèves ; mais je sais que tu n'en manges pas.

PYTHAGORE.

J'ai changé de système, et j'apprends ici-bas
Que la fève, à nos corps tout-à-fait étrangère,
Ne nourrit point un fils de la tête d'un père,
Donne.

ÉAQUE.

Tout philosophe est gourmand. Mais voici
Les sept sages.

MÉNIPPE.

Eux seuls sont exempts de souci :
Leur visage serein témoigne une ame heureuse.
J'excepterai pourtant cette mine poudreuse,
Telle qu'un pain brûlé de la cendre sorti.

ÉAQUE.

De l'Etna dans l'enfer il tomba tout rôti :
C'est Empédocle.

MÉNIPPE.

Il fit une belle bravade,
Et bien digne en effet de son cerveau malade.
Ça, réponds, philosophe aux pantoufles d'airain !
Quel démon te poussait ? l'orgueil?

EMPÉDOCLE.

Non ; le chagrin.

MÉNIPPE.

L'orgueil, te dis-je. A quoi t'a servi ton délire ?

On rit de toi là-haut, et tu crois qu'on t'admire !
Éaque, je voudrais voir Socrate.

ÉAQUE.

A l'écart,
Ce chauve...

MÉNIPPE.

Ils le sont tous.

ÉAQUE.

Eh bien, ce nez camard ..

MÉNIPPE.

Ils le sont tous aussi.

SOCRATE

Ménippe, ou je me flatte,
Ou tu sembles chercher l'ombre du vieux Socrate.

MÉNIPPE.

Il est vrai.

SOCRATE.

Grand merci, Ménippe ! Mais, dis-moi,
Que fait-on maintenant dans Athènes?

MÉNIPPE.

Ma foi,
On y fait des manteaux de certaines étoffes ;
De ces manteaux ensuite on fait des philosophes.

SOCRATE.

Oui, j'en ai vu bon nombre.

MÉNIPPE.

Aristippe, Platon
Sont ici descendus : les reconnaissait-on ?
L'un était courtisan, et l'autre sybarite.

SOCRATE.

Et de moi que dit-on ?

MÉNIPPE.

L'on vante ton mérite.
Tu parus tout savoir, quand tu ne savais rien.

SOCRATE.

Ils ne m'en croyaient pas; je le leur disais bien.

MÉNIPPE.

Qui vois-je autour de toi?

SOCRATE.

Mes fidèles adeptes,
Charmide, Alcibiade...

MÉNIPPE.

Avec eux, tes préceptes
Ne sont pas rigoureux.

SOCRATE.

Ils n'en sont que plus doux.
Mais prends place, Ménippe, et converse avec nous.

MÉNIPPE.

Il faut que je te quitte, et que je me régale
Des soupirs de Crésus et de Sardanapale.

ÉAQUE.

Je retourne à mon poste. Une autre fois...

MÉNIPPE.

Mon cher,
Comme toi maintenant je connais mon enfer.

DIALOGUE VII.

DIOGÈNE, MAUSOLE.

DIOGÈNE.

Ça, dis-moi ; d'où te vient tant d'orgueil, je te prie,
Fantôme décharné qui fus roi de Carie ?
Veux-tu voir tous les morts prosternés devant toi ?

MAUSOLE.

Milet et l'Ionie ont fléchi sous ma loi.
Mes armes ont soumis l'insulaire sauvage,
Et porté la terreur au lydien rivage.
Monarque de Carie, heureux et redouté,
On vantait mon courage, et même ma beauté.
J'ai vécu ; mais du moins ma tombe sans pareille,
Aux murs d'Halicarnasse imposante merveille,
Dérobe ma dépouille à l'insecte rongeur ;
Elle appelle de loin les yeux du voyageur :
Saisi d'étonnement, il approche, il admire
Ces coursiers animés, ce marbre qui respire,
Et consent avec peine à détacher ses yeux
De ce tombeau, rival des temples de nos dieux.
Tu conçois maintenant, mon très-cher Diogène,
Qu'on ait un peu d'orgueil.

DIOGÈNE.

Ce n'est pas trop la peine :
Un vain sceptre, un visage autrefois assez beau,
Des marbres, l'un sur l'autre arrangés en tombeau,

Que trouves-tu donc là qu'un appareil frivole?

MAUSOLE.

N'est-ce rien? réponds-moi.

DIOGÈNE.

C'est moins que rien, Mausole.
Ta couronne est en poudre et ton sceptre en débris :
Et si de la beauté l'on adjugeait le prix,
J'y pourrais concourir sans te faire une injure :
Car enfin je suis chauve et toi sans chevelure :
Je suis sec, tu n'es pas trop chargé d'embonpoint;
Tes yeux te sont ravis; et moi, je n'y vois point;
Et notre nez hideux, prenant un centre énorme,
D'aquilin qu'il était en camard se transforme.
On n'aurait entre nous que l'embarras du choix.
Quant à ton monument, sans peine je conçois
Que sa noble structure et sa pompe et sa grace
Soient devenus l'orgueil des murs d'Halicarnasse :
Mais à quoi t'ont servi ces marbres superflus,
Si ce n'est à broyer tes vieux os vermoulus?

MAUSOLE.

Cette magnificence à tes yeux paraît vaine!
Ainsi, l'on confondrait Mausole et Diogène!

DIOGÈNE.

On se méprendrait fort. Ombre pleine d'orgueil,
Tu pleures ton néant, et je ris de ton deuil.
L'édifice élevé par ta veuve Artémise
Te charme; et je ne sais où ma dépouille est mise.
Peu m'importe! je laisse un autre monument,
Qui, préférable au tien, doit durer constamment;
Ma vertu. Désormais, bravant le cours des âges,
Je revivrai par elle au souvenir des sages.

DIALOGUE VIII.

PLUTON, MÉNIPPE, CRÉSUS, MIDAS, SARDANAPALE.

CRÉSUS.

Pluton, chasse Ménippe, ou nous chasse d'ici.

PLUTON.

Quel mal vous peut-il faire ? Il est mort ; vous aussi.

CRÉSUS.

Quand je pleure parfois ma riche capitale,
Quand Midas appauvri plaint sa perte fatale ;
Lorsque Sardanapale, en proie aux vains désirs,
Sur sa couche de fer appelle les plaisirs,
Ménippe chante alors, et son aigre ironie
Nargue notre chagrin, rit, et nous calomnie.

PLUTON.

Ménippe, on t'interpelle.

MÉNIPPE.

Eh ! grand dieu, je le sais !
Ils me haïssent presque autant que je les hais.
Entre nous désormais les chaînes sont rompues.
Je dévoue au mépris ces ames corrompues,
De là-haut, ici-bas, rêvant encor les biens.
Ce sont là leurs plaisirs : or, chacun a les siens ;
Moi, je fronde.

PLUTON.

Leur sort a besoin d'indulgence.
Ils ont beaucoup perdu.

MÉNIPPE

Quoi! d'une telle engeance
Pluton le protecteur? lui, l'effroi des pervers!

PLUTON.

Je voudrais, s'il se peut, du repos aux enfers :
Car, entre eux lorsqu'il règne un peu plus d'harmonie,
Les morts sont quelquefois fort bonne compagnie.

MÉNIPPE.

Lydiens trépassés, et vous, morts Doriens!
Phrygiens indolens, pompeux Assyriens!
Pour vous plus de répit : il faut que ma satire
Impose à votre oreille un éternel martyre.

CRÉSUS.

Ah! s'il n'insulte point, que fait-il?

MÉNIPPE.

Insulter,
C'est prétendre aux honneurs où l'on ne peut monter;
C'est, comme vous, braver dans un délire extrême
L'homme, la liberté, la mort, et le ciel même.

MIDAS.

Que d'or je possédais!

SARDANAPALE.

Que de plaisirs je perds!

MÉNIPPE.

Bien, fort bien! répétez vos douloureux concerts.
« Toi-même connais-toi; » c'est là tout l'art de vivre,
Et c'est de ce refrain que je veux vous poursuivre.

DIALOGUE IX.

ZÉNOPHANTE, CALLIDÉMIDE.

ZÉNOPHANTE.

A mon instant fatal tu fus, je crois, présent.
Un jour, chez Dinias certain mets trop pesant
M'envoya sur ces bords : mais toi, Callidémide,
Qui termina tes jours ?

CALLIDÉMIDE.

Une coupe perfide.
Tu connais Ptéodore ?

ZÉNOPHANTE.

Oui, ce riche barbon
Que tu chérissais tant... pour son or.

CALLIDÉMIDE.

Pourquoi non?
Sans enfans, il daigna par quelque préférence
Payer mes tendres soins, du moins en espérance.
Quand je vis cependant qu'il traînait en longueur,
Je pris, faut-il le dire? un parti de rigueur :
Dans sa coupe profonde incessamment tarie
L'échanson dut verser un poison d'Assyrie,
Excellent s'il en fut ; je l'ai trop éprouvé.
A cet honnête emploi l'échanson réservé
Comptait sur ma parole ; en effet elle est sûre,
Et je l'affranchissais après notre aventure.

ZÉNOPHANTE.

Eh bien ! le dénoûment?

CALLIDÉMIDE.

Nous revenions du bain,
Quand l'esclave, tenant deux coupes à la main,
L'une avec le poison et l'autre sans mélange,
Commit en les offrant une méprise étrange.
Ptéodore accepta sans se douter de rien.
Je bus, et tombai mort ; il but, et dîna bien.
Peut-être en ce moment l'ame enfin rassurée,
Il savoure un vin frais dans sa coupe épurée,
Et rit à mes dépens... Quoi ! tu ris à ton tour,
Zénophante !

ZÉNOPHANTE.

Pardon. O Dieux ! le plaisant tour !
De tout cela, dis-moi, que pensa Ptéodore ?

CALLIDÉMIDE.

Je sais qu'après huit jours il frissonnait encore.
Du serviteur fidèle il distingua les soins ;
Mais il le renvoya ; l'on en renvoie à moins.

ZÉNOPHANTE.

Trop pressé, tu perds tout, ayant tout à prétendre.
Tout vient à point, dit-on, mais à qui sait attendre.

DIALOGUE X.

ACHILLE, ANTILOQUE.

ANTILOQUE.

Je t'entendais hier discuter sur la mort;
C'était avec Ulysse : « Ah! disais-tu, quel sort
De régir ici-bas le peuple errant des ombres !
Plutôt que de régner sur ces demeures sombres,
J'aimerais mieux, je crois, au toit des laboureurs,
Manger un pain durci, payé de mes sueurs. »
Ces discours seraient bons dans la molle Phrygie :
Mais Achille, bouillant d'ardeur et d'énergie,
Achille, qu'on a vu, tranquille en ses Etats,
Echanger de longs jours contre un noble trépas,
Doit-il tenir ainsi des propos sans courage?
A Phénix, à Chiron, c'est faire trop d'outrage.

ACHILLE.

Combien je m'abusais, fils du sage Nestor!
La gloire me parut le plus riche trésor.
J'en suis désenchanté. J'ai vu sur cette rive
S'évanouir pour moi sa beauté fugitive.
On la prône là-haut; elle est belle en beaux vers;
Mais, hélas! ce n'est plus qu'un fantôme aux enfers.
Tous les rangs, confondus en d'épaisses ténèbres,
Y sont égalisés sous les niveaux funèbres.

Les Grecs de temps en temps me manquent de respect;
Le tranquille Troyen ne craint plus mon aspect.
Beauté, force, valeur, ne sont plus que chimère ;
Un mort n'est rien de plus que le mort son confrère :
C'est là tout mon chagrin.

ANTILOQUE.

Tel est le sort commun.
Tu vois d'ailleurs ici que nous sommes plus d'un.
Naguère Ulysse y vint par céleste entremise :
Nous l'aurons avant peu ; j'en crois sa barbe grise.
Un malheur qu'on partage à souffrir est plus doux.
Vois Méléagre, Hercule : ils ne sont point jaloux
De revoir du soleil l'éclatante lumière,
Ni surtout de manger le pain de la chaumière.

ACHILLE.

Bien : les souvenirs de mes beaux jours passés
De mon esprit encor ne sont point effacés.
Tenez ; chacun de nous me ressemble, je gage,
Et s'il le dissimule, il souffre davantage.

ANTILOQUE.

Point du tout. Sagement nous avons résolu
D'étouffer dans nos cœurs tout regret superflu ;
Nous acceptons les maux que le sort nous impose.
On ne rit pas de nous ; c'est toujours quelque chose.

DIALOGUE XI.

MÉNIPPE, CERBÈRE.

MÉNIPPE.

Cerbère, cher parent (puisqu'ici l'on veut bien
A mon nom trop commun joindre celui de *chien*),
Apprends-moi, par le Styx ma bouche t'en conjure,
De Socrate arrivant quelle fut la figure.
Chien tout ensemble et dieu, tu dois non-seulement
Aboyer avec art, mais parler doctement.

CERBÈRE.

Socrate ? Il fit d'abord fort bonne contenance,
Car on le regardait : son maintien, son aisance,
Tout annonçait un sage au-dessus de la mort.
Mais lorsque, s'approchant du lamentable bord,
Il sentit de brouillards sa vue appesantie,
Quand ma gueule hâta sa marche ralentie,
Et de son pied traînant ranima la langueur,
Dès lors plus de maintien, plus de mâle vigueur :
Il criait, il pleurait à nous déchirer l'ame :
Je crois même, je crois qu'il regrettait sa femme.

MÉNIPPE.

Ce n'était qu'un faux sage : il eut peur de mourir.

CERBÈRE.

Enfin, ne sachant plus à quels dieux recourir,
D'un courage d'emprunt il couvrit sa faiblesse,

Et soutint de son mieux son renom de sagesse.
Oh ! combien j'en ai vu, courageux dès l'abord,
N'arriver qu'en tremblant sur le lugubre bord !

MÉNIPPE.

Et moi, tremblais-je ?

CERBÈRE.

Non, je dois le reconnaître,
Fier cynique ! On le voit, Diogène est ton maître.
Vous vîntes ici-bas, satisfaits du destin,
Comme deux voyageurs qu'on invite au festin.
Vrais sages, vous laissez la folie à la terre,
Les larmes à l'enfance et la crainte au vulgaire.

DIALOGUE XII.

MERCURE, CARON.

MERCURE.

Depuis assez long-temps nos comptes sont remis :
Arrêtons-les, Caron. Bons comptes, bons amis.

CARON.

(Mercure lui présente son mémoire.)

Très-volontiers. Dis-moi toi-même les articles :
J'ai tantôt dans ma barque oublié mes bésicles.

MERCURE.

Cinq drachmes pour une ancre.

CARON.

Oh ! oh ! c'est un peu cher.

MERCURE.

Ne me marchande pas, vieux batelier d'enfer :
Elle me coûte autant, autant, sur ma parole.
Pour l'anneau de la rame ajoutons double obole.

CARON.

Passe.

MERCURE.

De cet acier, pour Minerve aiguisé,
Qui recrépit ta voile et ton cordage usé,
D'une aiguille en un mot, cinq oboles.

CARON.

Ensuite.

MERCURE.

Pour les torrens de poix dont ta barque est enduite,
Et pour le chanvre, en câble arrondi sous ta main,
Deux drachmes seulement.

CARON.

C'est un peu plus humain.

MERCURE.

Ma recette, dis-moi, sera-t-elle prochaine?

CARON.

Hélas! on meurt si peu que ce n'est pas la peine.
Tout allait bien; mais vois si mes revers sont grands!
On a pris en horreur ces pauvres conquérans.
Eux seuls m'enrichissaient : faut-il qu'on les honnisse,
Et n'est-il sous les cieux que moi qui les bénisse?
Ami, les temps sont durs : mais par quelque bon vent
Si quelque bonne peste arrivait du Levant,
Je pourrais bien, ainsi que chez l'humaine race,
Duper mon directeur, frauder le droit de passe.
Dès-lors, remis en fonds par mon funèbre octroi,
Je ne tarderais pas d'être quitte envers toi.

MERCURE.

J'attendrai. Je ne puis, en bonne conscience,
Sur les malheurs du monde assurer ma créance.

CARON.

La paix vient : je n'ai pas obole à recueillir.
Vous verrez les humains s'amuser à vieillir!

MERCURE.

Ah! qu'ils ne perdent point cette heureuse habitude,
Dussé-je te donner un peu de latitude!
Caron, de ces bas-lieux receveur-général,
Pour me payer plus tard n'en paîra pas plus mal.

Te souvient-il d'un âge où les ombres nombreuses
Peuplaient avec le temps ces rives ténébreuses,
Et, l'obole à la main, surchargeaient ton bateau,
Lequel, malgré ma poix, par moment faisait eau?
Ces morts, remplis de jours, le front armé d'audace,
Tous portaient noblement leurs blessures en face.
Mortels! quelle fureur trouble votre raison!
On voit le fils au père apporter le poison,
L'épouse à son époux; la débauche livide,
Dont l'estomac usé trahit la bouche avide,
Et dont les pieds gonflés ne le soutiennent plus,
Méditer des banquets et des jeux dissolus.
Jugez par eux, jugez comme tout dégénère!
Il n'en serait pas un que reconnût son père.
Sais-tu qui les amène?

CARON.

Eh mais! l'argent.

MERCURE.

Fort bien.

CARON.

L'argent est bon.

MERCURE.

Aussi je compte sur le mien.

DIALOGUE XIII.

CRATÈS, DIOGÈNE.

CRATÈS.

Tu connaissais Mérique? il était riche, heureux;
Il couvrait les deux mers de ses vaisseaux nombreux,
Sa fortune à Corinthe était partout citée :
Non moins riche que lui, son cousin Aristée
Disait avec Homère : « Ou je meurs ou tu meurs [1]. »
(Le cousin Aristée avait lu ses auteurs.)
Frères, non de dangers, mais frères de fortune,
Tous les deux convoitaient leur richesse commune.

DIOGÈNE.

Eh bien?

CRATÈS.

De leur projet ils se parlaient souvent.
« Ou je meurs ou tu meurs : tout au dernier vivant. »
Développant ainsi la devise homérique,
Aristée assura le destin de Mérique;
Mérique d'Aristée assura le destin.
Chacun d'eux consulta l'avenir incertain,
Quelque mauvais sorcier, soi-disant de Chaldée,
Quelque vieille Pythie à la face ridée.
L'un d'eux obtenait-il un succès éclatant,

1. Vers de l'*Iliade*.

L'autre, le jour d'après, en obtenait autant :
L'oracle interrogé leur annonçait sans cesse
Partage de bonheur, de gloire, de richesse.

DIOGÈNE.

Qu'advint-il ?

CRATÈS.

Deux parens possèdent leurs trésors ;
Mérique et compagnie en même temps sont morts.
Ils voguaient vers Cyrrha sur la mer agitée :
Le vent du Nord s'élève ; il emporte Aristée.
Mérique survivait : hélas ! le même vent
Noie avec son espoir notre dernier vivant.

DIOGÈNE.

C'est justice. Pour nous la chance est plus certaine.
M'a-t-on vu souhaiter le trépas d'Antisthène
Pour avoir après lui son bâton d'olivier ?
Et toi, Cratès, vins-tu jamais à m'envier
Mes haillons, mon tonneau, mes lupins, ma besace ?

CRATÈS.

Qui n'a besoin de rien de rien ne s'embarrasse.
Nous sommes tous les deux possesseurs des vrais biens ;
Tu les as d'Antisthène, et de toi je les tiens ;
Fortune inépuisable, et que j'estime encore
Plus que le riche empire où s'éveille l'aurore.

DIOGÈNE.

Et ces biens, quels sont-ils ?

CRATÈS.

Tu le sais mieux que moi.
Ce sont la liberté, l'honneur, la bonne foi,
La sagesse.

DIOGÈNE.

Fort bien. J'ai reçu d'Antisthène
Ce trésor, que pour toi j'augmentai, non sans peine.

CRATÈS.

Nul avide héritier, jaloux d'un tel trésor,
Ne nous a courtisés : sagesse n'est pas or.

DIOGÈNE.

Elle est mille fois plus. Mais non : ces ames vides,
Pareilles au tonneau des pâles Danaïdes,
Ne peuvent retenir les semences du bien.
Pour l'or, c'est différent : elles le gardaient bien.

CRATÈS.

Nous seuls riches, parmi l'indigence commune,
Nous avons conservé notre intègre fortune ;
Et chacun de ces fous ici n'apportera
Rien qu'une obole; encor Caron la retiendra.

DIALOGUE XIV.

MÉNIPPE, MERCURE.

MÉNIPPE.

MERCURE, eh bien? mon œil cherche de tous côtés
Ces flots d'adolescens, ces essaims de beautés.
D'un nouveau débarqué dans l'infernale enceinte
Sois le patron.

MERCURE.

Narcisse est là près d'Hyacinthe,
Tous deux tristes encor, encor pâles tous deux.
Tu vois le doux Nirée, Achille, et, non loin d'eux,
La mère des gémeaux, et cette illustre Hélène,
Et ces autres beautés...

MÉNIPPE.

Ne te mets point en peine.
J'eus toujours peu de goût pour les dénombremens,
Surtout lorsqu'il s'agit de crânes, d'ossemens;
De cendres qui jadis, de chaleur animées,
Aux plaines de Phrygie entraînaient des armées;
De squelettes rompus qui, charmant tous les yeux,
Enflammaient autrefois les mortels et les dieux.
Mercure, grand merci.

MERCURE.

Ces os, cette ruine,

Sont pourtant célébrés sur la lyre divine.

MÉNIPPE.

Revoyons cette Hélène. On n'y connaît plus rien.

MERCURE.

C'est tout ce qu'il en reste.

MÉNIPPE.

Eh quoi! se peut-il bien
Que de ce bel objet la tendre fantaisie
Ait embrasé Pergame et dépeuplé l'Asie?

MERCURE.

Elle vivait alors. D'un seul de ses regards,
Elle t'aurait soumis ainsi que les vieillards,
Quand les vieillards charmés répétaient: « Qu'elle est belle!
Ne nous étonnons plus que l'on s'arme pour elle [1]. »
La rose en vieillissant perd sa vive couleur,
Mais ce qui fut la rose est encore une fleur.

MÉNIPPE.

Faut-il pour une fleur mettre un empire en cendre?

MERCURE.

Tandis que je me livre au plaisir de t'entendre,
Le temps fuit. Il me reste à conduire ici-bas
Des morts fort bien portans qui ne m'attendaient pas,
Et qui, même à l'aspect du puissant caducée,
Laisseront sur la terre une arrière-pensée.

1. *Iliade*, chant 3.

DIALOGUE XV.

ALEXANDRE, ANNIBAL, SCIPION, MINOS.

ALEXANDRE.

Libyen, consens donc à me céder le pas!
Je te vaux, pour le moins.

ANNIBAL.

Je n'en conviendrai pas.

ALEXANDRE.

Que Minos à chacun assigne son partage.

MINOS.

Et qui donc êtes-vous?

ALEXANDRE.

Annibal de Carthage,
Et le fils de Philippe, Alexandre-le-Grand.

MINOS.

Ces deux noms sont fameux. Enfin quel différend...?

ALEXANDRE.

L'honneur du pas. Ce brave, avec sa foi punique,
N'ose-t-il pas se croire un général unique?
Du barbon Prusias le piteux commensal
Se flatte insolemment de marcher mon égal;
Il se dit le héros de Carthage et de Rome.
L'univers cependant me cite pour grand homme;
J'éclipse de mon nom ceux qui m'ont précédé,

Et je suis immortel, car je l'ai décidé.

MINOS.

Je t'en crois. Cependant, pour plus de garanties,
Procédons avec ordre, écoutons les parties.
Chacun aura son tour : commence, Libyen.

ANNIBAL.

Je veux plaider en grec, je le parle fort bien.
Vous riez ! Oui, sans doute, en grec, et j'y persiste.
J'ai fait ici mon cours, et suis bon helléniste :
Alexandre en ce point ne l'emportera pas.
Je vous déclare donc que je fais très-grand cas
De tout mortel obscur, qui, l'œuvre de lui-même,
De vertus en vertus s'élève au rang suprême,
Et, dans la guerre, obtient des titres glorieux,
Qu'il doit à son épée et non à ses aïeux.
Lieutenant de mon frère en ouvrant mes campagnes,
J'allai, pour mon début, attaquer les Espagnes.
J'avais peu de soldats, mais tous hommes de cœur ;
Et l'obscur lieutenant jura d'être vainqueur :
Il le fut. Je domptai l'âpre Celtibérie ;
Je soumis en passant les Gaulois d'Hespérie ;
Les sources d'Éridan m'ont vu de tous côtés
Fondre sur l'Italie, envahir ses cités ;
Tout à coup j'apparus devant sa capitale.
De là cette journée à Rome si fatale,
Où les boisseaux profonds, comblés à pleines mains,
Mesuraient les anneaux des chevaliers romains ;
Où leurs corps entassés, murant le lit du Tibre,
De l'un à l'autre bord ouvraient un chemin libre.
M'a-t-on vu pour cela, mauvais comédien,
Chercher un dieu pour père au désert libyen,

Et, de bâtard divin prenant le caractère,
Compromettre à plaisir la vertu de ma mère?
Entre mes ennemis je comptais des héros,
D'intrépides soldats, de savans généraux,
Et non, comme Alexandre, une foule engourdie
De lents Arméniens, d'habitans de Médie,
Lâches efféminés, sans force et sans vertus,
Qui ne méritent pas l'honneur d'être battus.
Pour Alexandre, au trône il arriva sans peine;
Un choc de la fortune étendit son domaine :
La tête lui tourna. Près d'Arbelle et d'Issus,
Dès qu'il eut subjugué le faible Darius,
Il fallut, à genoux, redoubler les hommages.
Le vainqueur aux vaincus emprunta leurs usages :
Bientôt il oublia les mœurs de son pays;
Bientôt tous les devoirs indignement trahis,
Le sang de l'amitié ruisselant à sa table,
Furent pour le grand homme un plaisir délectable.
Plus sage et plus heureux, sur mes Carthaginois
Je régnai sans couronne, et commandai sans lois.
D'égaux, non de sujets, traités avec prudence,
Ils ne tremblèrent pas pour leur indépendance.
Mon pays menacé réclama mes secours;
Je revins. A l'exil on condamna mes jours :
Sans plaintes, je partis pour un autre rivage.
Je n'étais cependant qu'un Libyen sauvage.
Des beaux-arts de la Grèce ignorant jusqu'au nom,
Moins docte que le fils de Jupiter-Ammon,
Je n'avais pas d'Homère expliqué chaque livre,
Ni du sage Aristote appris l'art de bien vivre.
La nature est mon maître, et je n'en vaux que mieux.

Alexandre croit-il en imposer aux yeux
Par ce hochet doré qu'on nomme diadême?
Aux Macédoniens cet attribut suprême,
Il est vrai, plaisait fort; mais ce n'est point assez
Pour croire que lui seul nous ait tous surpassés.
Je sens quel est mon prix : j'ai dû tout au courage,
Rien au sort; vrai héros, je suis mon propre ouvrage.

MINOS.

C'est plaider à ravir. Je me tiens fort content.
Ma foi! d'un Libyen je n'attendais pas tant.
Alexandre, réponds.

ALEXANDRE.

Il n'est pas nécessaire.
L'univers dès long-temps a jugé notre affaire;
L'univers s'y connaît : il nous nomme tous deux,
Moi grand monarque, et toi brigand assez fameux.
Entre nous cependant mesure l'intervalle :
Quand je mis sur mon front la couronne royale,
Sous les vastes débris de l'état délabré,
Criait encor le sang d'un père massacré :
Ce sang fut apaisé par ma voix vengeresse :
Et le malheur de Thèbe intimida la Grèce.
Gêné du cercle étroit dont je fus héritier,
Je voulus envahir le monde tout entier :
Je passai dans l'Asie, et ma valeur unique
Sut triompher du nombre aux rives du Granique.
J'enchaînai la Lydie; et les Ioniens
Suivaient après mon char les tremblans Phrygiens.
J'allais donnant des fers à la terre alarmée,
Quand vint de Darius la formidable armée.
Il vous souvient, Minos, combien en un seul jour

Je surchargeai de morts votre antique séjour;
Vous ne les comptiez plus : Caron a dû vous dire
Que, sa barque bientôt ne pouvant plus suffire
Pour tant de passagers, sur les dormantes eaux
Il fallut établir de spacieux radeaux.
Le premier aux combats, j'enflammais les plus braves.
Vainqueur de Tyr, j'ai vu l'Inde et le Gange esclaves,
Leurs éléphans saisis, Porus en roi traité,
De là le Tanaïs, le Sarmate dompté...
Après tant de travaux, mémorables peut-être,
Je n'eus que l'Océan pour limite et pour maître.
Comme j'ai su punir, j'ai su récompenser.
Si l'on me crut un dieu, pourquoi s'en offenser?
Tant de faits merveilleux excitaient à le croire.
Le diadême au front, je suis mort dans ma gloire,
Et non dans un exil, courtisan assidu
D'un stupide vieillard à l'enfance rendu.
Annibal par surprise entra dans l'Ausonie ;
Car toujours quelque ruse à sa force est unie,
Et, n'arrivant jamais sans d'obliques détours,
Il est Carthaginois, et le sera toujours.
Il parle de mollesse? Eh bien, oui, je l'avoue,
J'y cédai : mais lui-même oublîrait-il Capoue,
Lorsque, aux bras des beautés endormi lâchement,
Il laissait du combat échapper le moment?
L'Occident ne m'offrait que des lauriers stériles :
L'Orient me promit des travaux moins faciles;
J'y courus. Sans périls certes je pouvais bien
Soumettre l'Italie et le bord libyen;
Mais à ce vain succès je mis peu d'importance.
J'ai dit. Tu peux, Minos, prononcer ta sentence.

Pour l'instant cette part de mes nombreux exploits
Suffit; nous parlerons du reste une autre fois.

SCIPION.

Ne juge point, Minos, avant que de m'entendre.

MINOS.

As-tu dans ce débat quelque chose à prétendre?
D'où viens-tu, mon ami? Que veux-tu? quel es-tu?

SCIPION.

Celui par qui jadis Annibal fut battu,
Le Romain Scipion qui subjugua Carthage,
Et qui des Africains fit à Rome un otage.

MINOS.

Tu conclus...

SCIPION.

Qu'Alexandre avant moi doit passer,
Mais non pas Annibal, que l'on m'a vu chasser
De cités en cités, de refuge en refuge.
Lui, valoir Alexandre! Eh, grands dieux! qu'il se juge.
Moi-même, moi vainqueur de ce fier Annibal,
D'Alexandre jamais me suis-je cru l'égal?

MINOS.

Scipion a vraiment de la judiciaire.
Des places Alexandre obtiendra la première,
Scipion la seconde; et, couronnant mon choix,
La troisième sera pour le Carthaginois.

DIALOGUE XVI.

PLUTON, MERCURE.

PLUTON.

MERCURE, connais-tu ce vieillard décrépit,
Cet opulent Eucrate, assiégé sans répit
Des soins officieux de tout son voisinage?

MERCURE.

Il a dans Sicyone un immense apanage;
Et pour lui, sous ses yeux clignotans et charmés,
L'olive au loin mûrit sur les monts parfumés.

PLUTON.

Un siècle il a vécu; qu'il vive un siècle encore!
Quant à ses vils flatteurs, Damon et Polydore,
Et d'autres aigrefins, courtisans du vieillard,
L'un après l'autre ici conduis-les sans retard.

MERCURE.

Cela sera plaisant.

PLUTON.

Bien moins que raisonnable.
De quel front osent-ils, par un vœu condamnable,
Aspirer son trépas, et sans aucun lien,
Sans aucun droit, se faire héritiers de son bien?
Encore s'ils étaient fripons avec franchise!
Mais leur cupidité finement se déguise:

Le vieillard est malade : « En hâte, au médecin
Courez, Damon ! » Damon y court, non sans dessein ;
Tandis que, l'œil au ciel, le rusé Polydore
Sacrifie un vieux coq en l'honneur d'Epidaure.
C'en est trop : je prétends faire Eucrate immortel,
Et livrer ses vautours au supplice éternel.

MERCURE.

Ce moyen de punir est piquant, je l'avoue.
Passablement déjà le bonhomme les joue.
Le soir vient ; il s'endort : « C'est mon dernier sommeil, »
Leur dit-il. Le matin, il est frais et vermeil.
Mais ils vivent d'espoir : repus de leur chimère,
Ils parlent de galas en faisant maigre chère.

PLUTON.

Je veux voir en ce jour Eucrate rajeuni,
Et les rides s'enfuir de son front aplani.
Surtout amène-moi mes coureurs d'héritages.

MERCURE.

De tout mon cœur. Leur nombre est le nombre des sages.
Je te les promets tous.

PLUTON.

Cours, et, sans différer,
Qu'Eucrate ait le plaisir de les voir enterrer.

DIALOGUE XVII.

DIOGÈNE, ALEXANDRE.

DIOGÈNE.

Eh bien ! te voilà mort, demi-dieu de la terre !

ALEXANDRE.

Du trépas comme toi j'étais le tributaire ;
Comme toi j'étais homme.

DIOGÈNE.

Homme, en ce cas il faut
Qu'Ammon soit un menteur : c'est un vilain défaut.
Philippe est donc ton père?

ALEXANDRE.

Eh? mon cher Diogène,
Si j'étais fils d'un dieu, serais-je une ombre vaine?

DIOGÈNE.

Olympias....

ALEXANDRE.

Je sais tout aussi bien que toi
Qu'on a déraisonné sur ma mère et sur moi.

DIOGÈNE.

On te crut immortel à force de le dire.
Et quel fut l'héritier de ton immense empire?

ALEXANDRE.

Je n'en sais rien encor. Seulement Perdiccas

A reçu mon anneau dont il fait très-grand cas.
Qu'as-tu donc tant à rire, effronté Diogène?

DIOGÈNE.

C'est que je pense au jour où, sur le trône à peine,
Tu vis les Grecs t'offrir le nom de général,
Et des douze grands dieux te proclamer l'égal.
Les autels s'élevaient à côté de ton trône.
Mais qu'a-t-on fait de toi?

ALEXANDRE.

Je suis dans Babylone:
L'orage m'y retient depuis trois jours entiers.
Toutefois Ptolémée, un de mes officiers,
Mè promet qu'au beau temps, si le sort nous seconde,
Il me transportera dans l'Egypte féconde,
Où mon corps tour à tour détruit, recomposé,
Sous les traits d'un dragon sera divinisé.

DIOGÈNE.

Ainsi donc d'Anubis te voilà le confrère!
Mais abjure, de grace, une folle chimère:
Rhadamanthe et Minos ne sont pas indulgens,
Et Cerbère aime peu qu'on se moque des gens.
Sans doute le regret de ta haute fortune
Jusque dans les enfers t'afflige et t'importune.
Ces satrapes nombreux, ces gardes, cette cour,
Ces peuples à tes pieds prosternés chaque jour:
Bactres à Babylone enviant ta présence;
Les éléphans de l'Inde attestant ta vaillance;
Et toi, sur un beau char, le visage riant,
Le front enveloppé des tissus d'Orient,
Revêtu de la pourpre... Eh quoi! pauvre Alexandre,
Tu pleures! Aristote aurait bien dû t'apprendre

Que sur les biens du monde il ne faut pas compter.

ALEXANDRE.

Aristote ! le traître eut l'art de me flatter ;
Il louait tout en moi, rang, fortune, figure :
Même je crois qu'un jour il vanta ma stature.
Il proclamait surtout mon penchant libéral.
Sa cassette en effet ne s'en trouvait pas mal.
Hélas ! je n'ai gardé de sa philosophie
Que le regret amer des choses de la vie.

DIOGÈNE.

Je puis en peu de temps te guérir : le veux-tu ?
Le Léthé n'est pas loin ; tu connais sa vertu.
Bois à longs traits ses flots, à défaut d'ellébore ;
Vide une coupe, deux, trois, quatre, plus encore.
Aussi bien Callisthène et Clitus à l'écart
Jettent sur ta personne un sinistre regard.
Ils pourraient se venger, évite-les : va boire
Le mépris des grandeurs et l'oubli de la gloire.

DIALOGUE XVIII.

MÉNIPPE, TANTALE.

MÉNIPPE.

Sur le bord de ces eaux qu'as-tu donc à pleurer,
Tantale?

TANTALE.

Par la soif je me sens dévorer.

MÉNIPPE.

Baisse-toi; que ta main en coupe s'arrondisse:
Tu boiras à loisir.

TANTALE.

Non; tel est mon supplice
Que, malgré mes efforts répétés tous les jours,
L'eau fuit toujours ma main qui la puise toujours.

MÉNIPPE.

Pourquoi boire? Ton corps eut ce besoin vulgaire;
Mais tu n'es plus qu'une ame: une ame ne boit guère.

TANTALE.

L'enfer pour me punir a donc changé ses lois!

MÉNIPPE.

Après tout, que crains-tu? L'on ne meurt pas deux fois.

TANTALE.

Ma soif est un tourment plus qu'un besoin encore.

MÉNIPPE.

Mieux te vaudrait, je crois, avaler l'ellébore.

TANTALE.

L'ellébore, n'importe. En as-tu? le boit-on?
Donne.

MÉNIPPE.

L'on ne boit plus au séjour de Pluton:
Pas une ombre n'obtint ce plaisir en partage.
Pluton sur toi nous laisse un unique avantage,
C'est d'avoir mieux appris sur ces arides bords
A laisser aux vivans ce qu'il refuse aux morts.

DIALOGUE XIX.

ÉAQUE, PROTÉSILAS, MÉNÉLAS, PARIS.

ÉAQUE.

Retiens, Protésilas, ce furieux transport;
N'étrangle pas Hélène.

PROTÉSILAS.

Elle a causé ma mort.
Pour elle j'ai quitté mon paisible rivage;
Par elle mon épouse est réduite au veuvage.

ÉAQUE.

Il faut de ton malheur accuser Ménélas.

PROTÉSILAS.

Je te crois. C'est sur lui...

MÉNÉLAS.

Vaillant Protésilas,
N'accuse que Pâris, ce ravisseur infame:
Sur lui seul doit tomber la rage qui t'enflamme;
Lui seul de nos héros a causé le trépas.

PROTÉSILAS.

C'est bien dit. A mes coups tu n'échapperas pas,
Trop funeste Pâris!

PARIS.

Désarme ta colère;
Daigne, Protésilas, me traiter en confrère.

Comme moi de l'Amour esclave obéissant,
Tu le connais, tu sais combien il est puissant.

PROTÉSILAS.

Il est vrai. Que ne puis-je au gré de ma vengeance
Tenir ici l'Amour !

ÉAQUE.

Je prendrai sa défense.
« Je suis, comme Pâris, innocent de ta mort,
Dirait-il : c'est toi seul qui, dans un beau transport,
Des vaisseaux, le premier, t'élançant avec joie,
Courus en fanfaron vers les remparts de Troie. »

PARIS.

Tu vois, je ne suis pas la cause de tes maux ;
La Parque les filait sur ses cruels fuseaux :
Tout mortel est heureux ou malheureux par elle.

ÉAQUE.

Dès lors, Protésilas, va lui chercher querelle.

DIALOGUE XX.

MÉNIPPE, TROPHONIUS, AMPHILOQUE
PERSONNAGE MUET.

MÉNIPPE.

Fameux Trophonius, et toi, savant oracle,
Amphiloque ! parlez : comment, par quel miracle
A vos ombres encor dresse-t-on des autels ?
Serait-on assez fou pour vous croire immortels ?

TROPHONIUS.

Nous ne répondons pas des erreurs du vulgaire :
Il veut nous adorer, et nous le laissons faire.
On ne peut pas aux gens dire : vous vous trompez.

MÉNIPPE.

Par politesse ainsi vous les avez dupés,
Je conçois : vous avez par un peu d'imposture
Assuré prudemment votre gloire future ?

TROPHONIUS.

Amphiloque le sait : ce n'était pas en vain
Qu'on me jugeait sur terre un honnête devin,
Quand ma voix prophétique à la foule étonnée
Gratis, ou peu s'en faut, vendait la destinée.
De Lébadie un jour si tu touches les bords,
Interroge son peuple, écoute ses rapports :
Tu sauras qu'en dépit de ton ris sardonique
Je passe pour héros, comme toi pour cynique.

MÉNIPPE.

Faut-il donc, affublé d'un bizarre manteau,
A Lébadie exprès porter un dur gâteau,
Dans un antre en rampant se glisser? pour quoi faire?
Pour apprendre qu'un mort d'un vivant ne diffère
Qu'en mentant un peu plus! Mais, dis : qu'est-ce à tes yeux
Qu'un héros?

TROPHONIUS.

L'amalgame et de l'homme et des dieux.

MÉNIPPE.

Animal amphibie, à ce que j'imagine :
Où donc, Trophonius, est la moitié divine?

TROPHONIUS.

Elle est fort en crédit chez le Béotien :
Ses oracles sont sûrs.

MÉNIPPE.

Je ne t'entends pas bien ;
Mais je vois clairement que ton sort tient du nôtre :
Tu n'es qu'un pauvre mort, plus charlatan qu'un autre.

DIALOGUE XXI.

ALEXANDRE, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Eh bien, notre immortel? maintenant, je l'espère,
Tu ne peux plus nier que je ne sois ton père ?
Le fils d'Ammon vivait, le mien est trépassé.

ALEXANDRE.

A maintenir ces bruits j'étais intéressé :
Tous ces oracles faux me remplissaient de joie.

PHILIPPE.

Tu ne rougissais pas de te livrer en proie
A de vils imposteurs ?...

ALEXANDRE.

Ils me servaient au mieux :
Les barbares tremblaient au nom du fils des dieux.
Pour de plus grands périls je gardais mon audace,
Et ma divinité combattait en ma place.

PHILIPPE.

Oui, mais quels ennemis ! des archers vagabonds,
Se cachant sous l'osier de leurs boucliers ronds.
Parle-moi de ces Grecs dignes des temps antiques,
Nés dans la Béotie ou sur les bords attiques.
L'Arcadien, couvert et de fer et d'acier;
Le fier Thessalien, et son ardent coursier ;

L'Eléen, renommé par sa flèche rapide,
Et le Mantinéen au bouclier solide ;
L'Illyrien, le Thrace et les Péoniens :
Voilà des ennemis, et ce furent les miens.
Mais le Perse, étalant son luxe ridicule,
Mais le Mède indolent, le Chaldéen crédule !
Cléarque, chef obscur de dix mille soldats,
Les vainquit avant toi, sans livrer de combats.

ALEXANDRE.

Vous conviendrez du moins que j'eus quelque mérite
A dompter l'Indien, à subjuguer le Scythe.
Trop noble pour user d'insidieux discours,
J'ai combattu sans fraude et vaincu sans détours.
La Grèce d'elle-même à mes lois s'est rangée ;
Thèbe, on te le dira, ne fut point ménagée.

PHILIPPE.

Je connais les exploits dont tu peux te vanter ;
Clytus a pris le soin de me les raconter,
Clytus qu'en un festin tu perças d'une lance.
C'était sa faute, aussi. Quoi ! pousser l'insolence
Jusques à préférer mes triomphes aux tiens !
Quittant le court manteau des Macédoniens,
Tu portas des Persans la robe efféminée,
Et la tiare d'or, à leur goût façonnée :
Je sais tout. Tu voulais, à titre de faux dieu,
Qu'en notre Macédoine on t'adorât un peu ;
Mais ton ambition ne fut pas satisfaite.
Dans son propre pays nul n'est dieu ni prophète :
Sais-tu ce qui surtout excite les clameurs?
C'est d'avoir des vaincus pris lâchement les mœurs.
J'y joindrai tes fureurs au meurtre toujours prêtes :

Témoin, plusieurs savans que tu livras aux bêtes,
Pour Roxane ta longue et folle passion,
Et certain goût trop vif pour ton Ephestion.
Un seul trait, selon moi, fait honneur à ton ame :
De Darius vaincu tu respectas la femme,
Quoique belle ! et du prince accueillant près de toi
La mère et les enfans, tu fus vraiment un roi.

ALEXANDRE.

Tu ne consens donc pas à louer ma vaillance,
Lorsqu'au sein des cités faisant briller ma lance,
Seul, entré le premier sous leurs murs embrasés,
Je frayais des chemins de mon sang arrosés !

PHILIPPE.

J'approuve fort qu'un roi, quand il le faut, s'expose.
Pour toi, monarque et dieu, c'était tout autre chose :
Tu conçois qu'un échec à ta divinité
Aurait bien compromis ton immortalité.
Un dieu, du médecin recevant l'ordonnance,
Eût fait sans contredit mauvaise contenance.
On persifle là-haut ton cadavre divin ;
Ton faux titre n'était qu'un avantage vain ;
On ne s'étonnait plus de te voir invincible ;
Pour les dieux, disait-on, il n'est rien d'impossible.

ALEXANDRE.

Entre Hercule et Bacchus on m'élève un autel :
Je les ai surpassés.

PHILIPPE.

Tu refais l'immortel :
Je t'y prends. Ah ! rougis de tes travers sans nombre :
L'orgueil est toujours sot, et surtout chez une ombre.

DIALOGUE XXII.

DIOGÈNE, ANTISTHÈNES, CRATÈS, UN VIEILLARD.

DIOGÈNE.

Amis, puisque tous trois nous voici de loisir,
Ne pourrions-nous pas bien nous donner le plaisir
D'aller une heure ou deux, sur les bords du Cocyte,
Lorgner des arrivans le mine hétéroclite?

ANTISTHÈNES.

Volontiers, Diogène. Il est divertissant
De les voir à l'envi pleurant et gémissant,
Les uns redemander la vie avec instance,
Les autres plus mutins, armés de résistance,
N'avancer qu'à pas lents sous les coups redoublés
Du sceptre qui conduit les mânes rassemblés.

CRATÈS.

Je vais vous raconter, pour charmer le voyage,
Ce dont je fus témoin le jour de mon passage.

DIOGÈNE.

Tu nous amuseras.

CRATÈS.

De compagnons nombreux
J'étais environné : l'on distinguait entre eux
Le noble Isménodore, honneur de notre ville;

Arsace, franc guerrier et gouverneur habile ;
Et le riche Orœtès, paisible Arménien.
Au pied du Cythéron, notre concitoyen
Sous les coups des brigands était tombé sans vie,
Et de ce souvenir son ame poursuivie
Voyait luire toujours le fer de l'assassin.
Des soupirs douloureux s'échappaient de son sein :
Il appelait ses fils, et, touchant sa blessure,
S'accusait d'avoir pris une route peu sûre,
Escorté faiblement, sans armes, mais d'ailleurs
Muni de coupes d'or et des vins les meilleurs.
Arsace, ce vieux Mède à la fière stature,
Honteux d'aller à pied, demande une monture :
(Un Mède, comme on sait, doit mourir à cheval.)
Le sien avait péri dans le combat fatal,
Ainsi que lui percé du javelot d'un Thrace.
Voyant que loin des siens l'emportait son audace,
Le Thrace l'attendit, couvert du bouclier,
Et perça d'un seul coup cheval et cavalier.

ANTISTHÈNES.

Le coup me paraît fort.

CRATÈS.

Il est pourtant notoire.
Arsace me l'a dit, et nous pouvons l'en croire.
Pour Orœtès, ses pieds étaient si délicats,
Qu'on était obligé de soutenir ses pas.
Eternel cavalier, piéton par aventure,
Il n'aurait pu gagner la barque si Mercure
Ne l'eût complaisamment sur sòn dos transporté ;
Ce qui, je m'en souviens, me mit fort en gaîté.

ANTISTHÈNES.

Pour moi, sans me mêler à la commune troupe,
Je courus tout d'abord m'installer à la poupe.
Les autres gémissaient : leur lamentation
Egayait dans son cours ma navigation.
Leurs airs piteux, surtout leurs fréquentes nausées
Semblaient comme à l'envi provoquer mes risées.

DIOGÈNE.

Moi, j'eus pour compagnons l'Archanien Lampis,
L'usurier Blepsias, et l'opulent Damis.
Le premier s'est tué pour sa vile maîtresse ;
Le second, cousu d'or, a péri de détresse ;
Et le troisième enfin, avare renforcé,
Est mort par le poison que son fils a versé.
Quoique sachant au mieux toutes leurs aventures,
J'interrogeais... Damis aux mortelles tortures
Dévouait de son fils la noire iniquité.
« Si ton sort est cruel, tu l'as bien mérité,
Lui dis-je : sans mesure en tes dépenses folles,
Non sans peine, à ton fils tu donnais quatre oboles :
Le ciel t'en a puni... Toi, chef archanien,
Tes imprécations ne te servent de rien.
Ne te plains de l'amour ni de ta courtisane :
C'est toi-même, toi seul que la raison condamne.
Invincible, aux combats tu marchais sans effroi ;
Et des pleurs mensongers ont triomphé de toi ! »
Blepsias de lui-même accusait sa démence.
Mais nous voici rendus. Oh ! quelle foule immense !
Tout éclate en sanglots, en cris hors de saison ;
Les enfans nouveau-nés ont seuls l'air de raison.
C'est toujours le plus vieux qui le plus se lamente :

Cet amour de la vie avec le temps s'augmente.
Un philtre impérieux les retient-il au jour?
Consultons ce vieillard. Parle-nous sans détour,
Ami : de ta douleur apprends-nous le mystère...
Quels regrets sont les tiens ? étais-tu roi sur terre ?

LE VIEILLARD.

Il s'en faut bien.

DIOGÈNE.

Satrape?

LE VIEILLARD.

Hélas ! non.

DIOGÈNE.

Riche au moins?

LE VIEILLARD.

Point du tout. Je vécus assiégé de besoins.
Vieillard sans héritiers comme sans héritage,
Une ligne, un roseau, furent tout mon partage;
Et j'étais par surcroît bossu, borgne, et boiteux.

DIOGÈNE.

Avec un pareil sort, tu n'es donc pas honteux
De regretter la vie?

LE VIEILLARD.

Il est si doux de vivre !

DIOGÈNE.

Tu fais l'enfant, bonhomme, et pour fou je te livre.
Eh quoi ! presque aussi vieux que notre vieux nocher,
Tu ne peux de la terre encor te détacher ?
Que dira la jeunesse en voyant cette rage
D'éviter le trépas, vrai bienfait à votre âge?
Mais partons : de vouloir quitter le sombre bord
On nous soupçonnerait, et l'on aurait grand tort.

DIALOGUE XXIII.

NIRÉE, THERSITE, MÉNIPPE.

NIRÉE, montrant Thersite.

Le plus beau de nous deux? Ménippe, juge-nous.

MÉNIPPE.

Avant de vous juger, qui d'abord êtes-vous?

NIRÉE

Et Thersite et Nirée.

MÉNIPPE.

Il faut que l'on me cite
Qui des deux est Nirée, et quel autre est Thersite :
Je pourrais m'y tromper.

THERSITE.

Vous me faites honneur.

(à Nirée)

Tu le vois, ton Homère était un flagorneur :
Aveugle, il te jugeait d'une beauté divine;
Mais nous sommes tous deux d'assez mauvaise mine.

NIRÉE.

Moi l'image d'Aglaure, et son fils adoré!
« Moi le plus beau guerrier que Troie ait admiré [1] ! »

1. Vers de l'*Iliade*.

MÉNIPPE.

Mais non le plus beau qu'en ces lieux on admire.

. . . .

Ne vous reprochez rien : vos squelettes tous deux
Sont également secs, également hideux.
Vos crânes sont pareils : celui-ci, plus fragile,
Est seulement pétri d'une plus molle argile ;
C'est le tien, doux Nirée.

NIRÉE.

Homère vous dira...

MÉNIPPE.

Comme il a fait toujours Homère mentira.
Je crois ce que je vois ; je vois ce que nous sommes ;
Et tu n'es pas ici parmi les anciens hommes.

NIRÉE.

Suis-je enfin le plus beau ? Prononce, s'il te plaît.

MÉNIPPE.

Tous ici sont égaux. Chacun de vous est laid,
Et fort laid.

THERSITE.

De plaisir mon ame est enivrée.
Belles, ne fuyez plus : je ressemble à Nirée.

DIALOGUE XXIV.

PLUTON, PROSERPINE, PROTÉSILAS.

PROTÉSILAS.

JUPITER d'ici-bas, divin roi que j'implore !
Et toi, reine d'enfer, que l'Enna pleure encore,
Des douleurs de Cérès objet aimable et doux !
Exaucez, par pitié, les vœux d'un tendre époux.

PLUTON.

Ton nom ?

PROTÉSILAS.

Protésilas. Iphiclus fut mon père.
Roi dans la Thessalie, il goûte un sort prospère ;
Tandis que, regrettant mes amoureux liens,
Je suis mort le premier sous les remparts troyens.
Laissez-moi retourner un moment à la vie.

PLUTON.

Pour peu qu'à tous les morts il prît la même envie,
Ma cour serait déserte avant la fin du jour.

PROTÉSILAS.

La vie aurait pour moi peu de prix sans l'amour :
De la clarté des cieux mon ame est peu jalouse ;
Je n'aime, je ne vois que ma charmante épouse.
Le lit d'hymen, témoin de précoces douleurs,
D'un adieu sans retour a vu couler les pleurs.

Au sortir des vaisseaux, Hector d'un coup funeste...
Mais que je la revoie, et j'oublîrai le reste.

PLUTON.

Du paisible Léthé n'as-tu pas bu les eaux?

PROTÉSILAS.

Oui ; cependant mon cœur brûle de feux nouveaux.

PLUTON.

Et bien, ta femme ici doit se rendre avec l'âge;
Elle t'épargnera la peine du voyage.

PROTÉSILAS.

Attendre ! le pourrais-je ? Ah ! tu connus l'amour :
L'attente, tu le sais, compte un siècle en un jour.

PLUTON.

Revivre pour si peu !

PROTÉSILAS.

Vers la noire demeure
Sans doute elle voudra me suivre.

PLUTON.

A la bonne heure.
N'y compte pas pourtant.

PROTÉSILAS.

N'importe ! accorde-moi
La faveur que jadis Orphée obtint de toi :
Tu réunis l'époux à l'épouse adorée.
On a vu par Hercule Alceste délivrée :
Tu sauras qu'elle était ma parente.

PLUTON.

En ce cas,
Je t'en fais compliment. Mais dis, ne veux-tu pas
Visiter ton épouse avec cette figure ?
Elle mourrait de peur.

PROSERPINE.

Eh bien ! fais que Mercure
Lui rende, cher époux, sa beauté d'autrefois !

PLUTON.

O fille de Cérès ! tes désirs sont mes lois.
Mercure, reconduis ce mort à la lumière.
Tu lui rendras sa forme et sa grace première.
Ombre qui pour un jour vas redevenir corps,
Souviens-toi que demain tu rentres chez les morts.

CONCLUSION[1].

Or, qu'advint-il quand reparut sur terre
Le bel époux ? Le grec n'en parle point.
Mais un savant m'a dit avec mystère
Que sa moitié s'en éperdit au point
Qu'elle en mourut. Les chroniques nouvelles,
De ce temps-là, racontent sans détour
Qu'un jeune amant, son hôte jusqu'au jour,
Etait l'objet de ses craintes mortelles.
Mieux vaut penser pour la gloire des belles
Qu'elle mourut de surprise et d'amour.

1. Un traducteur a joint au précédent dialogue la note suivante, fondée sans doute sur quelque tradition : « Il n'en fallut pas davantage : à la vue de Protésilas, son épouse mourut de frayeur. » J'en ai tiré cette conclusion, renfermée en un dizain épigrammatique.

DIALOGUE XXV.

MÉNIPPE, CHIRON.

MÉNIPPE.

Est-il bien vrai, Chiron, qu'un beau jour, dégoûté
Des honneurs ennuyeux de la divinité,
Tu préféras la mort à l'immortelle vie?

CHIRON.

Je m'en suis, tu le vois, passé la fantaisie.

MÉNIPPE.

De la mort qui te plaît l'homme craint les rigueurs.

CHIRON.

Mais pour qui vit toujours la vie a des longueurs.

MÉNIPPE.

Je t'avouerai, Chiron, que ce dégoût m'étonne.
Quoi! la douce lumière...

CHIRON.

Elle est trop monotone.
Le soleil assidu, qui vient à point nommé
Commencer et finir son tour accoutumé,
Dans un nombre de jours formés d'un nombre d'heures,
Suit les quatre saisons dans leurs quatre demeures;
Et l'uniforme année en ses retours constans
Chemine avec lenteur sur les traces du temps.

La variété seule est le charme du monde.

MÉNIPPE.

Quand ta divinité du Styx eut passé l'onde,
Comment se trouva-t-elle ?

CHIRON.

Eh ! mais, ni bien, ni mal.
Sous la loi populaire ici tout est égal ;
C'est beaucoup : je le dis sans craindre l'apostrophe,
Car je fus, quoique dieu, quelque peu philosophe.
Ce monde vaut bien l'autre. Affranchi d'embarras,
L'on y boit rarement, et l'on n'y mange pas.
De renaissans besoins l'importune cohorte
Nous quitte enfin.

MÉNIPPE.

Prends garde à l'ardeur qui t'emporte,
Tu te contredirais.

CHIRON.

Comment?

MÉNIPPE.

Sous le soleil
Tu trouves chaque objet uniforme et pareil.
Tout se ressemble ici ; jamais rien n'y diffère.
Il te faut donc chercher une troisième sphère :
Où la trouveras-tu ?

CHIRON.

Le syllogisme est bon.
Mais que faire?

MÉNIPPE.

Invoquer ta divine raison,
Mettre à profit ta longue et sage expérience,
Supporter le présent, et prendre patience.

DIALOGUE XXVI.

AGAMEMNON, AJAX.

AGAMEMNON.

Si j'ai vu contre nous ta fureur animée,
Si de toi par le fer tu privas mon armée,
Fier Ajax, aujourd'hui reviens à la raison;
La rancune ici-bas n'est pas trop de saison.
Pourquoi jusqu'aux enfers bouder ce pauvre Ulysse?
On dirait que pour toi sa vue est un supplice.
Abjure en ma faveur tes arrogans mépris.

AJAX.

Jamais : de mon courage il m'enleva le prix.

AGAMEMNON.

Avais-tu seul des droits à cette préférence?

AJAX.

Seul? non; mais du succès j'avais quelque espérance.
Achille pour parent, Ulysse pour rival,
Mon triomphe était sûr. O changement fatal!
Vous qui valez cent fois ce fils du vieux Laerte,
Que cent fois mon courage a sauvé de sa perte,
Vous n'êtes point venu me disputer le prix.
Lui seul y prétendait; je n'en suis pas surpris :
Il prouva sa valeur, lorsque, pour fuir la guerre,
Sa main d'un sel aride ensemença la terre.

AGAMEMNON.

N'accuse que Thétis : seule elle t'a privé
De ce noble héritage à ton sang réservé.

AJAX.

Je n'accuse qu'Ulysse.

AGAMEMNON.

Ulysse aimait la gloire.
Les Troyens vous jugeaient ; il leur doit sa victoire.

AJAX.

Je sais trop... Mais des dieux respectons le secret.
Quand des sacrés parvis Minerve descendrait,
En dépit des yeux bleus de la sage immortelle,
Je garderais ma haine, immortelle comme elle.

DIALOGUE XXVII.

SIMYLE, POLYSTRATE.

SIMYLE.

Enfin la mort chez nous à cent ans te conduit.

POLYSTRATE.

Je n'en avais encor que quatre-vingt-dix-huit.

SIMYLE.

Dis-moi, depuis trente ans que j'ai quitté la terre,
Qu'y faisais-tu? sans doute oublié, solitaire...

POLYSTRATE.

Point du tout. Je vivais heureux, chéri, fêté.

SIMYLE.

Tu railles?

POLYSTRATE.

Jouissant de toute autorité,
J'avais de beaux enfans et des femmes charmantes.
Mes parfums étaient doux; les coupes écumantes
Arrosaient de nectar mes festins signalés,
Que même la Sicile eût à peine égalés.

SIMYLE.

Jadis je te connus fort ménager, je pense.

POLYSTRATE.

Il est vrai; mais depuis, libéral sans dépense,

Des biens que j'acceptais je me suis fait honneur.
J'avais mes courtisans : leur suprême bonheur
Consistait à venir m'apporter à la ronde
Les plus riches présens des régions du monde.

SIMYLE.

A t'entendre parler, tu fus roi pour le moins.

POLYSTRATE.

Non, mais je fus aimé; l'on me rendit des soins.

SIMYLE.

Podagre et décrépit, tu n'avais rien d'aimable.

POLYSTRATE.

Je ne sais toutefois quel charme inexprimable
Attirait près de moi nos plus beaux jeunes gens.
Pour moi remplis de zèle et d'égards obligeans,
Ils m'adoraient; leur ame était émerveillée
Quand parfois, soulevant ma paupière éraillée,
Je reposais sur eux un larmoyant regard.

SIMYLE.

Comme un autre Phaon, aurais-tu par hasard,
Batelier de Vénus, obtenu pour salaire
La beauté, la jeunesse et le talent de plaire ?

POLYSTRATE.

J'étais ce que je suis, à la mort près.

SIMYLE.

Ma foi,
L'énigme est trop obscure, et j'y renonce.

POLYSTRATE.

Quoi !
Tu ne reconnais pas la tendresse ordinaire
Qu'inspire le vieillard riche et sans légataire ?

SIMYLE.

J'entends; on encensait une idole aux pieds d'or.

POLYSTRATE.

De mes adorateurs je me moquais encor.
A l'un d'eux quelquefois faisant fermer ma porte,
Je ranimais l'ardeur de toute la cohorte.
C'était au plus prodigue, au plus officieux.

SIMYLE.

Ton bien, qu'en as-tu fait?

POLYSTRATE.

A mes ambitieux
Je donnais tour à tour de fausses assurances;
Mais un vrai testament déçut leurs espérances:
Ils pleurent; moi, je ris.

SIMYLE.

Ce bien, mieux possédé
Par tes parens...

POLYSTRATE.

Oh! non. Je m'en suis bien gardé
Un jeune Phrygien a tout mon héritage.
Depuis peu mon esclave, il m'a charmé.

SIMYLE.

Son âge?

POLYSTRATE.

Vingt ans; du reste aimable, et beau comme Adonis.

SIMYLE.

Je conçois maintenant.

POLYSTRATE.

Mes flatteurs sont punis,
Et d'un jeune vaurien je fais un honnête homme;

Comme mon successeur, partout on le renomme ;
C'est Cordus en noblesse et Nirée en beauté ;
C'est Ulysse en prudence : enfin il est vanté,
Accueilli, convié chez les grands de la ville,
Quoiqu'il soit né barbare et dans un rang servile.

SIMYLE.

Je lui souhaite encor des titres plus flatteurs :
Un esclave vaut mieux que des adulateurs.

DIALOGUE XXVIII.

MÉNIPPE, TIRÉSIAS.

MÉNIPPE.

Le jour, Tirésias, frappe-t-il ta paupière?
Est-il vrai que Junon t'ait ravi la lumière?
S'en assurer ici n'est pas des plus aisés :
On ne peut distinguer parmi ces yeux creusés
Lyncée, à l'œil perçant, du myope Phinée.
Tu présidais jadis l'obscure destinée;
Tu vécus tour à tour homme et femme : entre nous,
Dis-moi de ces deux sorts lequel est le plus doux.

TIRÉSIAS.

La femme aurait le pas. Libre d'inquiétudes,
Elle nous a laissé les charges les plus rudes :
La guerre et ses hasards, Plutus et ses débats;
Au forum, au conseil, vous ne la voyez pas.
En revanche elle sait, par sa subtile adresse,
Se rendre du logis souveraine maîtresse.

MÉNIPPE.

Des travaux de Lucine Euripide en beaux vers
Déplore les tourmens : les aurais-tu soufferts?
Ou vivais-tu sans sexe, être nul et stérile?

TIRÉSIAS.

Que t'importe?

MÉNIPPE.

Réponds.

TIRÉSIAS.

Le sol le plus fertile
Ne produit pas toujours; et ma fécondité
S'abstint des doux plaisirs de la maternité.

MÉNIPPE.

Ainsi tu pouvais donc...

TIRÉSIAS.

Sans doute.

MÉNIPPE.

Je suppose
Qu'il fut de longs degrés à ta métamorphose :
Il fallait à cette œuvre une transition.

TIRÉSIAS.

Je ne comprends pas bien où tend la question.
D'un sceptique railleur tu m'as fort la tournure.

MÉNIPPE.

Faut-il, les yeux fermés, tout croire à l'aventure?

TIRÉSIAS.

Que tous mes compagnons les métamorphosés,
Par justice, du moins à leur tour soient glosés!
Tu m'en dois le plaisir : ces femmes devenues
Des arbres balançant leurs têtes dans les nues,
Philomèle, Daphné...

MÉNIPPE.

Le catalogue entier...
Mais un seul mot encor : dans ton divin métier,
Avais-tu conservé ta première origine?

TIRÉSIAS.

Tu ne sais pas encor mon histoire divine.

Un jour, entre Junon et son auguste époux
Naquit un différend sur un point assez doux.
Moi seul pouvais juger : Junon perdit sa cause.
J'en fus aveugle; au vif elle avait pris la chose.
Le dieu, content de moi, me plaignit, et j'obtins
Le droit de prononcer les arrêts des destins.

MÉNIPPE.

Tes rêves sont d'un fou. Plein de ton beau système,
Il ne te manque plus que d'y croire toi-même.

DIALOGUE XXIX.

MINOS, SOSTRATE.

MINOS.

Que l'on plonge Sostrate en cette onde enflammée,
Qu'il repaisse vivant la chimère affamée,
Et qu'auprès de Titye on expose aux vautours
Son cœur rongé sans cesse et renaissant toujours.
Vous, mortels vertueux, que vos ombres chéries,
S'égarent à loisir en nos îles fleuries.

SOSTRATE.

Minos, écoute-moi.

MINOS.

Que je t'écoute encor,
Infame scélérat, gorgé de sang et d'or !

SOSTRATE.

Il se peut. Est-ce à moi pourtant qu'il faut s'en prendre ?

MINOS.

A qui donc ?

SOSTRATE.

Un instant, Minos, daigne m'entendre.

MINOS.

Sois bref, je suis pressé.

SOSTRATE.

Ce que j'ai fait de mal,
La parque l'a filé sur son fuseau fatal.

Pouvais-je résister à sa loi souveraine?

MINOS.

Non, sans doute.

SOSTRATE.

Ainsi donc au sort qui nous entraîne
Tu vois qu'il faut céder, et qu'en vain combattu
L'homme ne peut choisir entre vice et vertu.

MINOS.

Du destin des mortels Clothon seule décide.

SOSTRATE.

Du juge, ou du bourreau, lequel est l'homicide?

MINOS.

Le juge: il est le bras; le fer est l'instrument.
Le bras seul a tout fait.

SOSTRATE.

Je poursuis l'argument.
L'esclave va porter les bienfaits de son maître:
Quel est le bienfaiteur? Dis. L'esclave peut-être?

MINOS.

Le maître seul.

SOSTRATE.

Tu vois que le maître fait tout.

MINOS, à part.

Il a, je crois, juré de me pousser à bout.

Sostrate, c'est assez; des effets et des causes
Ne t'embarrasse plus, et laisse aller les choses.
Sophiste! que du moins tes propos suborneurs
N'aillent pas de mes morts faire des raisonneurs;
De tes iniquités ne les rends pas complices:
Je veux bien à ce prix t'épargner les supplices.

DIALOGUE XXX.

DIOGÈNE, HERCULE.

DIOGÈNE.

Par Hercule ! c'est bien Hercule que je vois.
C'est sa peau de lion, son arc et son carquois,
Et sa lourde massue, et sa taille, et lui-même.
Fils du grand Jupiter ! par un hasard extrême
Ne serais-tu qu'un mort? Je t'adorai pourtant
Comme un dieu.

HERCULE.

Tu fis bien. De l'Olympe habitant,
Le véritable Hercule épuise en paix la coupe
Qu'offre Hébé, sa compagne, à la divine troupe.
De cet Hercule-là je suis l'ombre.

DIOGÈNE.

D'accord.
L'ombre d'un dieu pourtant ! cela me paraît fort.
Une moitié mortelle, une moitié céleste :
A la bonne heure.

HERCULE.

Eh quoi ! tu ris ? Je te proteste

Que je ne suis qu'une ombre et qu'Hercule est un dieu.

DIOGÈNE.

Je t'entends : et tu tiens sa place en ce bas lieu?

HERCULE.

Précisément.

DIOGÈNE.

Éaque a pourtant l'œil sévère ;
Il n'aurait point admis une ombre mensongère.

HERCULE.

Oh ! c'est que je ressemble au héros trait pour trait.

DIOGÈNE.

Il est vrai : le plus fin tous deux vous confondrait.
Qui sait? Peut-être es-tu le véritable Alcide,
Tandis que chez les dieux ton fantôme réside,
Et reçoit le nectar des mains de ton Hébé.

HERCULE.

Tu plaisantes, je crois? Tu n'es pas bien tombé,
Impertinent bavard ! Cesse, ou ma main pesante
Te ferait voir bientôt quel dieu je représente.

DIOGÈNE.

Ombre, je ne crains pas une ombre comme moi,
Mais lorsque tu vivais, réponds de bonne foi,
Ne formais-tu qu'un tout de deux parts divisées?
Les deux n'étaient-ils qu'un?

HERCULE.

De tes sottes risées
Je devrais te punir en ne répondant rien.
Je veux bien cependant poursuivre l'entretien :
Du fils d'Amphitryon tu vois l'ombre légère ;

Le fils du roi des dieux est auprès de son père,
M'entends-tu maintenant?

DIOGÈNE.

Alcmène eut, c'est fort clair,
Deux jumeaux.

HERCULE.

Deux en un.

DIOGÈNE.

Cela m'aurait bien l'air
Du centaure formé de parts hétérogènes.

HERCULE.

Vous-mêmes qui parlez, créatures humaines,
N'êtes que l'assemblage et de l'ame et du corps.

DIOGÈNE.

Oui; mais le corps périt, l'ame vient chez les morts;
L'Olympe n'attend rien. Pour toi, c'est autre chose:
Comme de trois moitiés ton être se compose,
Trois Hercules alors sont de nécessité.

HERCULE.

Comment?

DIOGÈNE.

Ton corps, ton ombre, et ta divinité,
Font bien trois: à ce corps qui n'est plus que poussière
Il faudra bien aussi que tu donnes un père.

HERCULE.

Je te tiens pour sophiste, ou pour grammairien.
Mais toi, le beau parleur, quel es-tu?

DIOGÈNE.

Presque rien,

Diogène, habitant de Sinope, et du reste
Mort tout entier, n'ayant en moi rien de céleste.
Les véritables dieux par moi sont révérés ;
Mais je ris du mensonge et des dieux enterrés.

FIN DES DIALOGUES DE LUCIEN.

NOUVEAUX
DIALOGUES
DES MORTS.

NOUVEAUX
DIALOGUES
DES MORTS.

DIALOGUE PREMIER.

LUCIEN, BOILEAU.

LUCIEN.

SALUT, trois fois salut au maître en l'art d'écrire [1].

BOILEAU.

Quoi ! tu n'amènes pas nos frères en satire ?

LUCIEN.

C'était chose impossible, et nous y tombons mal.
Gilbert, les yeux hagards, hurle avec Juvénal ;
Perse de mots précis bourre un vers laconique ;
Horace rit des trois.

BOILEAU.

Et Regnier le cynique ?

1. Là régnait Despréaux, leur maître en l'art d'écrire.
(VOLT., *Temple du Goût.*)

LUCIEN.

Il est fort occupé. Travaillant de son mieux
A rendre ses écrits dignes d'honnêtes lieux,
Il relisait Macette [1], et dès lors je soupçonne
Qu'il n'aura plus le front de la lire à personne.

BOILEAU.

Que fait Aristophane ?

LUCIEN.

Il devient plus civil,
Car il insulte moins; mais il est toujours vil.
Quoi qu'il en soit, parmi ses terrestres dépouilles,
Il semble avoir laissé son fiel à ses Grenouilles [2].

BOILEAU.

De l'observer de près j'aurais été jaloux.

LUCIEN.

J'aime fort les méchans tels qu'Horace et que nous:
Les autres je les hais, et de toute mon ame.
Point de pacte entre nous et le railleur infame
Près de qui mon Ménippe [3] était un vrai mouton.
Il dénigra Socrate; et tu sais de quel ton
Il vouait au mépris cette Athène immortelle
Qui riait aux éclats lorsqu'il se moquait d'elle.

BOILEAU.

Quant à moi, je ne fus que l'effroi des rimeurs.

LUCIEN.

Tu parlas trop de vers, et point assez de mœurs;

1. Nom d'une satire de Régnier.

2. Nom d'un drame satirique d'Aristophane.

3. Cynique très-frondeur souvent mis en scène dans les *Dialogues* de Lucien.

Et ta critique enfin, plus maligne qu'austère,
Tomba plus sur l'esprit que sur le caractère.
Pour moi, laissant en paix sommeiller leurs écrits,
Je ne me brouillai point avec nos beaux esprits.
Plus hardi, je lançai mes vives apostrophes
Aux charlatans parés du nom de philosophes ;
J'osai faire avanie à certains demi-dieux :
J'attaquai tour à tour les vices odieux,
Hypocrisie, orgueil, cupidité, bassesse ;
Mes traits les plus aigus assaillirent sans cesse
Ces vautours attroupés auprès des testateurs,
Et qui du jour funèbre accusent les lenteurs.
Rabaissant les exploits de nos foudres de guerre,
Je pesai le néant des gloires de la terre ;
Et, sans nuire à personne, en mes tableaux mouvans,
Sous le masque des morts je peignis les vivans.

BOILEAU.

Ton siècle fut traitable, et sur lui la critique
Pouvait à pleines mains verser le sel attique :
Le mien, un peu guindé, s'en offensait encor ;
Mais celui-ci, dit-on, est le vrai siècle d'or
Pour la satire.

LUCIEN.

En grand il faudrait peindre l'homme.
Tu ménageais Paris.

BOILEAU.

Toi, tu cajolais Rome.

LUCIEN.

Du nom d'adulateur tu fus gratifié.

BOILEAU.

De juge partial tu fus qualifié.

LUCIEN.

D'Alexandre-le-Grand je raccourcis la taille.

BOILEAU.

Un jour, au grand Louis prêt à livrer bataille,
J'adressai de Pyrrhus l'épisode admiré.

LUCIEN.

Louis au fond du cœur t'en savait fort bon gré :
Il aimait peu la guerre, et bénissait, je gage,
Sa grandeur qui toujours l'attachait au rivage [1].

BOILEAU.

Un historiographe ose à peine *in petto*
Convenir...

LUCIEN.

Tu n'as point fatigué ta Clio.

BOILEAU.

Racine y suppléa ; seul il en eut la gloire.
Du débotter royal il consignait l'histoire ;
Et le peuple, certain de n'être pas trompé,
Savait juste en quel bourg son prince avait soupé.
Mais un siège fameux m'ayant remis en veine,
Monté sur un trépied, j'enfantai, non sans peine,
Une ode...

LUCIEN.

Oui, je le sais, une ode sur Namur,
Qui passe pour modèle, au moins en style dur.
Le ricaneur Gilbert me l'a souvent citée.

BOILEAU.

Racine, cependant, me l'avait fort vantée.

1. Allusion à ce vers de Boileau, en parlant de Louis XIV :

Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

LUCIEN.

En louant ces vers-là, c'est aux siens qu'il songeait.
Mais, dis, n'as-tu pas eu quelquefois le projet
De prêter à des morts un piquant dialogue?

BOILEAU.

Ce genre où tu brillais de mon temps fut en vogue.
J'y consacrai ma prose.

LUCIEN.

Il fallait des vers; car
On ne va point à pied quand on possède un char.

BOILEAU.

Tu t'es borné toi-même à ta prose caustique.

LUCIEN.

Je n'eus point, par malheur, l'organe poétique,
Ni le divin talent dont le ciel t'a doté.

BOILEAU.

De te traduire en vers je fus souvent tenté.
Mais je crois qu'on l'essaie, et que prêt à paraître...

LUCIEN.

J'entends. Ah! l'écolier vient à défaut du maître.

BOILEAU.

Qu'importe! on jugera son savoir-faire.

LUCIEN.

Eh bien!
Passe pour l'écolier, pourvu qu'il soit le tien.

DIALOGUE II.

VOLTAIRE, FRÉDÉRIC.

VOLTAIRE.

Je ne m'abuse pas; non, c'est mon Prussien :
D'un garde en faction l'immobile maintien,
Le dos voûté, l'œil fixe, et la tête engoncée;
C'est lui-même.

FRÉDÉRIC.

L'œil d'aigle, et la lèvre froncée,
Le ris sardonien; c'est Voltaire. Eh! bonjour.
Comment vous trouvez-vous dans ce nouveau séjour?

VOLTAIRE.

Fort bien, car je n'y vois Patouillet ni Nonotte,
Sabatier ni Fréron : j'en ai fait prendre note;
Ils ne troubleront point la paix qui règne ici.
Vous vous croirez toujours dans votre *Sans-Souci*.

FRÉDÉRIC.

Vous leur conservez donc un peu de haine?

VOLTAIRE.

Aucune.
Les vivans sont haineux, les morts sont sans rancune.
J'ai tout oublié, tout, jusqu'à certains débats
Qui nous ont refroidis quand nous étions là-bas.

FRÉDÉRIC.

Vous étiez quelquefois assez taquin, grand homme.

VOLTAIRE.

Grand ou non, ce n'est plus ainsi que l'on me nomme.
L'humaine gloire ici se pèse ric à ric ;
Et Frédéric-le-Grand n'est plus que Frédéric.

FRÉDÉRIC.

J'en suis tout consolé. Soldat et philosophe...

VOLTAIRE.

Rapprochement heureux !

FRÉDÉRIC.

J'attendais l'apostrophe.

VOLTAIRE.

C'est au bruit du canon, dans un jour de combat,
Que le bon Frédéric, philosophe et soldat,
Philosophiquement ordonnait le carnage,
Égorgeait, massacrait, et se croyait un sage,
Flairait son makoubac avec tranquillité,
Et, tout en criant *feu*, rêvait humanité.

FRÉDÉRIC.

Vous raillez ! Autrefois c'était tout autre chose :
Vous me flattiez en vers, vous me flattiez en prose.
Fécond en madrigaux, en billets familiers,
Même de temps en temps quelque peu cavaliers,
Vous déposiez pour nous le carquois satirique,
Et cajoliez enfin jusqu'à ma sœur Ulrique.

VOLTAIRE.

Ce temps n'est plus. Fût-on prélat, pontife ou roi,
Je ne flatte personne, et commence par moi.

FRÉDÉRIC.

Établissons, dès-lors, commerce de franchise ;

Parlons-nous sans détour. Moi, je vous autorise
A me dire mon fait avec sincérité :
Un roi, quand il est mort, entend la vérité.
Je prendrai ma revanche.

VOLTAIRE.

Oh ! j'en serai fort aise.

FRÉDÉRIC.

Poursuivez, en ce cas, reprenez votre thèse.

VOLTAIRE.

Nous parlions de combats ; c'est un fort vilain goût :
La guerre de Sept ans ne me plaît point du tout.
J'adore tous les arts, hormis l'art de la guerre.
En vain ces batailleurs, vrais fléaux de la terre,
De la cause des rois se disent les vengeurs :
A bon droit Bossuet les nommait ravageurs.
Eh mais ! je vous y prends, monarque didactique,
Vous êtes philosophe, et rimiez la tactique,
En pauvre style encor ! Quelques esprits pervers
Ont jugé votre cœur aussi dur que vos vers ;
C'est votre faute : au lieu d'adopter mes maximes,
Vous n'avez emprunté que mes mauvaises rimes.
Colère au dernier point, j'étais né tolérant.
J'ai toujours abhorré le nom de conquérant.
Il en est un, un seul, qu'à genoux je révère :
Conquérant de son peuple, il en devint le père ;
C'est mon grand Béarnais, le sauveur de Paris,
Avec sa poule au pot et ses ventre-saint-gris.
Des pâles assiégés soutenant l'existence,
C'est pour offrir du pain qu'il soulevait la lance.
Oui, voilà mon héros !

FRÉDÉRIC.

Moins jeune et moins pressé,
D'un pinceau plus hardi vous l'eussiez retracé.
Vous réserviez, je crois, votre verve pour Jeanne :
C'est un chef-d'œuvre; mais les amours de votre âne
Ont aux honnêtes gens fait soulever le cœur.
Avec quelque vergogne, à défaut de pudeur,
Vous auriez, sans regret, biffé telle autre scène,
Car l'on peut être gai sans devenir obscène.

VOLTAIRE.

Vous parlez en roi chaste, et pour bonne raison.

FRÉDÉRIC.

Ah ! je vous valais bien dans ma jeune saison.
Si j'en crois les rapports, votre docte Uranie
N'avait à se louer que de votre génie.

VOLTAIRE.

Brisons là, s'il vous plaît. Je crains d'être insolent.

FRÉDÉRIC.

Parlons de vous ; parlons de ce rare talent,
De cette renommée immense, universelle,
Que le temps consolide, accroît et renouvelle :
A la gloire d'un siècle elle seule eût suffi.

VOLTAIRE.

Eh quoi ! vous me louez ! serait-ce par défi ?
Certes, je pourrais bien, sans trahir ma pensée,
Vanter votre raison, votre tête sensée,
Prompte à saisir au loin des rapports libéraux :
Non, vous n'étiez pas né pour n'être qu'un héros.

FRÉDÉRIC.

Je n'eus jamais d'un roi les goûts, ni les manières.
De Mars, dès mon printemps, j'escortai les bannières ;

Mais la philosophie, Apollon et les arts
Ont suivi ma fortune au milieu des hasards.
Je n'ai point pris les mœurs des conquérans farouches :
Je relisais Voltaire entre deux escarmouches.
Depuis, vous le savez, on a vu tour-à-tour
Les talens de notre âge accueillis à ma cour.

VOLTAIRE.

Fort bien : mais quels talens choisissiez-vous encore ?
Un d'Arnaud Baculard, qui fut à son aurore [1]
Quand votre serviteur touchait à son déclin !

FRÉDÉRIC.

De grace, épargnez-moi ce souvenir malin.

VOLTAIRE.

Je suis, je l'avoûrai, friand sur la louange ;
J'ai le goût dédaigneux : les mets dont chacun mange
Sont pour moi sans saveur ; et, fût-il hypocras,
Je ne bois pas du vin qu'on verse à des goujats.

FRÉDÉRIC.

C'était pur compliment. Vous n'en étiez point chiche,
Vous qui frondez. Par vous, dans plus d'un hémistiche,
Comme votre héritier plus d'un sot fut nommé.
Ces messieurs sont discrets : ils n'ont rien réclamé.
Seulement quelquefois, pour témoin véridique,
Ils montrent à huis clos la pièce juridique.

VOLTAIRE.

De ces petites gens que je comblais d'honneurs,
Avec un madrigal je faisais des prôneurs.

1. Allusion à ces vers de Frédéric à d'Arnaud :

Mais Voltaire est à son déclin,
Et vous êtes à votre aurore.

FRÉDÉRIC.

Votre aveu prouve au moins une franchise austère.

VOLTAIRE.

« Romains, j'aime la gloire, et ne veux point m'en taire, »
S'écriait Cicéron dans mon Catilina.
Pourquoi cacher l'orgueil quand tout le monde en a.

FRÉDÉRIC.

Vous avez sur la gloire une belle hypothèque.
Vous formez à vous seul une bibliothèque ;
Seul, vous réunissez, en prose comme en vers,
La réputation de trente auteurs divers.
Peut-être toutefois, fleuve inondant l'espace,
Qui perd en profondeur ce qu'il gagne en surface,
Prodiguant de vos flots le tribut généreux,
Avez-vous abreuvé des canaux trop nombreux.
N'abuse pas qui veut; et tel auteur vulgaire
De votre superflu ferait son nécessaire.
Mais ce que j'aime en vous, c'est ce fonds d'équité,
Ce zèle infatigable envers l'humanité :
C'est Calas défendu ; c'est le jeune La Barre
Vengé d'un jugement fanatique et barbare :
C'est un peuple nouveau par vos soins rassemblé,
S'augmentant chaque jour, de vos bienfaits comblé ;
Florissante peuplade, heureuse colonie,
Que fondait à Ferney le repos du génie !
Vous leur donniez les champs cultivés de leur main,
Le malade eut des soins, et l'indigent du pain.
Les vieillards secourus, les veuves assistées,
Les orphelins nourris, et les filles dotées,
Fut-il un passe-temps plus noble et plus moral ?
Voltaire était un roi ; j'étais un caporal.

VOLTAIRE.

Jugez-vous mieux : « sera relevé qui s'abaisse, »
Comme certain verset le dit avec sagesse.
Honneur à vous ! honneur aux princes éclairés !
Le Welche n'est pas fort en monarques lettrés.
Louis le quatorzième, encor qu'en gros volumes
On vienne d'imprimer ses ouvrages posthumes,
Écrivait mal en prose et point du tout en vers,
Et s'il jugeait, parfois il jugeait de travers.
Tant d'autres souverains, d'ignorance profonde...

FRÉDÉRIC.

Je voudrais bien savoir ce que l'on fait au monde,
Ce que nous y ferions nous-mêmes si le sort
Obtenait pour nous deux un congé de la mort.

VOLTAIRE.

Ce que nous y faisions. Revenu sur la terre,
Vous chanteriez encor le bel art de la guerre ;
Vous vous plairiez encore à battre les Pandours ;
Vous iriez rimaillant et les nuits et les jours ;
Vous loûriez Baculard selon votre coutume ;
Vous me feriez passer volume par volume
De vos vers prussiens le fatras ennuyeux ;
Je les corrigerais : ils n'en vaudraient pas mieux.

FRÉDÉRIC.

Et vous, toujours fidèle à vos humeurs quinteuses,
Vous recommenceriez vos querelles honteuses :
Vous traiteriez toujours Desfontaine et Fréron,
L'un de cuistre fieffé, l'autre d'Aliboron ;
Et, du cousin Vadé prenant les termes sales,
Vous seriez de nouveau plagiaire des halles ;
Vous garderiez encor les travers d'un vieillard

Qui commença trop tôt et qui finit trop tard ;
Vous feriez Sophonisbe, et Minos, et les Guèbres,
Heureux de dérober sous vos palmes célèbres
La ronce et les pavots qu'on vous a vu cueillir !
Heureux d'avoir acquis le beau droit de faillir !

Je n'en bénis pas moins le sort qui nous rassemble.
Au fleuve où tout s'oublie allons trinquer ensemble.
Nous avons été francs ; nous nous l'étions promis :
Nous voici désormais quittes et bons amis.

DIALOGUE III.

BUFFON, BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

BERNARDIN.

HOMMAGE au grand Buffon ! Puis-je le méconnaître ?
Mon céleste homonyme a renié son maître :
Le Saint-Pierre mortel n'aura point pareil tort.

BUFFON.

Quoi ! c'est vous... Oh ! parbleu, je m'en réjouis fort.
J'aime votre *Chaumière* et votre *Virginie :*
Talent, esprit, raison, grace, force, harmonie,
Tout est là. Vous m'avez long-temps étudié.

BERNARDIN.

Assez d'imitateurs vous ont parodié.
J'en sais plus d'un encor dont l'esprit s'alambique
Pour faire d'un mémoire un chant dithyrambique.

BUFFON.

Justesse et vérité, c'est le secret de l'art;
Ce fut le mien.

BERNARDIN, à part.

Toujours ici comme à Montbard !

BUFFON.

Mais le style avant tout ! Le style, c'est tout l'homme.
Dans mes divers écrits qu'est-ce que l'on renomme?

Le style. Ma science était légère au fond.
J'étais un ignorant.

BERNARDIN.

Tous vos savans le sont :
J'entends ceux d'autrefois. Ils ont passé de mode ;
La méthode nouvelle a tué leur méthode.
Leurs systèmes vieillis ne sont que préjugés ;
Les définitions, les termes sont changés ;
Et pour comprendre un mot au moindre protocole,
Il leur faudrait, six mois, retourner à l'école.
Delambre, l'autre jour, avec beaucoup de mal,
Enseignait à Bossut le calcul décimal ;
Brisson, déjà fort vieux, laissant son vieux système,
Rapprenait à Nollet ce qu'il rapprit lui-même ;
Le modeste Bichat aux progrès de son art,
Richerand à la main, initiait Bouvard ;
Guibert sur Jomini raccommodait son œuvre,
Et d'Auvergne à Vauban démontrait la manœuvre.

BUFFON.

Avant moi, les savans n'écrivaient pas trop bien ;
Leur science n'est plus : que leur reste-t-il ? Rien.
Leur renom passager fut gravé sur le sable.
Le style, Bernardin ! il est impérissable.

Une nuit je dormais tranquille en mon château :
J'eus un songe, et jamais songe ne fut plus beau ;
Il faut à vous rêveur que je vous le raconte :
La Gloire m'apparut, et dit : « Monsieur le comte... »
Quoi ! vous riez !

BERNARDIN.

Je ris, peut-être avec raison,

D'ouïr parler la Gloire en termes de blason.

BUFFON.

Elle parlait au mieux. « Pour vous, ajouta-t-elle,
Je descends tout exprès de la voûte immortelle :
Je viens vous proposer le choix de vos destins,
La palme hasardeuse, ou les lauriers certains.
Dans son prudent essor escortez Uranie,
Ou parcourez les cieux sur le char du génie. »
Le dernier fut choisi.

BERNARDIN.

Vous nous l'avez prouvé.

BUFFON.

Je me suis de ce choix passablement trouvé.

BERNARDIN.

Vous étiez du bon siècle. On avait des libraires,
Des lecteurs : mais les temps ne sont plus littéraires ;
On ne lit vers ni prose.

BUFFON.

Ah ! pour les vers, d'accord.

BERNARDIN.

Vous les détestiez.

BUFFON.

Non : même ils m'enchantaient fort
Quand ils me célébraient. Un jour, dans son délire
Le Brun prit un crayon, qu'il appelait sa lyre,
Et fit en mon honneur une ode qui me plut.
Hors de là pour les vers chez moi point de salut.
Sans en pouvoir faire un j'ai vu la cinquantaine.

BERNARDIN.

Voilà ce qui peut-être allume votre haine.
Fénélon les fit mal, Bossuet pis encor ;

Montesquieu vainement voulut prendre l'essor ;
Rousseau rangea des mots sous sa douce musique;
Et Massillon, je crois, fit un couplet bachique.
Moi-même j'ai rimé des vers assez mauvais ;
Mais je les aime, alors qu'ils sont bons et bien faits.
D'élémens variés le talent se compose :
Tel auteur pense en vers, tel auteur pense en prose,
Tel autre point du tout. La nature a ses lots :
Elle n'a du partage excepté que les sots,
Et dote également de sa flamme divine
Et Buffon et Voltaire, et Newton et Racine.

BUFFON.

Vous plaidez cette cause avec trop de chaleur.
Du langage rimé quelle est donc la valeur ?
Symétriser sa phrase un peu plus cadencée,
Et dans six pieds d'espace enfermer sa pensée ;
Balancer en deux parts un sens assujetti,
Chargé d'un double son dont on est averti.
Non, des vers, j'en conviens, je ne suis point l'apôtre ;
Parlez-moi de la prose, et surtout de la nôtre.

DIALOGUE IV.

FABRE D'ÉGLANTINE, COLLIN-D'HARLEVILLE, CAILHAVA.

COLLIN.

Eh ! c'est ce pauvre Fabre ! Il m'a bien maltraité ;
Mais il fut malheureux, et j'ai bu du Léthé.
Sans rancune, confrère.

FABRE.

Enfin, viens-tu me rendre
Mes *Châteaux en Espagne* [1] ! ou comptes-tu me prendre
Quelque nouveau sujet, quelque plan ?

COLLIN.

Mon dieu, non.
Je n'ai jamais rien pris, pas même à Du Buisson [2].
Mais je n'osais compter sur ce tendre langage :
Tutoiement d'amitié !

FABRE.

Ce n'en est pas le gage.

COLLIN.

Pour vous cette formule est, à ce que j'entends,

1. Fabre prétendait, sans aucune preuve, que Collin lui avait dérobé ce sujet.

2. Auteur d'une comédie intitulée *le Vieux Garçon*.

Un heureux souvenir, un reste du bon temps.

FABRE.

Du moins, à moi tout seul, j'ai fait des comédies
Ecrites chaudement, chaudement applaudies;
Je n'ai point d'Andrieux emprunté les secours.

COLLIN.

Ah ! vous me rappelez les plus beaux de mes jours.
Commerce utile et doux ! Souvent son redevable,
Je cherchais à ne point demeurer insolvable.
Cher Andrieux !... Jamais le reproche jaloux
Que vous m'adressez là ne tombera sur vous,
D'Églantine.

FABRE.

Eh bien donc, qu'est-ce que tu m'allègues ?

COLLIN.

Vous n'eûtes point d'amis : vous aviez des collègues.

FABRE.

J'ai fait *le Philinte*.

COLLIN.

Oh ! parlez-moi de cela.

FABRE.

Les Précepteurs.

COLLIN.

Encor.

FABRE.

L'intrigue.

COLLIN.

Halte là.
Il faut la renvoyer avec *Être et paraître* [1].

1. Pièce de Collin-d'Harleville.

Dans le petit castel dont *de Crac* [1] est le maître.
Votre Sancho femelle est un rôle calqué,
Et votre barbouilleur n'est qu'un Pierrot manqué.

FABRE.

Je veux bien me réduire aux deux autres chefs-d'œuvres:
Ceux-là vous auront fait avaler des couleuvres,
Convenez.

COLLIN.

Point du tout. Charmé de vos succès,
Comme si vous m'aimiez je vous applaudissais.

FABRE.

Le trait est généreux.

COLLIN.

Cependant votre plume,
Répandant contre moi des torrens d'amertume,
Informait le public de vos secrets dépits.
Je vous rends grace encor : vous pouviez faire pis.

FABRE.

Vous m'accordez un point : c'est que ma dictature
Ne s'étendit jamais sur la littérature.
Pour mes délassemens, je n'eus le temps au plus
Que de débaptiser les enfans de Janus.

COLLIN.

N'est-ce pas vous aussi qui, frondant nos coutumes,
Changiez le nom des saints en celui des légumes?

FABRE.

J'y suis pour quelque chose. Où je fus sans égal,
C'est dans le nom des mois en *ose*, en *or*, en *al*.

1. Autre pièce du même auteur.

COLLIN.

Voilà pourquoi vos vers ont si peu d'harmonie :
Vous gardiez pour les mois toute votre euphonie.

FABRE.

Ne préférez-vous pas vos vers mal agencés,
Et vos enjambemens l'un sur l'autre entassés,
Et votre poésie à la prose pareille ?

COLLIN.

Cette prose du moins ne blesse pas l'oreille.
Mais, tenez, j'aperçois Cailhava d'Estandoux :
Il est homme de l'art; qu'il décide entre nous.

FABRE.

Soit en brumaire an neuf, soit en vendémiaire,
Ne publia-t-il pas un livre sur Molière?
Le style lapidaire y domine, je crois :
Le lecteur y retrouve à plus de vingt endroits
Ces mots : LISEZ MOLIÈRE, en grandes majuscules.

COLLIN.

Eh ! chacun n'a-t-il pas ses petits ridicules?
Il est bon juge au fond. Voulez-vous le choisir?

FABRE.

Soit.

COLLIN.

Avez-vous, confrère, un instant de loisir ?

CAILHAVA.

Tout à vous. Mais à quoi puis-je vous être utile ?

COLLIN.

A nous juger. Lequel préférez-vous d'un style
Ou diffus, mais coulant, ou ferme et rocailleux?

CAILHAVA.

Je voudrais qu'il fût ferme et fût harmonieux,

Que Collin prît à Fabre un peu de sa rudesse,
Et parfois lui prêtât son aimable mollesse.
Tout serait pour le mieux.

FABRE.

Tout est déjà fort bien.

CAILHAVA, à part.

Il est modeste : on voit qu'il fut comédien.

FABRE.

Je m'en tiens à mon lot. Chacun a sa manière.

CAILHAVA.

Oui, Monsieur, et la bonne est celle de Molière.

COLLIN.

Il dit vrai. Quelques dons nous furent départis,
Mais nous ne sommes grands qu'au milieu des petits.
Enfin, quelles que soient là-bas nos renommées,
Auprès de ce géant nous semblons des pygmées.

FABRE.

Ne parlez, s'il vous plaît, que pour vous seulement.
Vous faites les honneurs un peu trop largement.
Souvent la modestie en abus dégénère.

COLLIN.

Non pas chez vous, vraiment, très-honoré confrère.

FABRE.

Je m'estime à mon prix. Mais qui se dit un sot
Court un petit danger, c'est d'être pris au mot.

CAILHAVA.

Seriez-vous du pays? vous méritez d'en être.
De l'églantine d'or qui vous y fit connaître
Vous avez pris le nom : il est mélodieux;
Vous l'eussiez composé, qu'il ne serait pas mieux.

FABRE.

Je l'ai rendu célèbre.

CAILHAVA.

En plus d'une carrière.

FABRE.

Et vous, qu'avez-vous fait?

CAILHAVA.

Moi? j'ai relu Molière.

DIALOGUE V.

LA FONTAINE, L'ABBÉ AUBERT.

(L'Abbé Aubert regarde venir La Fontaine, qui le heurte sans l'avoir aperçu.)

LA FONTAINE.

Je ne vous voyais point. Pardon, je vous supplie.

AUBERT.

Il arrive parfois qu'un grand homme s'oublie.

LA FONTAINE.

Moi, grand homme!

AUBERT.

Eh mais, oui: c'est votre nom chez nous.

LA FONTAINE.

Tenez, je ne suis pas plus grand homme que vous.
Je suis Jean La Fontaine, et c'est toute l'histoire.

AUBERT.

Vous n'avez donc jamais travaillé pour la gloire?

LA FONTAINE.

Pour la gloire? Pas trop, je pense. Oh! ma foi, si:
J'ai fait un opéra, qui n'a point réussi.
Çà, nous nous sommes vus. N'ai-je pas d'aventure
Avec vous certain jour causé littérature?

AUBERT.

Il est vrai.

LA FONTAINE.

J'eus toujours le malheur d'oublier.
Fûtes-vous fabuliste ?

AUBERT.

Oui, divin fablier.
De plus, je fus abbé ; c'est Aubert qu'on me nomme.

LA FONTAINE.

J'en suis ravi. De vous il parut plus d'un tome,
Dont Voltaire parlait hier, et pas plus tard.

AUBERT.

Me donne-t-il encore à souper chez Moutard [1] ?

LA FONTAINE.

Allons, vous vous moquez. Est-ce qu'une ombre soupe?
Il citait, vous disais-je, à la rimante troupe
Vos fables, et surtout Colas avec Fanfan.
Nous avions là Dorat, La Mothe, Florian,
Imbert et Le Monnier, encore quelques autres :
Ils préféraient les leurs, mais ils vantaient les vôtres.

AUBERT.

Pour moi le meilleur juge est celui que voilà.

LA FONTAINE.

Oh ! je lirai vos vers, je finirai par là.

AUBERT.

Ces messieurs voudraient tous être Jean La Fontaine.

LA FONTAINE.

Quelques-uns y perdraient, et la chose est certaine.
Florian me vaut bien.

1. Allez, Aubert, et soupez chez Moutard.
VOLT.

AUBERT.

Si vous étiez là-bas,
A l'envers aujourd'hui vous auriez mis vos bas,
Bon homme.

LA FONTAINE.

Vous croyez! Vous me flattez peut-être.

AUBERT.

Non. Je hais tout flatteur : qui dit flatteur dit traître.
Vrai, quoique journaliste, et hardi comme abbé,
Dans ce vice odieux je ne suis point tombé;
Et jamais la faveur, payant mes sacrifices,
Ne déploya pour moi la feuille aux bénéfices.

LA FONTAINE.

C'est penser comme il faut. J'aime les bons esprits,
Les bons cœurs.

AUBERT.

Vous devez en sentir tout le prix :
De Fouquet défendu nous gardons la mémoire.

LA FONTAINE.

Est-ce qu'on parle encor de cette vieille histoire?

AUBERT.

On fait plus, on l'admire.

LA FONTAINE.

Hélas! j'en suis fâché.
Votre siècle s'est-il à ce point relâché!
Pour un simple devoir, quoi! l'on vous y renomme!
On est donc bien surpris de voir un honnête homme?

AUBERT.

L'honnête homme, c'est vous.

LA FONTAINE.

J'eus aussi mes défauts.

Je n'étais envieux, ni médisant, ni faux;
N'ayant rien, je n'étais avare, ni prodigue;
Je détestais surtout le mensonge et l'intrigue :
Voilà mon beau côté. Voici l'autre : je fus
Paresseux et gourmand (vous m'en voyez confus),
Insipide à l'excès; mais ce dont je me blâme,
C'est d'avoir oublié que j'avais une femme.
Étiez-vous marié?

AUBERT.

Mon cher maître, avez-vous
Connu de votre temps beaucoup d'abbés époux?

LA FONTAINE.

Mon dieu! non. J'ai vraiment la plus pauvre des têtes;
Sans doute j'ai gardé mon esprit pour mes bêtes.
Bonne La Sablière! ah! quand tu me mettais
Au niveau de ton chien, d'honneur, tu me flattais.
J'allais mettre en oubli ma faute capitale,
Mes contes, qui, dit-on, firent certain scandale.

AUBERT.

Je prendrais bien sur moi les hasards du péché.

LA FONTAINE.

Je crois qu'au demeurant j'aime mieux ma Psyché.

AUBERT.

Je l'ai traduite en vers ou du moins imitée.

LA FONTAINE.

A quoi bon? Parions que vous l'avez gâtée.

AUBERT.

C'est possible. Au surplus, vous en jugerez mieux
En lisant l'ouvrage.

LA FONTAINE.

Oui, s'il n'est trop ennuyeux ;
Car mon attention est bientôt endormie.
Vous étiez, je suppose, un de l'Académie?

AUBERT.

Je n'eus pas cet honneur.

LA FONTAINE.

Pourquoi? J'en étais bien.

AUBERT.

Allez-vous comparer votre esprit et le mien?
L'artiste, et l'ouvrier qui vernit un carrosse,
Tous deux ont des pinceaux : l'un peint, et l'autre brosse.

LA FONTAINE.

Ce docte corps est donc d'un difficile accès?

AUBERT.

Point du tout. Il s'agit d'arranger son succès.
J'en ai vu quelques-uns obtenir plein suffrage,
A qui l'on ne pouvait reprocher un ouvrage.
A défaut de talent, l'intrigue les secourt :
Vous preniez le plus long, ils prennent le plus court.

LA FONTAINE.

Si nous pouvions quitter cet éternel empire,
Quels sujets pour la fable !...

AUBERT.

Et la haute satire !

LA FONTAINE.

Non. La fable vaut mieux ; c'est un genre plus gai :
On rit du trait malin qui n'est pas prodigué.

AUBERT.

Ne saurions-nous rimer ici de compagnie?

LA FONTAINE.

Pour mon compte, des vers j'ai perdu la manie.
On ne les lirait pas d'ailleurs, fussent-ils bons.

AUBERT.

C'est comme sur la terre à l'heure où nous parlons.

DIALOGUE VI.

DAGOBERT, ÉLOI, CHARLEMAGNE, ÉGINARD.

CHARLEMAGNE.

ÉGINARD, fais ranger. Que librement je passe.

DAGOBERT.

Quelque grand que tu sois, tiens-tu donc tant d'espace?
La route est assez large.

CHARLEMAGNE.

Allons, cède le pas.

DAGOBERT.

Je suis ton doyen d'âge, et je ne bouge pas.

CHARLEMAGNE.

(s'approchant.)

Audacieux !... Eh mais, c'est, si je ne me trompe,
Le bon roi Dagobert ! Je reconnais sa trompe,
Et sa veste de chasse, et son ministre Éloi.
Touchez là, mon féal.

DAGOBERT.

D'accord ; mais promets-moi
De quitter ces grands airs et ce ton de conquête.
C'est peu que l'on soit mort, il faut qu'on soit honnête.
Tu ne dois pas ici, fils de Pepin-le-Bref,
Des leudes et des preux te croire encor le chef ;

Tu dois te souvenir que ton sort est le nôtre :
Un empereur et roi n'est qu'un mort comme un autre.

CHARLEMAGNE.

Mais, mon vieux devancier, je vous fais compliment ;
Vous vous êtes formé prodigieusement :
Je ne vous aurais pas supposé tant d'étoffe.
Vous voici de piqueur devenu philosophe ;
Qui s'en serait douté, lorsqu'à défaut des siens
Dagobert racontait les exploits de ses chiens ?

DAGOBERT, soupirant.

J'ai laissé sur la terre une meute si rare :
Si bons amis qu'on soit, il faut qu'on se sépare.

CHARLEMAGNE.

De touchans souvenirs vous suivent chez les morts.

DAGOBERT.

Mes souvenirs du moins ne sont pas des remords.
Au domaine des bois j'ai borné mes conquêtes :
Tu fis la guerre aux gens, je ne la fis qu'aux bêtes ;
J'ai tué des chevreuils, et non pas des Saxons.

CHARLEMAGNE.

On gagne de l'esprit à battre les buissons ;
Je le vois.

DAGOBERT.

J'eus l'esprit de ne nuire à personne.
N'était que je n'ai pas la mémoire très-bonne,
Je voudrais à loisir dénombrer tous tes faits.

CHARLEMAGNE.

Peut-être aimez-vous mieux mes travaux dans la paix ?

DAGOBERT.

Prends la parole, Éloi.

ÉLOI.

Vous avez eu la gloire
De donner au lutrin le plain-chant de Grégoire,
Sous votre règne, encor tout grossier que l'on fût,
Vous eûtes des savans et même un Institut.
Eginard que voici fut nommé secrétaire
Perpétuel. On croit que d'un dictionnaire
Vous possédiez déjà le plan tout détaillé.
Lorsque, las du fauteuil, vous avez bataillé :
Le président parti pour rejoindre l'armée,
La lettre A seulement ne fut pas entamée.
Eh ! que ne restiez-vous académicien ?
Mais vous aimiez le sang, monarque très-chrétien.
Des Germains par trois fois désolant la patrie,
Vous avez des Saxons fait une boucherie.
Le farouche Irmensul, le plus sanglant des dieux,
Semblait auprès de vous miséricordieux :
Il ne demandait pas trente mille victimes.

CHARLEMAGNE.

De semblables rigueurs sont parfois légitimes.

DAGOBERT.

Jamais. Je m'en rapporte à votre historien.

CHARLEMAGNE.

Et qu'en pense Eginard ?

ÉGINARD.

Moi ! je ne pense rien.

CHARLEMAGNE.

Pensez : je le permets, je l'ordonne.

ÉGINARD.

Eh bien, sire,
Je n'estime pas trop, puisqu'il faut vous le dire,

Ces monceaux de lauriers dans le sang moissonnés :
J'ai menti quelquefois quand je les ai prônés.
La plume trop souvent fléchit devant l'épée.
Mais je vais me servir d'une prosopopée :
Si l'austère équité, souveraine des rois,
Des nôtres, quelque jour, venait peser les droits,
Et gardait à l'un d'eux une palme immortelle,
Dites-moi, je vous prie, à qui l'offrirait-elle ?
Serait-ce au conquérant, terreur des nations,
Qui traîne après son char les malédictions ?
« Non, dirait-elle, il faut qu'en un règne plus calme
J'aille chercher un roi plus digne de ma palme,
Un roi qui pour agir daigne me consulter,
Un roi qui, sans avoir l'orgueil de tout dompter,
N'attaque point, mais sache à propos se défendre... »

CHARLEMAGNE.

Votre équité ne sait ce qu'elle dit, mon gendre.

(Montrant Dagobert.)

Je vois qu'entre nous deux le concours est ouvert,
Et que vous destinez la palme à Dagobert.
C'est un grand roi. Dormir, chasser, manger et boire :
En quatre mots tel est le fond de son histoire.

DAGOBERT.

En moins de mots encor je pourrais te montrer
La tienne tout entière : envahir, massacrer,
Voilà tout.

ÉLOI.

Éginard s'est piqué de franchise.
Avec la liberté que mon roi m'a permise

Je vais parler de lui : c'est un digne seigneur,
Un cœur du bon vieux temps, plein de foi, plein d'honneur,
Franc, juste, et valeureux sans que cela paraisse.
Son unique péché fut péché de paresse.
Ce tort chez le vulgaire est pardonnable en soi ;
Mais le tort d'un sujet est le crime d'un roi.
Le repos est fort bon dans les lieux où nous sommes,
Mais il faut du travail pour gouverner les hommes.
Défions-nous d'un roi courant toujours les bois :
Quand le cerf est forcé, le peuple est aux abois.

DAGOBERT.

L'arrêt est rigoureux : établissant pour règle
Qu'un prince fainéant n'est pas toujours un aigle,
On ne fait point le mal alors qu'on ne fait rien.

ÉLOI.

Cela n'est point assez ; il faut faire le bien.

DAGOBERT.

Je te trouve aujourd'hui bien dur dans tes reproches.
Hélas ! on n'est jamais trahi que par ses proches.
Quel roi te faut-il donc ? En est-il de parfaits ?

ÉLOI.

Je le veux courageux, capable de hauts faits,
Mais avare de sang, affable, populaire ;
L'appui des malheureux, leur ange tutélaire ;
L'ami de la justice et de la vérité,
Unissant la clémence à la sévérité ;
L'ennemi du mensonge et de la basse intrigue...

(à part.)

J'aperçois justement le vainqueur de la Ligue.

CHARLEMAGNE.

Sur terre il est un roi qui ressemble à cela [1],
Dit-on; mais en ces lieux, néant.

ÉLOI, montrant Henri IV.

Et celui-là?

1. Il est visible que Millevoye venait de terminer ces dialogues peu de temps après les événemens de 1814.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE.

Pages.

SUR L'ÉLÉGIE. 1

ÉLÉGIES. Livre premier. 43

La chute des feuilles. 45
La même, avec des changemens de l'auteur. 47
L'anniversaire. 49
A un bosquet. 51
La demeure abandonnée. 52
La promesse. 54
Le souvenir. 55
Le bois détruit. 57
La fleur. 59
L'inquiétude. 61
Prière à la nuit. 63
Les regrets d'un infidèle. 65
Le sort d'un amant. 67
Le déguisement. 69
Le retour. 71
La soirée. 72
Le poète mourant. 74

ÉLÉGIES. Livre deuxième. 77

Combat d'Homère et d'Hésiode. 79
La jeune épouse. 84
Stésichore. 86
Danaé. 89
Homère mendiant. 91
Les adieux d'Hélène. 96
Le départ d'Eschyle. 99
La Néréide. 104
Les derniers momens de Virgile. 107
Le Bucher de la lyre. 110

PAGES.

CHANTS ÉLÉGIAQUES. Livre troisième. 113
La Sulamite. 115
David pleurant Saül et Jonathas. 118
L'arabe au tombeau de son coursier. 122
Le Mancenillier. 125
Le Phénix. 128
La Gazelle. 131
Le tombeau du poète persan. 133
La Colombe. 136
Le pauvre Nègre. 138
Notes. 141

TRADUCTION DE QUELQUES ODES D'ANACRÉON. 157
Les Vœux, ode vingtième d'Anacréon. 159
La Cigale, ode quarante-troisième d'Anacréon. 160
Les traits de l'Amour, ode quarante-cinquieme d'Anacréon. 162
La Rose, ode cinquante-troisième d'Anacréon. 164

POÉSIES LÉGÈRES. 167
Le Déjeuner. 169
Dialogue entre la Rime et la Raison. 174
Plaisir et Peine. 179
A M. de Parny, en lui envoyant le poëme de l'Amour maternel. 181
Le choix de Diane. 182
La Fauvette. 184
A madame ***, qui m'engageait à lui lire un discours en vers sur l'indépendance de l'homme de lettres. 185
La Résolution. 186
Vers écrits sur l'album de madame ***, à son départ. 187
La loi de nature. *Ibid.*
Épitaphe de ***. 188
Épitaphe d'un enfant. *Ibid.*

DIZAINS ET HUITAINS. 189
Plaisir et Bonheur. 191
Choix du plus tendre. 192
La Pomme. *Ibid.*
L'Oiseleur. 193

	Pages.
La Vérité.	193
La Préférence.	194
Le Fleuve d'oubli.	*Ibid.*
La tendre inquiétude.	195
Le Phénix et la Colombe.	*Ibid.*
Sermens d'Amour.	196
Les quatre âges de la Femme.	*Ibid.*
La Défaite.	197
L'Amour laboureur.	*Ibid.*
La Femme.	198
La différence.	*Ibid.*
L'Amour nautonnier.	199
La marchande d'Amours et le jeune passant	*Ibid.*
Vénus punie.	200
La Fantaisie.	*Ibid.*
Les Abeilles d'Amour.	201
BALLADES.	203
La Fiancée.	205
Le Festin de la Chatelaine.	208
L'Orphelin.	210
La Feuille du Chêne.	213
Harald aux longs cheveux.	215
La Bachelette.	217
ROMANCES.	223
Le premier baron chrétien.	225
Le refrain du vieux temps, ou l'Adieu de la Jouvencelle.	228
Le beau Loïs.	230
La Fleur du Souvenir.	231
Priez pour moi.	233
DIALOGUES DE LUCIEN.	235
Dialogue I. Diogène, Pollux.	237
II. Caron, Mercure, Ménippe, Charmolée, Lampichus, Damasius, Craton, un philosophe, différens morts.	240
III. Terpson, Pluton.	248
IV. Caron, Ménippe, Mercure.	251

		Pages.
Dialogue	V. Cnémon, Damnippe.	254
	VI. Ménippe, Eaque, Pythagore, Socrate, Empédocle.	256
	VII. Diogène, Mausole.	261
	VIII. Pluton, Ménippe, Crésus, Midas, Sardanapale.	263
	IX. Zénophante, Callidémide.	265
	X. Achille, Antiloque.	267
	XI. Ménippe, Cerbère.	269
	XII. Mercure, Caron.	271
	XIII. Cratès, Diogène.	274
	XIV. Ménippe, Mercure.	277
	XV. Alexandre, Annibal, Scipion, Minos.	279
	XVI. Pluton, Mercure.	285
	XVII. Diogène, Alexandre.	287
	XVIII. Ménippe, Tantale.	290
	XIX. Eaque, Protésilas, Ménélas, Pâris.	292
	XX. Ménippe, Trophonius, Amphiloque, personnage muet.	294
	XXI. Alexandre, Philippe.	296
	XXII. Diogène, Antisthènes, Cratès, un vieillard.	299
	XXIII. Nirée, Thersite, Ménippe.	303
	XXIV. Pluton, Proserpine, Protésilas.	305
	XXV. Ménippe, Chiron.	308
	XXVI. Agamemnon, Ajax.	310
	XXVII. Simyle, Polystrate.	312
	XXVIII. Ménippe, Tirésias.	316
	XXIX. Minos, Sostrate.	319
	XXX. Diogène, Hercule.	321
NOUVEAUX DIALOGUES DES MORTS.		325
Dialogue	I. Lucien, Boileau.	327
	II. Voltaire, Frédéric.	332
	III. Buffon, Bernardin de Saint-Pierre.	340
	IV. Fabre d'Églantine, Collin-d'Harleville, Cailhava.	344
	V. La Fontaine, l'abbé Aubert.	350
	VI. Dagobert, Éloi, Charlemagne, Éginard.	356

FIN.

